

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010054331

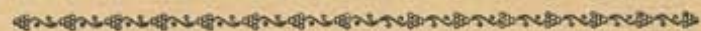
TB 46

LE VALAIS PITTORESQUE

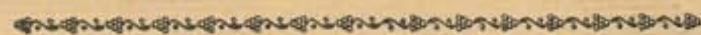


TEXTE PAR SOLANDIEU

✧ CHRONIQUEUR VALAISAN ✧



ILLUSTRÉ DE 330 PHOTOGRAPHIES
INÉDITES PAR S. A. SCHNEGG



LÉON MARTINET, EDITEUR ✧ LAUSANNE

LE VALAIS PITTORESQUE



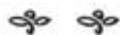
En Préparation :

« LES CHATEAUX VALAISANS »



1758

SOLANDIEU



LE VALAIS PITTORESQUE



OUVRAGE ORNÉ DE 330 PHOTOGRAPHIES INÉDITES

PAR S. A. SCHNEGG, LAUSANNE

PHOTOTYPAGE DES ATEL.

ARTISTIQUES JEANNERET

KERN & C^{ie}, CLARENS. ::



IMPRESSION DU TEXTE :

ATEL. J. NOSÉDA, VEVEY



LÉON MARTINET, EDITEUR, RUE DE BOURG 3, LAUSANNE

TB 46

Préface

Les beautés naturelles du Valais, son histoire émouvante et son rapide développement économique en ont fait un des recoins les plus intéressants et les plus courus de notre vieille Helvétie.

Un grand évènement devait transformer notablement la face du Vieux-Pays, le percement du Simplon, et, avant que l'évolution soit faite, ses plus fervents admirateurs se sont empressés d'en fixer les traits les plus originaux.

Notre ami Solandieu est du nombre de ces derniers. Enfant d'adoption du Valais, il lui consacre, depuis longtemps déjà, les élans d'un lyrisme vibrant et d'un enthousiasme sincère. Il a chanté la vieille terre Valaisanne dans ses croquis et ses légendes, publiés par différentes revues de la Suisse romande.

Dans le VALAIS PITTORESQUE, Solandieu nous conduit par monts et par vaux, dans les profondes solitudes alpestres, à l'orée des bois ou au fond des prairies, au pied des géants alpins ou au seuil des glaciers. Il le fait d'un geste solide, sans autre prétention que de communiquer, à ses lecteurs, un peu des joies qu'il a goûtées dans ses chères pérégrinations.

Le texte du Valais Pittoresque n'est en somme que le complément d'une œuvre d'art où l'illustration tient la plus grande place.

En l'écrivant, Solandieu a du tenir compte de la place mesurée qui lui était réservée ; ses descriptions ne visent point à l'effet, elles soulignent la gravure et en rehaussent l'intérêt.

Ceux qui connaissent le Valais éprouveront un charme nouveau à se retrouver par la pensée, au sein de cette grandiose nature, témoin de leurs plus nobles jouissances, et ceux qui l'ignorent, à s'initier un peu à ses beautés et à ses mœurs.

Pour nous, qui avons vécu des heures inoubliables à la lecture de ces pages d'un humble conteur, nous n'avons qu'un désir, c'est de voir le Valais Pittoresque accueilli dans tous les foyers, avec la faveur qu'il mérite.

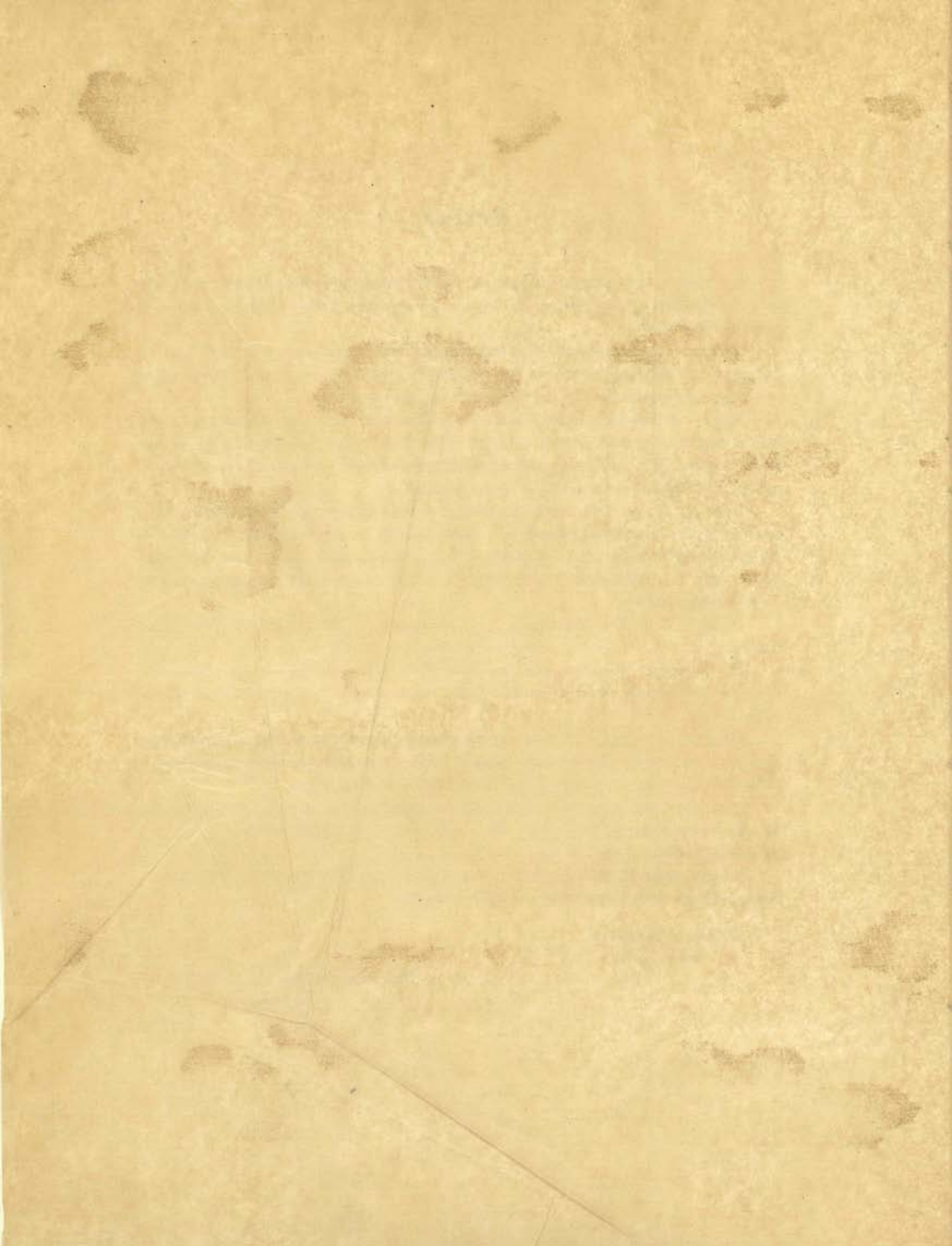
Et en terminant, nous exprimons à son auteur, pour l'effort tenté, les sentiments d'une profonde satisfaction et d'une égale gratitude.

Abbaye d'Einsiedeln

Octobre 1910.

Dom Sigismond de Courten

Bénédictin.



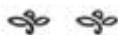
LE VALAIS PITTORESQUE



Avant l'ascension.



Le Valais



***D**es bords du bleu Léman aux sauvages solitudes de la Furka, entre deux chaînes de montagnes gigantesques et boisées, s'étend une vallée verdoyante longue de 160 kilomètres, que sectionnent plus de vingt vallons latéraux. Elle est arrosée par un grand fleuve, le Rhône, qu'alimentent quatre-vingt torrents : c'est le Valais.*

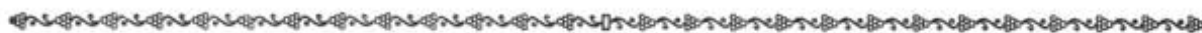
La superficie du Valais est de 5247 kilomètres carrés, dont plus de mille appartiennent à la région glaciaire.

La végétation, due à sa configuration toute particulière, y est des plus variées; on y trouve le mélèze aussi bien que l'amandier, le figuier et le grenadier, la flore méridionale comme la flore alpestre, des vins qui ont le fumet et le capiteux des crus d'Espagne, grâce au sol calcaire du terroir valaisan, embrasé de soleil.

Les paysages y revêtent, au gré des convulsions subies au cours des âges, toutes les formes capricieuses d'une nature pittoresque entre toutes. Tantôt se sont des rocs nus et déchiquetés, tantôt de sombres forêts, de vertes prairies, de rians côteaux ou d'étincelants glaciers, pareils à de formidables torrents figés et bloqués par des géants de pierre, drapés sous l'hermine des neiges éternelles.

Le peuple du Valais, issu des races guerrières qui l'habitèrent à l'origine, est fort et vigoureux; il a su, avec sa remarquable endurance, tirer tout le parti possible des ressources naturelles, dont la possession lui assure aujourd'hui une place honorable autant que méritée parmi les autres peuples mieux favorisés, de l'antique Helvétie.

A travers son évolution économique et ses louables progrès dans tous les domaines de l'activité humaine, le Valais, fidèle à ses traditions comme à sa foi, a su garder l'austérité de mœurs ancestrales, ses coutumes, ses naïves légendes, ses agrestes costumes, tout ce qui, aujourd'hui, constitue son caractère et son originalité.





St-Gingolph

CHAPITRE I



DE

ST-GINGOLPH

A MONTHEY



EN vertu d'un traité conclu avec la Savoie, le 4 mars 1569*, le Valais est aujourd'hui séparé de la France par le torrent de la Morge, qui partage le village de St-Gingolph en deux parties : le côté suisse et le côté français. Malgré ce voisinage forcé, les habitants du village mixte ne forment encore qu'une seule bourgeoisie et font le meilleur ménage, tant il est vrai que la communauté d'intérêts amène la communauté de sentiments, et que l'habitude est une seconde nature.

St-Gingolph est un gracieux village entouré de verdoyantes montagnes dont la base se baigne mollement dans les eaux d'un lac féérique aux reflets d'émeraude et d'azur. De ravissantes promenades ombrées et solitaires se dispersent dans les environs, jusqu'au délicieux Vallon de Novel, qui va mourir vers la Dent austère et grandiose.

Quand le voyageur, arrivé sur la frontière, l'idée de la patrie qu'il quitte pour aller vivre quelques heures, quelques années, peut-être toujours, sur la terre étrangère, imprime à son cœur un frisson de tristesse qui n'est autre que le regret du

vé à la limite d'un pays, se trouve à califourchon



St-Gingolph

* Traité de Thonon, conclu entre le duc de Savoie, l'Evêque de Sion et les VII Dizains valaisans.



Gorges de Novel

où flotte un parfum d'algue;
sur une vaste esplanade, en
amphithéâtre, de jolies mai-
sons serties de verdure s'a-
dossent à la montagne; le cri stri-
dent d'un vapeur déchire l'écho
profond des grands bois : nous
sommes au Bouveret.

Le Bouveret fut jadis le "Portus
Vallesiae" des Romains (Port-Valais).

C'est un site enchanteur d'où la vue embrasse la riante rive vaudoise avec ses
côteaux admirables, massifs de verdure intense, constellé de palais magnifiques où
l'œil se complait dans l'admiration de l'œuvre de l'homme dans celle de la nature.



Village de Novel



Le Bouveret

Mais le port du Bouveret seul suffirait à sa gloire, quand dans les belles journées d'été, les bateaux pavoisés déversent à son débarcadère, les touristes de tous pays allant villégiaturer dans la fraîcheur parfumée de ses retraites paisibles et fleuries.



La Porte du Scex

Nous sommes à l'estuaire du Rhône et non loin des plaines de la Praille, où, en l'an 107 avant J.C., Divicon battit les soldats romains de Cassius, et les fit passer sous le joug. Nous ne sommes pas loin non plus du village des Evouettes, aux vignobles renommés; de la porte du Scex (de Saxo) sorte de château fort construit en 1597, ancienne résidence du châtelain du Bouveret et de Vouvry, gros village qui fit partie anciennement des Etats de Sigismond, roi de Bourgogne Transjurane; c'est le point de départ pour le Grammont et les Cornettes de Bise, ascensions faciles, qui peuvent servir de début aux alpinistes. C'est dans ces parages empreints de grâce, remplis d'une suave poésie, que le lac Tanay, ce bijou de la nature alpestre, reflète les silhouettes fantastiques des colosses de pierre qui montent la garde sur ses bords. Le décor est simple dans sa majesté.



Lac Tanay

Malgré tant de douceur et de charme, quittons ces lieux où il ferait si bon rêver et reprenons le joli sentier rocailleux qui, passant par Miex, nous ramène à la plaine. Sur notre chemin nous laissons l'ancien prieuré de Vionnaz, Muraz et Collombey, où la féodalité avait réuni quelques puissants seigneurs savoyards, vidames ou chevaliers, dont les castels affectés à des besoins plus modernes, dressent encore leurs pignons séculaires.



Lac Tanay et les Jumelles



Monthey

CHAPITRE II



MONTHEY ET LE VAL D'ILLIEZ



MONTHEY, petite ville industrielle et chef-lieu du Bas-Valais, est gracieuse et coquette. Issue d'un glorieux passé, elle pouvait aspirer à un florissant avenir. Le destin ne l'a point trompée. C'est aujourd'hui une des localités les plus commerçantes et prospères du Valais.

Elle a donné un Evêque au diocèse de Sion et de tous temps fourni au pays des magistrats distingués.

Située aux confins du pays de Vaud et de la Savoie, elle commande l'entrée du Val d'Illeiez où nous allons bientôt pénétrer. La Vièze, gros torrent qui vient du Col de Caux, apporte à la cité montheysanne, la fraîcheur et le parfum de l'Alpe; de belles forêts de châtaigniers la dominent au midi, coudoyant le vignoble et les riantes prairies qui l'enveloppent de tous côtés.

Monthey connut jadis les fastes de la domination savoisiennne et les rigueurs du régime des gouverneurs. De la première, il reste les



Chapelle de Pernat

ruines de Château-Vieux, un hôpital qui date de 1384 et la chapelle de Paernat, seigneurs du lieu; du second, le château actuel de Monthey, d'où le gouverneur Etienne Schinner, le naïf auteur de la "Description du Département du Simplon" dut s'enfuir en 1790, devant une émeute de paysans suscitée par le légendaire Gros-Bellet, du village de Trois-Torrents.

Monthey possède une église dont les colonnes du portique sont de superbes monolithes en granit de dix mètres de hauteur.

La Vièze y a exercé de terribles ravages; en 1726 une inondation emporta quarante-six maisons et l'on se vit dans la nécessité de creuser un nouveau lit au torrent dévastateur.

Les environs de Monthey sont riants et fertiles; nous y trouvons Choëx avec son joli clocher blanc au milieu des forêts et des vergers en gradins où se blotissent de gracieux chalets de plaisance. C'est dans cette délicieuse retraite que mourut de la lèpre, en 1246, Aymon de Savoie, apanagiste du Bas-Valais. Il ne reste rien du castel qui l'abrita, mais la tradition conserve encore très vivace dans la contrée, le souvenir de la domination savoyarde.

Dans la plaine du Rhône et sur le chemin de Bex, nous rencontrons Massongex, paisible village où commençait le gouvernement de St-Maurice et qui eut sous la juridiction des princes-évêques, son chatelain épiscopal. On y a trouvé, il y a quelques années, de nombreux vestiges du passage des Romains. Les prés qui entourent le village et les buissons qui bordent le Rhône, se constellent, au printemps, de perce-neige et d'anémones dont la blancheur éclate gaîment dans la verdure.

Mais revenons à Monthey pour gagner le romantique Val-d'Illiez dont l'entrée se profile doucement entre les verts côteaux de Choëx et les alpages de Mazery. La course à pied serait des plus tentantes, elle ne demande qu'un faible effort de jarrets jusqu'à la croupe qui cache le Val,



Portique de l'église de Monthey



Eglise de Choëx
et les Diablerets



Pierre des Marmettes

qu'on atteint en une petite demi-heure, par une ancienne moraine où gisent de superbes blocs erratiques, tels que la Pierre des Marmettes, (60.000 pieds cubes) que le pic destructeur faillit anéantir, et la pierre à Dzo, dont la structure fait penser à quelque dolmen.

L'industrialisme a doté le gracieux vallon d'une voie ferrée, et c'est dans de commodos voitures électriques que, du bourg de Monthey, nous allons parcourir la moraine, traverser le vignoble et les châtaigneraies, franchir les belles prairies au vert pâle, pour arriver en une demi-heure à peine, au village de Trois-Torrents. Pendant la montée jusqu'ici, ce ne sont que des cris d'admiration. A nos pieds, la plaine du Rhône avec ses petites villes et ses grands villages ; plus haut les Alpes vaudoises ; le Chamossaire, les Tours d'Aï, les Diablerets, le Grand Muveran et le massif hérissé des Dents de Morcles. Tout autour de nous, le vert intense des côteaux d'Illiez, avec leurs gais chalets de mélèze rouge, à l'architecture gracile et originale, les sombres forêts et les rocs gigantesques surplombant en pyramides fantastiques. Au fond, entre les deux versants de cette vaste échancrure ourlée d'émeraude, un gazouillis de soie mêle sa fluide mélodie aux mille voix sonores de cette radieuse nature : c'est la Vièze, née au col de Coux, dans le berceau virginal de gorges inviolées, et qui, après vingt et un kilomètres de vie heureuse et vagabonde dans le lit le plus richement décoré du domaine de l'Alpe, va doucement expirer dans le Rhône au-dessous de Monthey.

Le Val d'Illiez est un Valais en miniature dont la propreté hollandaise est devenue proverbiale ; il a ses riches côteaux, ses grandes forêts, ses rocs nus, ses cimes neigeuses et ses glaciers, son fleuve longitudinal et ses torrents latéraux. Nous avons quitté le promontoire de Trois-Torrents, sur lequel son robuste clocher semble posé en vedette ;



La Chapelle de Chemex



Trois-Torrents

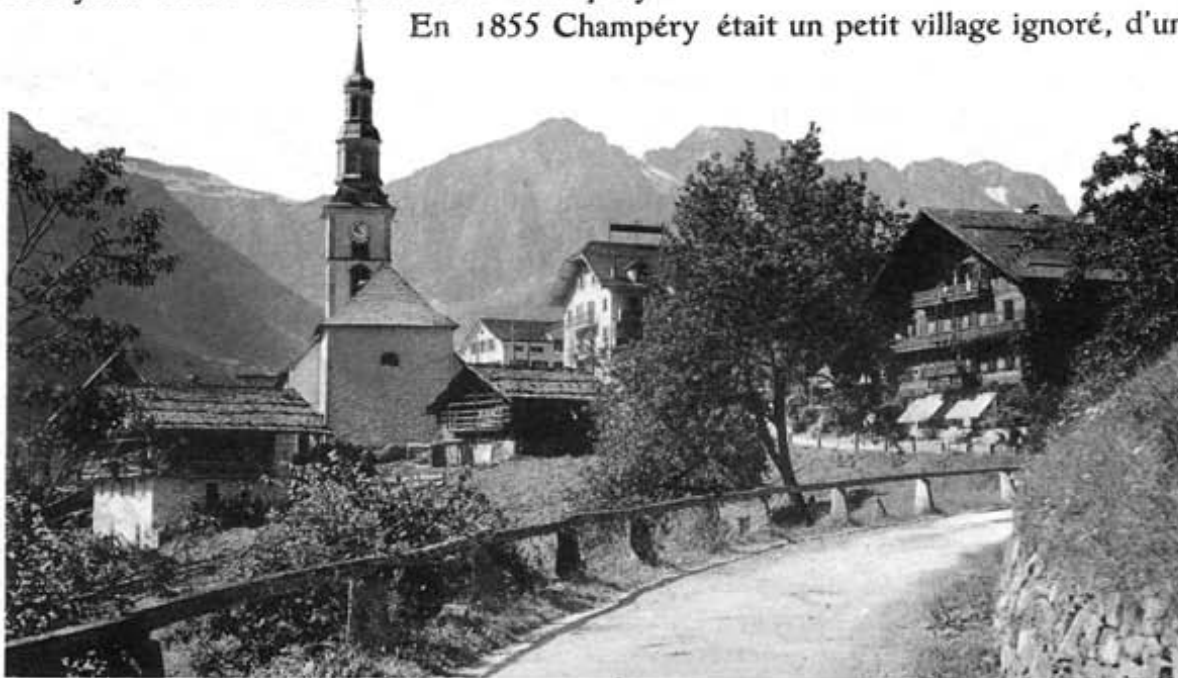
nous avons laissé plus loin la route de Morgins où nous reviendrons, et déjà se dresse devant nos yeux enchantés, dans la douce transparence de l'air pur, le gracieux campanile d'Illiez, étincelant au soleil

comme la flèche argentée d'un minaret. Nous traversons ce village cossu, fièrement campé dans ses belles prairies, en face du formidable massif de la Dent du Midi.

Les fenêtres et les plates-formes des wagons sont assiégées de touristes en admiration devant l'incomparable géant de pierre, si proche, en apparence, qu'on croirait pouvoir le toucher au passage.

Le train a repris sa crémaillère, il grimpe lentement la rampe de Chavalet, dépasse la chapelle du même nom, glisse silencieusement sous des renflements de terrain et soudain pousse un sifflement aigu qui éclate comme un cri de joie dans le vaste amphithéâtre alpestre, qui vient de s'ouvrir magiquement devant nos yeux ravis : nous sommes à Champéry !

En 1855 Champéry était un petit village ignoré, d'une



Val d'Illiez

vingtaine de feux au plus. A l'entrée du hameau se trouvait une poterie qui fournissait ses produits à tout le Val; on en trouve encore des spécimens dans quelques ménages fidèles à la tradition. En 1857 la poterie fit place, pour des raisons que nous ignorons, à l'hôtellerie de la Dent du Midi. Le premier jalon de l'industrie hôtelière alpestre était posé,

la station de Champéry était créée; elle ne devait pas tarder à prendre un développement considérable. Javelle fut un des premiers alpinistes qui connut les beautés de ce site privilégié et qui en porta au loin la réputation qui grandit de jour en jour.

Aujourd'hui Champéry est une petite ville de montagne d'environ huit cents âmes; trois mille pendant l'été. Propre et coquette, elle déroule son unique rue d'hôtels et de chalets sur une longueur d'un kilomètre environ. Elle a ses trottoirs, ses parcs avec jets d'eau, son édilité, tout en conservant intact son



Les Dents du Midi



Champéry et les Dents Blanches



L'église de Champéry

dôme ajouré formé par l'intersection de huit arcs en maçonnerie, surmontés d'un clocheton portant la croix latine et le coq gaulois. Le tympan du porche porte une curieuse inscription exhumée des restes de l'ancienne église ; c'est une énigme épigraphique que le profane ne cherche pas à démêler, mais dont les latinistes ont facilement raison. Nous pensons être agréables à nos lecteurs en donnant fidèlement cette inscription :

Quod an tris mulce Pa
 Guis ti dine vit
 Hoc san chris dulce la

En remettant chaque syllabe à sa place nous avons : *Quod anguis tristi mulcedine pavit, Hoc sanguis Christi dulcedine lavit*, ce qui en français signifie : « Le sang du Christ par sa douceur, lave ce que le serpent a fait repaître de son triste charme ». C'est d'un délicieux archaïsme. La piété des Champérolains est proverbiale, ils sont aussi bons chrétiens qu'ardents patriotes.

charme et sa saveur champêtres

Elle a ses bazars et magasins de tous les articles dans lesquels le « sui generis » champérolain s'affirme dans sa forme caractéristique et de bon aloi. Elle a aussi des médecins et une pharmacie.

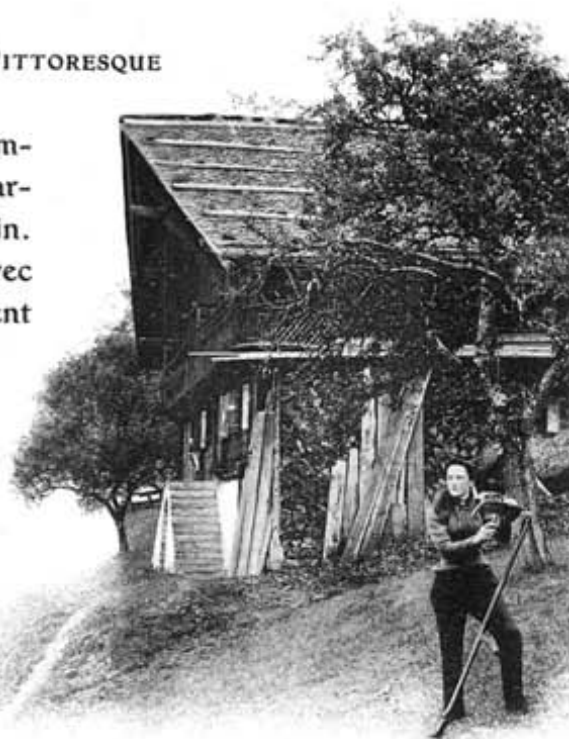
Avant longtemps Champéry ajoutera un troisième fleuron à sa couronne ; il sera station thermale, car des sources d'eau ferrugineuse existent dans ses environs et sont en voie de captation. En attendant on y fait déjà des cures d'eau minérale sulfurée, alcaline et lithinée dont on vante beaucoup les excellents effets.

L'église de Champéry est remarquable par son clocher à



LE VALAIS PITTORESQUE

Que vous dirai-je des femmes de Champéry? Les cartes illustrées ont proclamé partout qu'elles portent le costume masculin. Ce n'est vrai qu'en partie, et encore avec combien de restrictions! Elles le portent dans les alpages seulement, au milieu de leurs troupeaux et dans les étables où il leur sied pratiquement mieux. Mais dans le ménage, elles sont assez respectueuses des conventions pour abandonner ce privilège à leurs maris. Ce vêtement n'ajoute rien à leur grâce; je le trouve pour ma part tant soit peu prosaïque, et je lui préfère le gracieux turban rouge qui flotte si gentiment sur leur chevelure noire de sarrasines.



Paysanne de Champéry

Mais ce qui fait la gloire de Champéry, son charme envahissant, son irrésistible attrait, ce n'est pas le « dolce farniente » de sa vie intérieure, ce sont ses promenades exquises, telles que le Calvaire, les Galeries Défago, le Petit Paradis, la cascade de la Saufflaz; puis les délicieuses excursions au cœur de cette superbe nature, le long des vieux chalets enfouis dans la verdure, aux



Le Calvaire



En montant à Barmaz

confins des bois et des glaciers. Voici le Ruan et la Tour Sallières, le Vallon de Suzanfe avec sa flore merveilleuse, les Chalets d'Anthémoz, les Lacs Verts, le Glacier de Soix, et surtout la Dent du Midi, cette hyperbolique molaire que des milliers de grimpeurs escaladent chaque année, pour admirer le féérique panorama qui se déroule à leurs pieds.

Le joli vallon de Barmaz surmonté des Dents Blanches, attire les amateurs de délicieuses promenades.

Les Cols de Coux et du Sagerou permettent de se rendre en quelques heures à Samoëns dans la vallée du Giffre.

Nous abandonnons avec regret ces lieux enchanteurs pour reprendre le



Vallon de Barmaz et les Dents du Midi



Dôme, Tour Sallières et Ruan

train. A Illiez nous le quittons pour suivre le petit sentier facile qui serpente vers le nord-ouest à travers de luxuriantes prairies et gagne la forêt qu'arrose la Vièze de la Tine.

Nous traversons le torrent impétueux et mugissant, et gagnons la grande route de Trois-Torrents à Morgins, à l'entrée du Vallon. C'est un changement de tableau à vue, d'une exquise saveur.

Aux bucoliques décors que nous venons de quitter, a succédé l'uniformité d'un paysage sombre et sévère, imprégné d'ombre et de fraîcheur. Le massif du Géant, le gros torrent de la Tine, les monts de Bellevue, de Savolaire, le lac idyllique de Morgins et les chalets de Rareyres, encadrant de verts côteaux boisés, tel est Morgins.

Nous sommes à l'altitude de 1343 mètres, dans une paisible thébaïde où l'on rencontre plus de villégiaturants que de touristes.

Morgins possède un établissement thermal célèbre par ses cures « d'eau rouge de Morgins » qui doit son nom à la coloration que lui donne l'oxyde de fer qu'elle contient.

La source de cette eau ferrugineuse a donné naissance en 1846 aux bains de Morgins, très connus et fréquentés.

Le chroniqueur Schinner, médecin et ancien gouverneur de Monthey, parle déjà de la vertu des eaux de Morgins dans sa description du Simplon en 1812.

Des hôtels et pensions se sont élevés dans les abords immédiats des sources, rangés en ligne sur l'esplanade qui domine le vaste entonnoir où somnole doucement le village solitaire ; les bords d'un petit lac d'opéra-comique, dans lequel se mirent les noirs sapins qui l'encadrent et les cimes des monts environnants, ont quelque chose de troublant : on s'y oublie volontiers dans de douces rêveries.

La route quitte Morgins à la douane suisse, longe le lac, franchit la borne internationale, portant du côté suisse l'écusson aux sept étoiles de l'ancienne république du Valais et le millésime de 1737, et du côté français, la croix de Savoie, puis elle s'enfonce finalement sous bois, pour courir dans la vallée d'Abondance. De Morgins on fait aussi de charmantes excursions aux chalets de Fécond, de Blanche-Fontaine et de Chésery.



Lac de Morgins et les Dents du Midi



St-Maurice et la Dent du Midi

CHAPITRE III



ST-MAURICE ET SES ENVIRONS



LA vieille cité abbatiale semble ensevelie dans les austères replis de son antique passé. Ni le choc des trains qui manœuvrent sous les grands halls de la gare moderne, ni les salves des forts qui déchirent les échos de Dailly et de Savatan ne paraissent la réveiller de sa léthargie séculaire.

Fondée par les Nantuates, environ cinq siècles avant J.-C., St-Maurice s'appelait Agaune (du mot gaulois agaunon, rocher); * plus tard les Romains qui en avaient fait la clef de leurs colonies, la fortifièrent sous Jules César et l'appelèrent Tarnade. Après le massacre de la légion Thébaine (302) commandée par le primicier Maurice et ses lieutenants Exupère et Candide, l'évêque Saint-Théodore fit inhumer leurs restes dans l'église de Tarnade, appela des religieux pour célébrer les offices solennels en l'honneur des martyrs, fonda le monastère et la règle de Tarnade, origine de l'Abbaye de St-Maurice qui, au IV^{me} siècle s'appelle St-Maurice d'Agaune. Les monarques qui régnèrent sur le Valais, se disputèrent tour à tour l'honneur de combler l'Abbaye de leurs libéralités et de

* Ou du latin *agon*, qui signifie victime (*Agones Martyrum*).



Tombeaux romains à St-Maurice

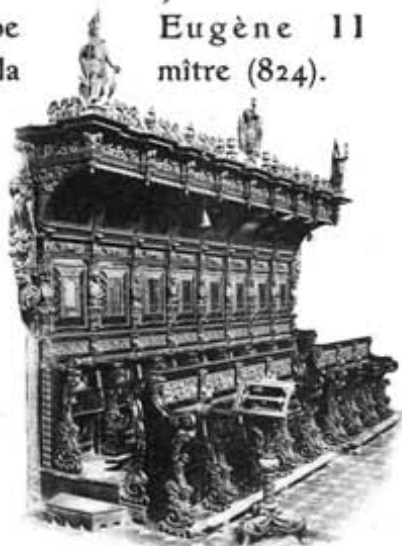
leur protection ; ce fut d'abord Sigismond, roi de Bourgogne, puis vinrent les rois mérovingiens, bourguignons, carlovingiens, Charlemagne, les empereurs allemands, les princes de la maison de Savoie, les Rodolphe, qui se firent un honneur de porter le titre d'abbés commandataires de Saint-Maurice. L'histoire de Sigismond, roi des Burgondes est particulièrement

émouvante. Restaurateur de la royale Abbaye, il reconstruisit magnifiquement l'église et les bâtiments du monastère, qu'il enrichit de propriétés considérables dans la Haute-Bourgogne, le pays de Vaud, la vallée d'Aoste et dans le Valais. Cette donation royale fut sanctionnée par une charte le 30 avril 515.

Mais pourquoi faut-il que tant de grandeur et de générosité soient ternies par la souillure d'un crime. Cédant aux instances de sa seconde femme Constance, femme ambitieuse et vulgaire, Sigismond fit assassiner son fils Sigéric, issu du premier lit. Bientôt saisi de remords, et devant la colère de son peuple, il se réfugia tantôt à Vérossaz, tantôt à l'Abbaye de St-Maurice où ses ennemis s'emparent de lui, le conduisent captif à Orléans et le mettent à mort avec sa femme et ses deux enfants. Les restes de cette famille royale furent inhumés, à la prière de l'abbé Vénérand, dans le monastère de St-Maurice (523).

La royale abbaye fut à son apogée sous le règne de Charlemagne qui demanda et obtint du pape Adrien I son émancipation de la juridiction de l'Evêque du Valais et de toute autre (780). Le pape Eugène II confirma ce privilège et autorisa l'Abbé à porter la mitre (824).

L'abbaye fut incendiée à différentes reprises notamment en 1329, 1347, 1384, 1551 et enfin en 1693 avec toute la ville, époque dont date la majeure partie des maisons actuelles. Le trésor qu'on y conserve aujourd'hui dans une armoire aux lourdes portes de fer, représente presque toutes les époques de l'art de l'orfèvrerie du VI^{me} au XVII^{me} siècle. Ce sont entre autres, la grande châsse de St-Maurice, (XII^{me}), celle des enfants de Sigismond, de la même époque, une châsse de l'époque mérovingienne ; la mitre et la crosse de l'antipape



Stalles de l'église de St-Maurice

Félix V ; une aiguillère en or dite de Charlemagne, le chef de St-Candide (XII^me siècle) et plusieurs reliquaires, crosses, chandeliers et sceaux de rois et d'abbés de St-Maurice. Le révérend Chanoine Pierre Bourban, prieur de l'Abbaye, dans une série de fouilles entreprises avec autant d'ardeur que de désintéressement, a mis au jour, dans la cour du monastère, de nombreux tombeaux gallo-romains, sépultures romaines, squelettes et inscriptions du plus haut intérêt historique et archéologique. Une de ses dernières et plus importantes découvertes consiste en un Ambon, soit chaire de l'époque mérovingienne, en marbre jurassique, peut-être unique en son genre. Les travaux du savant abbé ont été réunis en deux volumes illustrés, publiés par la société helvétique de St-Maurice dont M. Bourban est le président. (*)



Vieilles maisons à St-Maurice

Aujourd'hui l'Abbaye de St-Maurice, que tant de fastes ont illustrée, est bien déchue de son antique splendeur. Elle abrite un collège cantonal avec lycée et ne reflète plus que par l'histoire le souvenir de son glorieux passé. L'ancienne règle de Tarnade du V^me siècle y a fait place à celle de St-Augustin suivie par une cinquantaine de religieux.

La petite ville qui sommeille à l'ombre de ses murailles est étranglée entre le Rhône et les rochers de Vérossaz. C'est une longue rue som-

(*) Fouilles de St-Maurice d'Agaune. (Fribourg, imp. Cath.)
A travers les fouilles de St-Maurice. (Zurich, imp. Leemann frères).
Mélanges d'histoire et d'archéologie.
(Fribourg, imp. Cath.)



Le pont et le Château de St-Maurice



Chemin du Scex

nolente dont le pavé sonore semble réveiller de très vieux échos, où quelques pignons moyenâgeux projettent sur la chaussée leurs ombres massives, comme pour rappeler un temps profondément tourmenté qui ne reviendra plus jamais.

Nous sommes dans le lieu natal de M. Ch. Ls. de Bons, un des rares écrivains qui, les premiers, ont écrit sur le Valais, l'auteur aimé de *Blanche de Mans*, de *Divicon*, des *Hirondelles* et d'autres ouvrages en prose et en vers d'un intérêt historique et biographique très curieux. St-Maurice marque l'entrée du Valais; c'est un défilé dont l'importance stratégique a donné naissance aux forts de Dailly et de Savatan. Son tunnel qui livre passage au chemin de fer, ressemble à la porte d'une forteresse, et son vieux château de 1523, ancienne résidence des gouverneurs valaisans des

VII Dizains, à une forteresse abandonnée. De l'autre côté du vieux pont de pierre qui enjambe le Rhône, le beau village vaudois de Lavey se prélassa amoureusement dans ses vergers luxuriants, au pied des monts de Javerne.

En face de la gare, taillée à mi-hauteur, dans le flanc des rochers de Vérossaz, la chapelle du Scex surplombe le chemin des Cases. On y accède par un sentier taillé dans la pierre, sur lequel s'égrènent les stations du Calvaire. Cet ermitage, élevé à la gloire de Marie, reine des Martyrs, a une origine très ancienne; il suivit, sans doute de près, le massacre de la légion thébaine. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté par les gens du pays.



La grotte des Fées de St-Maurice est une petite merveille de la nature. Elle fut découverte en 1863 par le Chanoine Gard, préfet du Collège et prieur de l'Abbaye. L'entrée de cette grotte donnait primitivement passage à un torrent descendant en cascates des rochers qui



Grotte des Fées

dominent le château, pour aller se jeter dans le Rhône en-dessous du pont que nous venons de mentionner. Ses eaux, selon toute vraisemblance, devaient venir du glacier de la Dent du Midi, traversant le plateau de Vérossaz en de profondes infiltrations et venant se creuser, dans la succession des siècles, un lit naturel dans le roc. Après avoir grimpé le sentier à lacets qui, de la grand'route, passe devant le château, nous trouvons une petite place ressemblant à un ermitage. Sous la roche surplombante, une large excavation d'aspect sombre indique l'entrée de la Grotte. Là, se trouve la *loggia* du gardien, qui renferme le registre où l'on inscrit bénévolement son nom ; d'autres y ajoutent des titres pompeux (*o vanitas...*), d'autres encore des pensées ou des vers d'impromptu qui n'ont pas tous la facture des alexandrins de Racine, ni la saveur des fugitives de Lamartine. En voici un exemple :

Sous ces rocs, votre demeure,
Gnomes, fées, farfadets,
J'ai passé ma plus belle heure
A la lumière des quinquets.

Le gardien remet à chaque promeneur, une lampe à huile ; une bonne sœur vous jette un châle sur les épaules, et, à la file indienne, on pénètre dans le sombre couloir qui s'enfonce en zigzags dans les entrailles de la roche. A gauche, à droite, sur votre tête, ce sont des flèches ciselées, de fines corniches, des pendantifs, des cristaux, des encorbellements, des girandoles, des vases de porphyre dans lesquelles clapote l'eau glaciale tombant des stalactites, et mille autres concrétions pierreuses accumulées sous ces voûtes humides, par la multitude des siècles. Le roc est, par endroits, poli comme une glace ; dans quelque anfractuosité se dessine un monstre à carapace de crocodile avec des jambes de lion. On se croirait dans un musée d'architecture antédiluvien. Puis on arrive à un vaste entonnoir formant un lac minuscule alimenté par une cascade de plus de cent mètres de hauteur.

Nous allons quitter St-Maurice en passant par les champs de Vérolliez, théâtre, en l'an 302 de l'ère chrétienne, du massacre, par les soldats de Maximien, de la légion thébaine forte d'environ 6000 hommes, subdivisée en dix cohortes venues de la Thébaine, (Haute-Egypte) qui avaient refusé de sacrifier aux dieux et de poursuivre les chrétiens. Une chapelle



Cascade de Pissevache

commémorative s'élève sur le champ du martyr. La mort héroïque des soldats thébains eut un effet considérable sur la diffusion du christianisme en Valais et fut une des causes de la grandeur et de la prospérité de la royale Abbaye de St-Maurice d'Agaune.

Non loin de là, tristement adossé à l'entrée d'une petite gorge de la rive gauche, le hameau d'Epinassey rappelle, suivant Grégoire de Tours, l'ancienne ville d'Épaune (Epaunum), célèbre par le concile de 510, et qui fut ensevelie, quelques années plus tard, sous l'éboulement du Tauretunum. Monod, dans son guide du Valais, conteste l'assertion des anciens auteurs sur ce point, en déclarant qu'Épaune se trouve en Dauphiné et que l'éboulement dont il est question près d'Evionnaz fut vierroz, qui eut lieu doute une opinion

La vallée s'élargit Rhône suit le pied de rives que les alluvions les, de modestes vil- à moitié cachés sous ce sont d'abord les Lavey qui forment de Vaud, Evionnaz, naz, Miéville, puis Pissevache d'eau phéno- nie du paysage teur des som Cette admira desglaciersqui après avoir du Dailley, sement tenter transigeants de



Gorges du Trient

celui du Mont No- en 1635. C'est sans *ad referendum*.

insensiblement, le la montagne; sur ses ont rendues ferti- lages s'échelonnent les arbres fruitiers; bains réputés de une enclave du pays Collonges, Doré- Vernayaz, où la rompt, de sa gerbe ménale, la monoto- qu'assombrit la hau- mets environnants. ble chute, enfant dominant Salanfe, sondé les gouffres devait malheureu- les propagateurs in- la force motrice.

On l'a captée en partie pour les besoins d'une usine électrique.

Avant de prendre le chemin de Salvan et de la Vallée du Trient, jetons un rapide coup d'œil dans cette énorme échancrure qui partage les roches de Gueuroz et forme une des plus bizarres conceptions de la magie alpestre. Le torrent du Trient s'y précipite avec la rage d'un dieu vagabond que les Titans de pierre saisissent au passage, enlacent, étreignent et asservissent dans un cachot dont la vue fait frémir d'horreur. Une galerie habilement suspendue aux flancs des rochers, permet chaque année à plus de 30.000 touristes d'admirer ces merveilleuses gorges du Trient, rivales de l'autre de Polyphème.



CHAPITRE IV



SALVAN

ET LA

VALLÉE DU TRIENT



AUTREFOIS, il n'y a pas très longtemps, on allait de Vernayaz à Salvan ni en chemin de fer, ni même en voiture. Un joli chemin à lacets anguleux, enfoui sous les opulents châtaigniers, conduisait le promeneur en une petite heure à la porte du vallon dont Salvan commande l'entrée. Aujourd'hui, les choses ont changé : on s'est pénétré dans ces paisibles parages, aussi bien qu'ailleurs de l'adage anglais : « Time is money » et comme ce sont surtout les fils d'Albion qui ont conquis les places fortes du Val, il ne faut pas trop s'étonner que depuis 1906 la vieille route à chars ait été supplantée par un tram électrique. Avouons tout de suite, malgré le culte profond et sincère que nous portons à la « Heimatschutz », que le pittoresque n'y a rien perdu et que l'industrie hôtelière y a beaucoup gagné. Cette ligne ferrée accrochée aux flancs déchirés de la montagne, est une œuvre d'art d'une remarquable audace. Entre Vernayaz et Salvan elle atteint sa déclivité maximale de 20 ‰. La montée est impressionnante au plus haut point ; on se sent doucement élever au-dessus de la plaine comme si le génie de l'Alpe nous emportait sous son aile puissante et protectrice. Le panorama offre à l'œil charmé un tableau riant et superbe. La grimpe est lente ; on entend le roulement des voitures, le grincement des dents de la crémaillère, et c'est avec un soupir de satisfaction que l'on sent bientôt le train glisser silencieusement dans le plan et s'élancer dans la fraîcheur du vallon ; sur une large paroi de rochers qui domine la route du village de Salvan, une inscription frappe nos yeux :

A Emile Javelle
Alpiniste - Ecrivain
1847-1883
Salvan

Juste hommage rendu par le peuple salvanin à l'un des précurseurs de l'alpinisme en Valais.

Salvan est un gracieux village de montagne situé à l'altitude de 925 mètres, mollement assis dans une combe fleurie, au centre d'une région où le Salentin, la Golletaz et le Luisin dressent leurs pics facilement accessibles. C'est en quelque sorte le seuil de la haute montagne et le point de départ d'une foule d'intéressantes excursions. Le tourisme lui a enlevé, c'était inévitable, son cachet primitif, les hôtels-pensions ont relégué les vieux chalets à l'arrière plan, l'industrie hôtelière y a empiété largement sur la tradition champêtre, mais, malgré tout,



Salvan

le Vallanche d'Edouard Rod reste encore et restera toujours un recoin favori de la nature, et son peuple fidèlement attaché à sa foi et à ses foyers. Au sud-est du village, on remarque une partie de rochers d'une assez grande étendue, appelée le Rocher du Planet. On y a découvert en 1889 des sculptures préhistoriques d'un intérêt scientifique indiscutable. Il en ressort que le Rocher du Planet et la Pierre Bergère qui l'avoisine ne sont autre chose que d'irréfutables témoins du passage des Druides dans cette contrée, et constituent un petit musée d'autels, de tables à sacrifices et de monuments commémoratifs des disciples des Teutatès.

Parmi les plus intéressantes promenades, dont Salvan est le centre de rayonnement, citons le Scex de la Crau, le Bioley, la Tête des Crêtes, les Mayens de Van, les Cascades du Dailley, Salanfe, le vallon de Gueuroz et

et le pont de Taillat, penché sur les abîmes du Trient ; enfin, le Rocher du Soir, célèbre par ses marmites glacières et son admirable point de vue embrassant le cycle compris entre les Tours d'Aï et le Mont Pleureur.

Au sein d'une si pittoresque nature, la légende a fleuri, et ses robustes rameaux nous ont donné dans les *Légendes de Salvan* de Louis Coquoz, des fruits d'une fraîche et étrange saveur.

Nous montons doucement et franchissons les Marécottes dont les maisons ourlées de verdure dominant le paysage de Salvan. Des monts gracieux où ondulent les moissons blondes surplombent d'immenses ravins ressemblant à d'anciennes moraines précipiteuses et déchiquetées. Plus haut, les mazots bronzés

de Plan-à-Jour et les gorges du Triège avec ses superbes cascades, ses marmites glacières et son bloc erratique. Nous n'irons pas plus loin sans nous arrêter quelques instants aux Mayens de la Creusaz, (1780 m.) aussi recommandables par leur accès facile que par l'admirable panorama dont on y jouit par un clair matin d'été : Le Mont-Blanc, l'Aiguille Verte, le Velan, le Grand Combin, l'inévitable Catogne, le Mont-Fort, le Pleureur, le Weisshorn, la Dent Blanche et même la pointe aiguë du Cervin, s'y profilent en une fabuleuse théorie de géants, drapés de pourpre et d'hermine. Les environs de la Creusaz possèdent une fort belle variété de rhododendrons blancs ainsi qu'une flore très riche.

Des Marécottes la ligne devient d'une hardiesse inouïe, elle côtoie vertigineusement d'effrayants précipices au fond desquels le Trient roule ses flots



Van-Haut



Gorges du Triège



Lac des Outans à Salanfe et Dents du Midi

écumeux ; ici le génie de l'homme a lutté pas à pas contre les forces coalisées de la nature, et il s'en est rendu maître.

Un petit hameau, le Trétien, dont les toits d'ardoise miroitent gaiement au soleil, suspendu aux flancs des ravins, dans un repli de verdure, paraît dévaler dans l'abîme, où grondent les

gorges du Triège. Ce hameau s'est illustré dans les annales judiciaires par le passage, en 1757, de la bande à Mandrin, traquée par les Savoyards et les Valaisans jusqu'au bois de Gueurroz qu'elle atteignit après avoir traversé le Trient et où elle se déroba.

La montée devient raide et nous arrivons en peu de temps à Fins-Hauts (1237 m.). Le décor s'agrandit et nous apercevons maintenant le fond de la vallée, fermé par une monstrueuse forteresse, le massif des Aiguilles Rouges.

Le regard s'étend sur une scène de haute-montagne, où s'ouvrent de profondes gorges, où surgissent de nombreuses cascades, où apparaissent les premiers glaciers et leur couronnement de neiges éternelles. En trois heures de marche on atteint les Chalets de Barberine, point de départ pour les ascensions du Ruan, de la pointe des Rosses, du pic de Taneverge et de la Tour Sallières. Nous trouvons dans ces la houppe hérissée du de la Gueulaz et Fontanabran, buts d'excursions faciles non moins que sites grandioses.

De l'autre côté du Trient, sur la rive droite, postée sur un minuscule plateau formant promontoire au dessus de la vallée, on aperçoit la station de Tête-noire, ouverte au tourisme depuis 1834.

parages les alpages de Fénéstral,
Bel-Oiseau, le col



Vallée du Trient, Tête Noire et le Glacier du Trient



Fins-Hauts et les Aiguilles Rouges

Au dessus, se dressent les Aiguilles du Tour et le Glacier du Trient. Fins-Hauts est si heureusement placé, dans un site agreste dominant la vallée, encadré de bouquets de mélèzes, qu'il a su se concilier d'emblée les bonnes grâces des touristes. Les anglais l'ont pris d'assaut en 1877, et y ont transformé le vieux village haut perché en une « station » moderne. Seuls, quelques chalets réfractaires se blotissent au pied de l'ancienne église qui, debout au dessus de la vague montante de l'industrialisme, fière quand même sous son casque de tôle mordorée, semble énergiquement protester. Voici le fort de la Madeleine, représenté par une ancienne redoute barrant la vallée. On l'attribue aux Végres qui s'étaient choisis un camp retranché sur les rochers à pics de Giétroz; d'autres

placent son origine au XIV^{me} siècle lors des démêlés du seigneur savoyard Mermet de Thoine avec les Salvanins,

au sujet de la possession des pâturages d'Emousson. Le fort de la Madeleine a été démoli en 1888 pour la réfection de la route, par les soins de l'ingénieur cantonal Paul de Rivaz, de regrettable mémoire.

De Fins-Hauts le



LE VALAIS PITTORESQUE



Mayens et village de Fins-Hauts

train redescend lentement, il pénètre dans une sorte de défilé sauvage, enseveli sous la nappe sombre des forêts, ne laissant place que pour la route, la voie ferrée et une petite oasis de verdure où s'élèvent la gare, le buffet et la douane du Châtelard, qui fut, au beau temps des diligences, un relais de poste important

entre Martigny et Chamonix. Nous sommes au point terminus de la Vallée du Trient et à la bifurcation de la route de Chamonix par Vallorcine et le col des Montets, et de celle de la Tête-Noire qui conduit à la jolie station du Trient, (1295 m.) favorite des peintres et des alpinistes. On peut aussi de Fins-Hauts se rendre à Trient par la forêt des Availlod et les Gorges Mystérieuses, gouffres sans fonds, où règnent la crainte, le froid, l'obscurité, et où l'âme profondément émue s'envole vers les hauteurs.

En voyant ainsi se transformer un coin de terre que le génie de l'Alpe semblait garder jalousement, faut-il conclure que la pittoresque vallée du Trient a subi, comme d'autres, la main mise du mercantilisme moderne, que le chemin de fer l'a profanée, que les touristes l'ont déflorée? Rien de tout



Vallée et Glacier du Trient



La chaîne du Mont-Blanc vue du col de la Gueular

cela n'existe, rassurez-vous. Les hôtels et pensions qui s'échelonnent le long de la route n'ont fait que répandre un peu de confort autour d'eux ; ils détonnent gaîment dans l'austérité du paysage ; le chemin de fer sert davantage les gens du pays que leurs hôtes de passage. Quant à ceux-ci, sincèrement épris des beautés de cette captivante nature, ils s'y sont attachés d'une affection qui rejaillit sur ses heureux habitants ; ils y laissent, généralement, avec passablement d'argent, d'excellents souvenirs, et n'emportent avec eux, que leurs bonnes impressions et quelques fleurs. Parmi celles-ci, riche bouquet de la flore de la vallée du Trient, mentionnons en passant, pour le botaniste collectionneur, la *Campanula spicata*, *Erica carnea*, *Trifolium alpinum*, *Genista tinctoria* et *lasiogyna*, *Linnaea borealis*, *Corydalis solida*, *Saxifraga exarata*, *Veronica verna*, *Brassica campestris*, *Gaelopsis dubia*, *Gentiana punctata*, *Juncus trifidus*, *Androsace helvetica*,



Le Mont-Blanc vu de Fins-Hauts

Heracleum elegans, *Athamenta cretensis*, *Erigeron villarsii*, etc.

Une heure de marche, partagée entre l'étonnement et l'admiration, nous conduit du Châtelard à Tête-Noire, d'où la vue embrasse tout le relief saisissant de Fins-Hauts, ruisselant de soleil, dans le cadre frais de ses torrents et de ses cascades.

Un vallon boisé s'ouvrant à Tête-noire nous met sur le chemin de Trient que nous admirons bientôt, sous l'étincellement de son glacier, un des plus beaux de la chaîne valaisanne. Trient vaut qu'on s'y arrête, non seulement pour se reposer dans la paix profonde de ses lieux favoris, au pied des monts d'Arpille qui protègent au Nord le délicieux vallon, mais pour y vivre dans ce cadre si intimement champêtre où se profile humble et svelte, son joli clocher. Une halte s'impose pour excursionner vers le Col de Balme, au Bois Magnin et à Zerbazière, à l'Ourtia, aux Prélaves et à la Pointe Ronde, et, surtout pour explorer les magnificences de son glacier, fleuroné de séracs, vagues de cristal éblouissantes, bondissant vers les glaciers voisins des Grands et d'Orny.

C'est un fantastique panorama de glaces et de rocs qui s'ouvre au seuil du Col de Balme et se ferme au Col de la Seigne, où vont expirer les dernières

ondes de cet océan de pointes, de pics, de tours et de clochetons qui s'appelle la Chaîne du Mont-Blanc.

L'heure du départ a sonné. Nous laissons au sud, le Col de Balme, débouchant dans la sauvage vallée de Chamonix, et nous quittons Trient par le Col de la Forclaz, qui par les hameaux de la Fontaine et des Rappes, nous conduit en deux heures de descente à Martigny.



Trient et les Aiguilles du Tour



Le Glacier du Trient

LE VALAIS PITTORESQUE



Le Grand Combin.



Martigny et la Vallée du Rhône vus du col de la Forclaz

CHAPITRE V



MARTIGNY ET SES VALLÉES



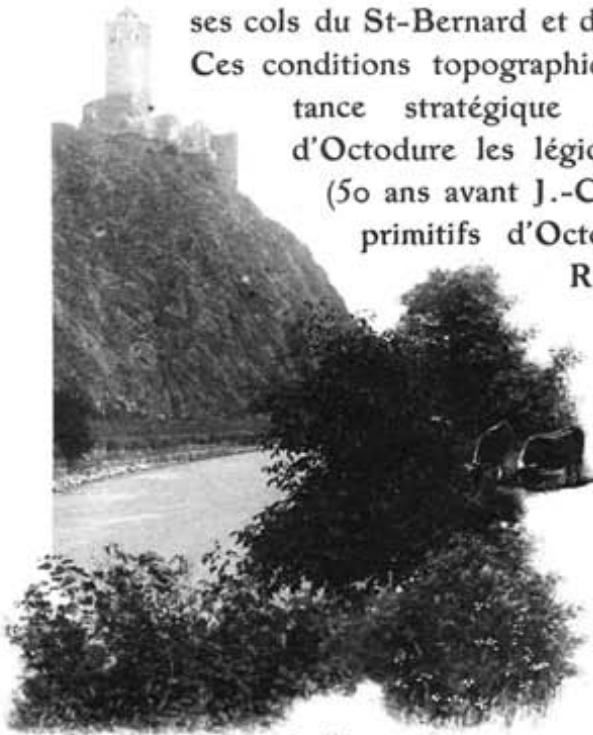
SITUÉE au coude du Rhône, dans une anse formée par le Mont-Chemin et les riants coteaux de Ravoire, la petite ville de Martigny se trouve enchassée dans une gaine de verdure que se partagent les vignobles, les prairies et les bois. Elle commande l'entrée des vallées de Bagnes et d'Entremont et par ses cols du St-Bernard et de la Forclaz, celles d'Aoste et de Chamonix.

Ces conditions topographiques lui donnèrent dès l'origine une importance stratégique considérable qui amena sous les murs d'Octodure les légions de Jules César commandées par Galba (50 ans avant J.-C.). Les Véragres et les Séduniens, habitants primitifs d'Octodure, n'entendirent pas céder la place aux

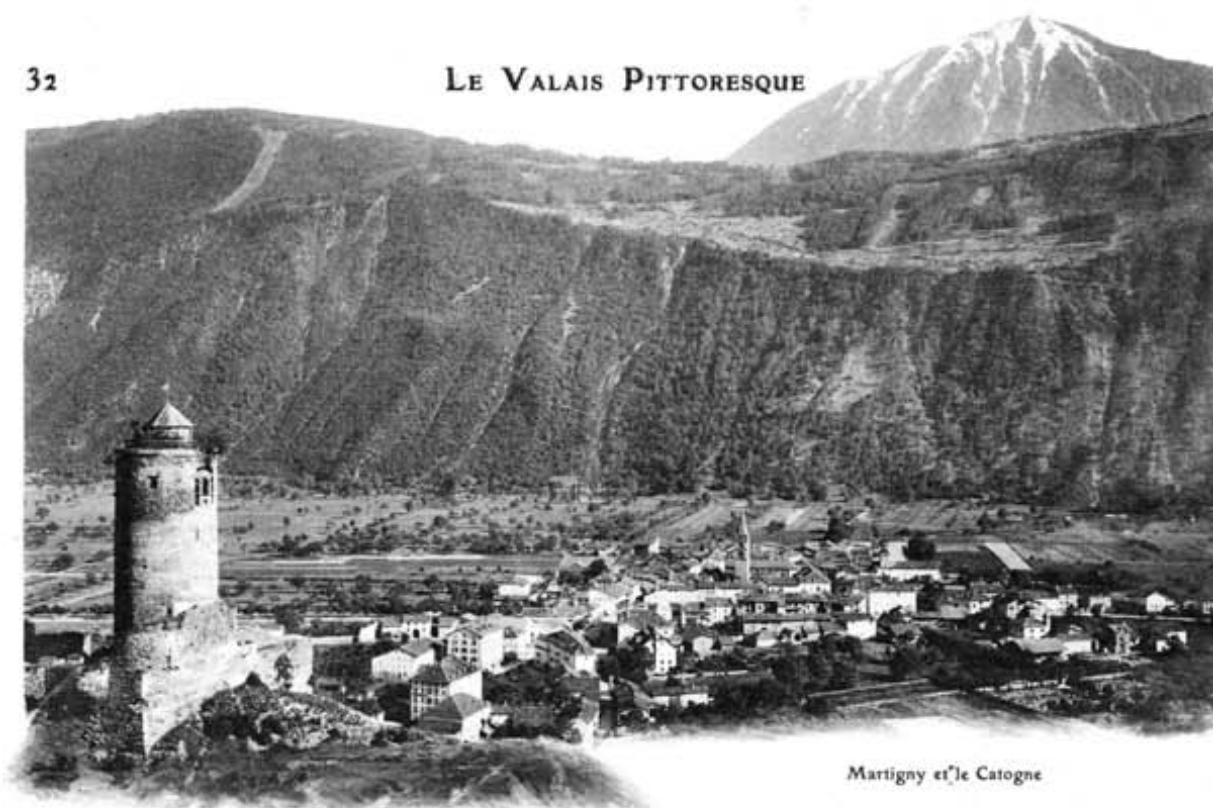
Romains. Ils les attaquèrent avec une rage aveugle et désespérée, mais la discipline et la tactique romaines les vainquirent, et l'Empereur Claude fit remplacer le nom celtique d'Octodure par celui de Forum Claudii.

Les vestiges de l'ancienne cité gallo-romaine ont attesté dans les fouilles intéressantes du Viviers, la splendeur qu'y avait apportée la civilisation des Césars.

Du IV^{me} siècle au VII^{me}, Octodure fut



La Bâtiaz



Martigny et le Catogne

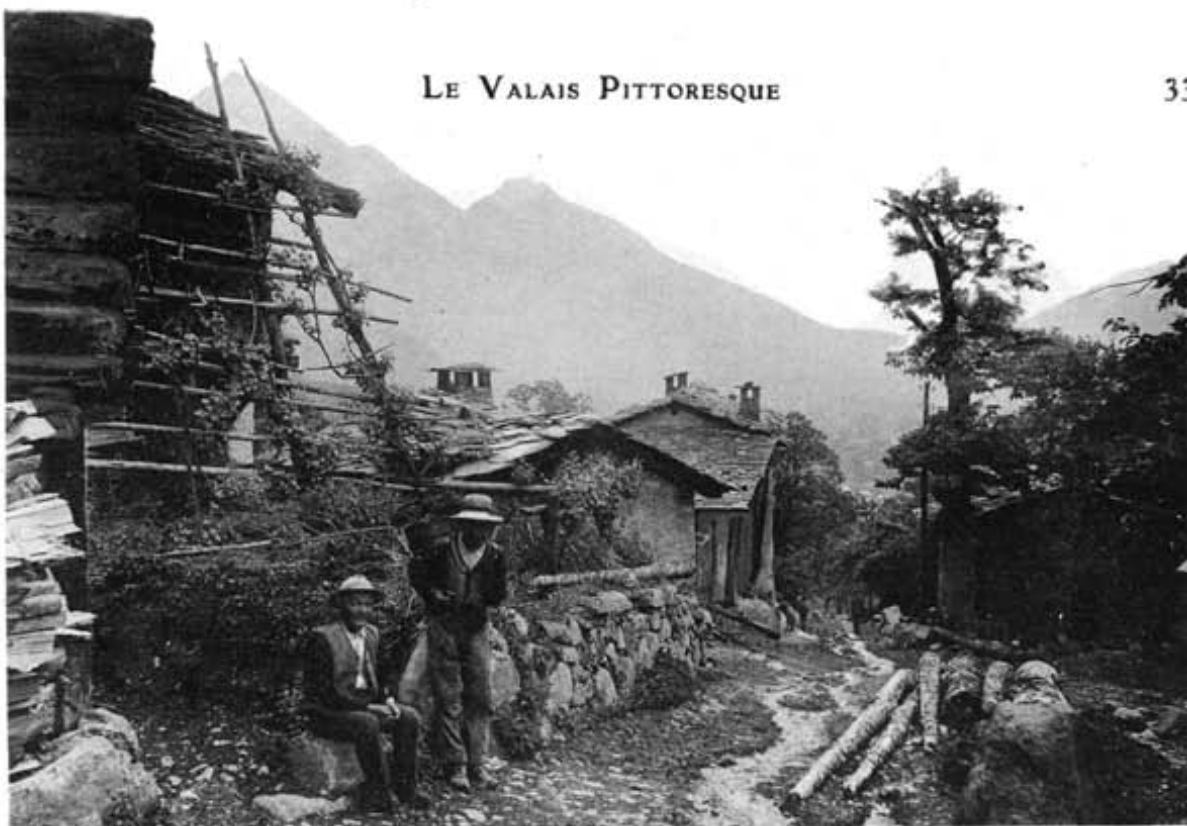
la résidence des évêques du Valais, de Théodule à Agricola. On croit que les prélats habitaient le château de la Bâtiâz, ancienne tour de régie romaine qui passa plus tard aux Comtes de Savoie. Les patriotes le détruisirent en partie en 1475 et il fut incendié en 1518 par les soldats du bailli Georges Supersaxo en guerre contre le cardinal Schinner.

Aujourd'hui, converti en belvédère d'où la vue fouille tous les alentours, l'invincible castel, qui vit tant de tragiques événements, sommeille paisiblement au milieu des ronces où sa gloire paraît ensevelie. Les siècles ont passé et les choses ont changé. Les armoiries des sires de Martigny étaient de gueules au lion d'or, tenant entre ses pattes un marteau d'argent, Marteau, Martinet, Martigny ; c'est une étymologie comme une autre, aussi discutable que celle qui fait dériver Martigny de St-Martin de Tours, très vénéré en Valais. Quoiqu'il en soit de son nom actuel, Martigny-Ville est aujourd'hui une jolie cité d'environ trois mille âmes, aux rues propres et bien alignées, entretenues par une édilité toute moderne. Une superbe avenue de cerisiers la relie à la gare. Sa place centrale plantée de beaux arbres au milieu desquels s'élève le buste de la Liberté, œuvre de Courbet, le peintre de la Commune, lui donne un air de fête perpétuelle.

Parmi les édifices dignes d'intérêt, nous citerons son église paroissiale, dont les portes massives sont des chefs-d'œuvre



Vieux pont couvert de la Bâtiâz



Les Rappes sur Martigny

de sculpture Renaissance; la maison prévôtale du Gd. St-Bernard, siège administratif du célèbre monastère et résidence du prévôt, chef spirituel, et du procureur, chef temporel de la communauté; l'Hôtel -de-Ville, l'hôpital, le collège des frères de Marie, la Maison de Georges Supersaxo.

Sans solution de continuité nous passons de Martigny-Ville à Martigny-Bourg qui marque un rétrécissement sensible de la vallée, resserrée entre les contreforts du Mont Chemin baigné par la Dranse, et les Monts de Ravoire où croissent la Marque et le Coquimpey, vins fameux, de nos bons ancêtres



La Forclaz

vénérés. Puis la Combe de Martigny, les plateaux d'Arpille et de la Croix de Cœur, avec des hameaux égrenés dans un long couloir verdoyant au sommet duquel s'échancre le col de la Forclaz qui conduit au Val du Trient, à Tête-Noire et à Chamonix par le col de Balme.

La ligne d'Orsières est à nos pieds, elle campe entre les assises du Mont



Gorges du Durnand

VALAIS PITTORESQUE

Chemin et la Dranse, qu'elle traverse par endroits sur des ponts de granit à l'élégante structure, et reparait sous des galeries qui doivent la protéger contre les avalanches.

Après avoir laissé derrière nous les villages de la Croix et celui du Brocart, point de départ de la route carrossable de Chamonix, nous franchissons le Durnand au défilé de Tiercelin et atteignons les Vallettes dont le nom est surtout connu par sa proximité d'un des sites les plus curieux de cette partie des Alpes : les gorges du Durnand. On s'y rend des Vallettes en vingt minutes par un sentier facile ou par la route carrossable de Champex. Dans une gorge haute et profonde, aux flancs nus et lacérés, le torrent du Durnand, issu des eaux du vallon de l'Arpette et de celui de la Gurraz

se précipite avec l'aveugle folie d'un désespéré courant à la mort. La chute est terrifiante. L'onde tombe d'abord comme une masse échelonnée se brisant en une succession de sauts vertigineux. Entraînés par l'exemple, quelques ruisseaux s'élancent dans le gouffre, et, s'accrochant aux aspérités de la roche, tombent en cascates, mêlant leur murmure de com



Mariotty

plainte au mugissement sinistre du torrent. Le tableau est de ceux qu'on ne traduit pas. Du haut des galeries accrochées aux rochers à pic, le spectateur reste muet d'admiration et de frayeur devant une des scènes les plus tragiques de la nature.



Champex-Dessous

La sortie des gorges par les galeries supérieures nous amène en quelques minutes sur le plateau de Chanton-Lombard, à l'entrée du Val de Champex, si gentiment sauvage et gracieux à la fois, près des mayens de Bovernier.

A droite se dressent le signal de Bovine et la Croix de Prélaves (2369 m.). A gauche les contreforts du Catogne ; dans le fond

du thalweg invisible, le Durnand, de la course vagabonde duquel on perçoit le galop.

La montée est raide mais l'ombrage d'une belle forêt la rend plus aisée. Voici Mariotty, agréable reposoir avant la dernière étape. Enfin, nous sommes au col, et à l'entrée du Vallon d'Arpette, promenade favorite des villégiateurs de Champex, qui vont y admirer la pointe d'Orny et le col des Ecandies (2743 m.), qui relie Champex à la vallée du



Arpette

Trient. Subitement, le rideau de sapins s'écarte, et, devant nos yeux fascinés, un lac apparaît avec une surface gris perle dans un cadre noir de forêts ; des esquifs à l'amarre, un îlot en miniature, des rives souriantes où se mirent amoureusement de jolis chalets, d'élégantes villas et de grands hôtels : c'est Champex.

Les prairies y sont émaillées de fleurs, les bois y foisonnent d'airelles, de fraises et de framboises ; les rocs disparaissent sous les rhododendrons ; tout y respire la fraîcheur et le parfum de l'Alpe.

De tous côtés, dans le lointain, se dressent des pics aux clochetons argentés de cathédrale ; ce sont : le Grand Combin, la Tour Sallière, le Ruan, le Luisin, et tout près, le sombre Catogne dont le rôle semble être de protéger l'heureuse station contre les vents du nord.



Lac Champex

Le « signal de la Forclaz », au dessus de Champex, est une des excursions préférées des touristes. On y jouit d'une vue féérique sur la vallée d'Entremont jusqu'au Mont-Brûlé, et sur le Val Ferret jusqu'au cirque de la Neuva.

A toi bijou de la nature,
Heureux village de Champex
A ton lac serti de verdure
Je veux dédier un sonnet.

Je veux chanter l'architecture
De tes monts et de tes chalets
Mais ni les vers, ni la peinture
Ne sauront te peindre jamais.

Pendant la saison estivale
J'admire, ô beauté sans égale,
Le flot de tes admirateurs.

Mais avant tout ce que j'admire
C'est toi Champex où l'on respire
Tant de doux parfums enchanteurs.



Pont sur la Dranse

C'est au-dessus de Champex, à Orny, dans le massif du Trient, que l'on trouve les sites chantés par Javelle, l'alpiniste poète. Aucuns changements ne sont survenus depuis le temps où il parcourait avec quelques amis, les névés resplendissants du Plateau du Trient, si ce n'est l'établissement des cabanes d'Orny à 2617 m., et Julien Dupuis à 3000 m. sur les pentes de la Pointe d'Orny. Le panorama est toujours aussi admirable, les courses aussi intéressantes, quelquefois pleines d'imprévus, et les impressions toujours nouvelles.

Reprenant aux Vallettes le chemin d'Entremont que nous avons un instant quitté, nous arrivons bientôt à Bovernier, enserré entre la Dranse et le Catogne, qui ne laisse place qu'à l'unique rue du village et à quelques vergers et champs de fèves. La route suit toujours le bord de la rivière, bordée, de l'autre côté par le Mont Chemin, au pied duquel la ligne ferrée d'Orsières accomplit des prodiges de force et d'adresse, trouant les rochers, enjambant les torrents, et débouche enfin dans une région moins accidentée, sur la rive gauche de la Dranse, qu'elle franchit aux « Trappistes », pour suivre paisiblement sa course jusqu'à son point terminus.

Nous avons passé sous les Fourches Caudines du Roc-Percé, et comme par enchantement, d'un paysage quelque peu uniforme et sauvage, dans un site nouveau, plus champêtre et plus verdoyant ; nous sommes aux portes de Sembran-



Sembrancher

cher. Un modeste monument posté au bord de la route, en forme d'oratoire, attire un instant notre attention. Nous y lisons :

A la mémoire de
 Dom Augustin de Lestranges
 Abbé de la trappe de Valsainte
 fondateur des deux monastères de
 la sainte volonté de Dieu
 Sur les ruines desquels a été érigé ce monument
 Et des pieux fils de St Bernard
 Qui, chassés de France par la tourmente révolutionnaire
 trouvèrent un asile en ce lieu
 1796-1798.

Le couvent des Trappistes de Dom Augustin de Lestranges, occupait l'emplacement couvert aujourd'hui par le « prélet » qui entoure le monument commémoratif et la voie ferrée. Ses ruines ont disparu, il y a une quinzaine d'années. On garde la mémoire dans le pays de la belle princesse Louise Adélaïde de Bourbon-Condé, fille de Louis-Joseph de Bourbon, princesse de Condé, abbesse de Remiremont, trappistine du monastère de Sem-



Place de Sembrancher



brancher, aussi fondé par Dom Augustin. La règle de l'ordre, qui oblige les religieux à ne vivre que de végétaux, dut paraître singulièrement dure à l'illustre princesse de sang royal.

Ces souvenirs donnent à ces lieux, que l'épanouissement de la vallée devrait rendre plutôt riants, je ne sais quel air d'isolement et de mélancolie profonde. Le chef-lieu de l'Entremont nous montre à travers les arbres, la flèche à baies géminées de son robuste clocher de pierre. Nous longeons le pied du Catogne et arrivons à Sembrancher, à l'altitude de 710 mètres. A sa longue

rue pavée, à ses ruelles tortueuses et à ses tourelles d'anciennes demeures patriennes ou seigneuriales, on devine le vieux bourg féodal. Un immense roc pyramidal le domine, portant sur sa croupe boisée les vestiges d'un ancien château devenu la chapelle de St-Jean. Sembrancher s'honore d'avoir donné le jour à l'un des précurseurs de l'alpinisme : le chanoine Murith, botaniste distingué, qui a donné son nom à la société valaisanne des sciences naturelles la « Muri-thienne ».

Une ancienne coutume particulière à Sembrancher, c'est celle du vin pascal. Le Président de la Commune et les conseillers se réunissent après les offices du Jour de Pâques devant la maison de ville. Sur une table dressée sur la place, les « channes » d'étain bien astiquées embaument le fendant d'Armanet. Les tranches, largement taillées, de gâteaux aux œufs y mêlent leur arôme appétissant. Les gobelets s'emplissent et le curé assisté de son vicaire et de ses chantres défile devant les autorités communales et boit le premier verre à la santé de ses ouailles ; le défilé continue aussi longtemps que le vin pascal et le gâteau ne sont pas épuisés.

Par une ruelle étroite aboutissant à la Dranse de Bagnes, nous traversons un pont de pierre et arpentons la rampe de Vollèges que nous atteignons en peu de temps en passant par le hameau d'Étiez. La vieille église de Vollèges est assez intéressante, au milieu d'un village qui paraît souffrir un peu de la sécheresse et de



Vollèges

LE VALAIS PITTORESQUE

l'isolement. Plus haut dans les montagnes, le Levron et Vens relevant de la commune de Vollèges, se cachent sous leurs épais ombrages dans la fertilité de leurs champs bien ensoleillés. Suivant le chemin vicinal, nous franchissons un torrent, et retrouvons la grand'route à la sortie des forêts du Mont-Brun. La vallée de Bagnes s'ouvre et le Châble esquisse à l'improviste sa corpulente silhouette de Chef-lieu. Il est dominé par la massive tour de son clocher, dont les baies largement ouvertes ont l'air de jeter un regard oblique et soupçonneux sur le chemin de ronde des Planchamps.

Nous laissons sur notre gauche les hameaux de Villette et du Cotterg, faubourgs du Châble, et nous arrivons au beau pont de pierre jeté sur la Dranse pour relier les deux parties de cette bourgade hybride, partagée entre des places d'aspect coquettement modernes et des ruelles à physionomie étrangement moyennageuse.

Une des maisons du vieux quartier, la maison Saudan, porte au-dessus de sa haute porte cintrée le millésime de 1364; c'est la plus ancienne que l'on puisse voir dans le Vieux Pays. Une autre de ces respectables demeures ancestrales est la maison Felley, qui possède des plafonds en damier, à poutres sculptées, supportées par d'élégantes consoles à moulures fines, d'un travail artistique d'une remarquable facture.

La place centrale du Châble nous transporte au cœur d'une petite ville bourgeoise aux habitations rectilignes, à façades plates et uniformes. C'est là que s'élève la maison de commune, le panthéon bagnard, sur lequel la reconnaissance combourgeoisiale a édifié un monument à la gloire d'un enfant du Châble, sous forme d'une plaque commémorative :

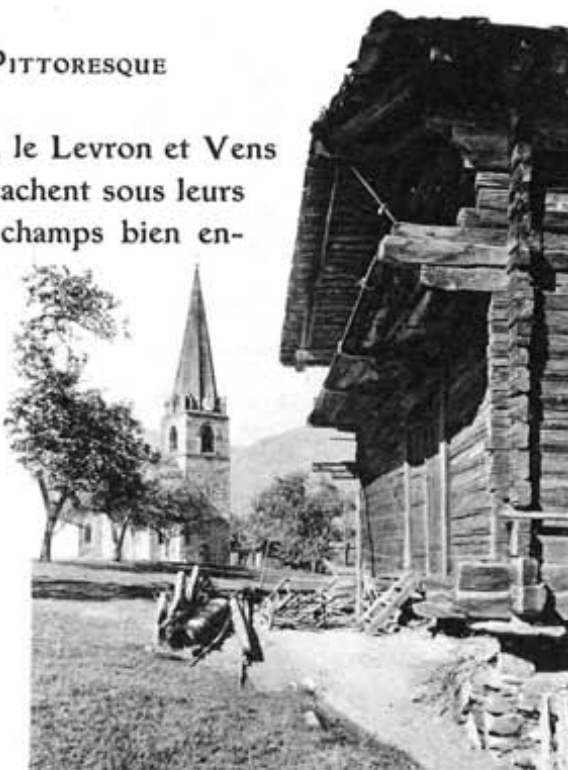
A la mémoire de

J. P. Perraudin

inventeur de la théorie des glaciers
Son Valais et la science reconnaissants

1767-1858.

Une autre plaque y porte l'armoirie de la vallée : un seau de bain à deux enfants assis, surmontés de deux étoiles d'or



A Châble



sur champ de gueules : *Balnéa vallis*, vallée des bains, (Bagnes).

Un étroit passage débouche sur la belle terrasse d'où la vaste église paroissiale domine la Dranse.

Dans son ouvrage si nouveau et intéressant sur les clochers du Valais, le chanoine Bourban nous apprend que le clocher du Châble a été construit en 1490 par l'architecte de Nucé et qu'à cette



L'Abbaye



Vieille maison au Châble

occasion les dames du Bourg offrirent aux ouvriers employés à la construction de l'édifice six mille tonnes d'offrandes gracieuses. A côté de ses divers titres d'art, d'ancienneté et d'histoire, le clocher de la belle église de Bagnes s'honore de posséder la plus grosse cloche du canton, et une autre qui sonnait déjà le carillon vespéral sous l'épiscopat de Guillaume de Saillon, en 1204, dig, din. don... Un bâtiment de mine hautaine, flanqué d'un péristyle prétentieux, projette sur

la chaussée sa lourde carrure de castel féodal. C'est l'ancienne résidence de l'abbé de St-Maurice, seigneur temporel de Bagnes, appelée aujourd'hui « l'Abbaye » par les gens du pays.

Les environs du Châble sont des plus riants ; ce sont des côteaux fertiles et bien arborisés où s'étagent le hameau de Fontenelles, aux chalets couleur noisette, et Médières, sur une terrasse en belvédère ; puis Verbier, très haut perché, à la limite de l'or des blés et de l'émeraude des pâturages.

Ces pâturages du Grand Plan sont célèbres dans la contrée par les combats des « reines » qui s'y livrent chaque année vers la fin de juin, le jour de l'inalpe. Les pauvres bêtes, car il s'agit de vache, nourries pendant quinze jours au pain de seigle imbibé de vin, sont devenues furieuses. On conçoit dès lors avec quelle folle ardeur, les rivaux se disputent la palme royale. — Plus douce est la royauté laitière.



La Vallée de Bagnes et le Pleureur



A Champsec

La vache qui, durant les trois traites d'épreuves effectuées dans la période de l'alpage, a donné la plus grande quantité de lait, est proclamée « reine laitière » et n'en est pas plus fière pour cela.



Sur la rive gauche, dans les ondulations de grandes lignes molles et bien tapissées, le Sapey, puis Bruson somnolent doucement à l'ombre de leurs bois.

Dans la plaine, échelonnés sur le thalweg, nous trouvons Montagnier, ancien fief des la Tour, de Colombey, Prarayer, le Liapay, Verségères, et Champsec, dans un site que les alluvions de la Dranse ont rendu fertile et prospère. En face, sur un promontoire de roc dominant le coude de la vallée, le gros village de Sarrayer, imprenable forteresse de la foi robuste et des traditions naïves des pieux ancêtres bagnards.

Lourtier, à 1125 mètres d'altitude, est le dernier village de la vallée avant d'entrer dans la haute région alpestre ouverte grandiose devant nous.

Le Bec des Roxes (3225 m.) le domine de sa masse rocheuse, tandis que la Dranse, s'ébrouant éperdument avant de pénétrer dans un nouveau monde qui l'asservira, se rue avec fracas au milieu des éboulis.

La vallée paraît se rétrécir et se fermer, alors qu'elle recèle encore dans ses intimes profondeurs les attrails puissants qui lui ont valu dans les annales du



Cascade de la Dranse



Lourtier et le Pleureur

tourisme la place honorable qu'elle occupe. A travers les bois et les mayens des Cranges Neuves et de Plan Proz, nous arrivons à Fionnay, tranquille séjour d'été et centre d'excursions admirables, situé dans un frais vallon, au pied des rochers et de la cascade de Sévereu.

Les promenades exquises parmi les gros blocs moussus



Fionnay

et dans les ombres épaisses des forêts, embaumant la myrtille, sont un enchantement profond ; c'est un ravissant décor de haute montagne, encadré par le col du Crêt et le Roc de Sery. La Dranse, aux ondes glaciales, y apporte son tumultueux murmure et sa bienfaisante fraîcheur.



La Cabane de Panossière, propriété de la Section

Genevoise du C. A. S., érigée sur la rive droite du Glacier de Corbassière, à 2715 m., permet de faire de magnifiques ascensions. Le Grand Tavé, 3154 m., est un belvédère admirable d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la structure du massif des Combins. Il peut être atteint sans grandes difficultés.

Les alpages de la Liaz et les hauts rochers de Torrembey, frangés de cascades écumeuses, le Combin de Corbassière et le Grand Combin, 4317 m., constituent autant de courses d'une beauté grandiose.

La montée à la cabane, ainsi qu'une petite promenade sur le Glacier de Corbassière récompensent amplement le touriste ; le tableau qui l'environne est de ceux qui transportent et qu'on n'oublie pas.

Il faut aussi visiter le pittoresque vallon de Louvie avec son lac enchanteur où les Combins mirent amoureusement leurs fronts immaculés.

De Louvie on fait l'ascension très intéressante de la Rosa-Blanche, 3348 m., et l'on peut aussi, par quelques cols faciles, gagner le solitaire Val de Nendaz.



A Fionnay et le Pleureur

Des humbles et rustiques chalets de Fionnay, nous remontons la rive droite de la rivière, et, à travers les mélèzes, nous admirons la pyramide sauvage du Pleureur, dressant bien haut sa tête chenue. Après Bonatchiesse et le pâturage de Mazéria, nous franchissons le pont de Mauvoisin, œuvre hardie, suspendue au-dessus des gorges profondes de la Dranse. En peu de



Le transport des foin

temps, nous atteignons le plateau de Mauvoisin, et nous nous engageons sur le chemin du Lancet et de Chanrion. Nous admirons la cascade et le glacier de Giétroz, admiration mêlée d'horreur pour les auteurs impassibles d'une des plus grandes catastrophes qui ait désolé, à travers les âges, la romantique vallée de Bagnes.

Les dates de 1595 et de 1818 sont intimément liées, dans les annales du pays, à l'existence de ces monstres inconscients des mondes glaciaires.



Pont du Lancet

Le désert morainique de Plan-Durand est la citadelle chargée de protéger la Dranse contre de nouvelles incursions du glacier dévastateur. On y a établi des ouvrages de défense dont le titan doit fort peu se soucier. — D'une simple convulsion de ses formidables écailles, il peut à l'improviste, obstruer le cours du torrent et inonder toute la vallée.



Pont de Mauvoisin

Voici la gorge de Torrembey et l'alpe de Charmontane, si âprement disputée au moyen-âge entre les Bagnards et les Valdotains, qu'elle amena l'intervention des ducs de Savoie dont les deux rivaux étaient justiciables. Ce furent les premiers qui finirent par l'emporter. Comme on le voit, la finesse proverbiale des Bagnards est de vieille roche.

Le pont du Lancet franchi, nous arrivons à Chanrion à 2460 m. au pied de la pointe d'Otemma; c'est un vaste plateau onduleux et vallonné, porté par



Alpe de Charmontane et le Bec d'Epicour

de hautes parois de rochers, où abondent les edelweiss.

Le Club Alpin a, par les soins de la Section Genevoise, construit une cabane hospitalière et confortable dans un site des plus riants.

Les verts mamelons enserrent de jolis petits lacs aux reflets changeants; les chèvres et les vaches broutent paisiblement, aux sons argen-

tins des sonailles;

le murmure du vent caressant les arêtes et le bruit perpétuel des torrents bondissants, donnent au paysage une poésie vigoureuse qui berce doucement l'âme, dans ses moindres replis.

Les ascensions sont aussi des plus variées et très impressionnantes. Le Mont Avril est le belvédère de la contrée. De son sommet on découvre une vue splendide sur les pics environnants, et les regards sont surtout subjugués par l'immense étendue du Glacier d'Otemma, le deuxième, comme grandeur, des

Alpes Suisses, et qui donne naissance à la Dranse. Le Mont Gelé, 3530 m., le Bec d'Epicoun, 3527 m., la Sengla avec son Jardin des Chamois, la Pointe



Chantrion et le Combin



Lac de Louvie et les Combins



Orsières

d'Otemma, 3394 m., les Portons et la Ruinette, 3879 m., sont des courses de premier ordre. La plus belle promenade à faire à travers les glaciers de la région est le Pigne d'Arolla, 3801 m., qui offre un panorama grandiose et réputé.

De nombreux cols font communiquer la partie supérieure de la vallée de Bagnes avec les vallées latérales. Les plus connus sont le Col de Sonadon, au pied du Combin, qui descend sur Bourg St-Pierre; le Col de Fenêtre pour la vallée d'Aoste; ceux de Charmontane et de Valpelina pour Zermatt. Enfin les cols du Mont-Rouge, de la Serpentine, de Seillon, et le Pas de Chèvres conduisent dans la vallée d'Arolla.

Nous

reprenons à Sembrancher la route d'Orsières, étranglée entre la base du Catogne et la Dranse du St-Bernard. Elle s'enfonce dans des sites fleurant le bon terroir par leur relief particulier, autant que par leur appellation si gentiment champêtre: Sous la Lée, Verdonnaz, Chez les Reuse, Praz sur Nys, Chamoille, Chanton et la Rosière. Voici Orsières, au confluent des Dranses du St-Bernard et de Ferret, dans une jolie plaine resserrée entre le formidable Catogne et le Mont à Quet (Tschuai), cône de bifurcation des Vallées d'Entremont et de Ferret.

L'église est son principal édifice. La tour de son clocher, à triple étage de baies, montre des murs dûment estompés par le souffle des siècles, et enri-



Eglise d'Orsières



Praz-de-Fort

chis de motifs décoratifs très curieux, tels que cornes de bœliers, têtes de chimères ou d'animaux symboliques. On lui assigne un rôle discuté et discutable, celui d'avoir servi de tour de défense contre les incursions des Sarrasins aux IX^{me} et X^{me} siècles. Son style est un mélange de roman et de gothique, et, pour notre part, sans contester qu'elle dut servir un jour de forteresse aux habitants de la vallée contre les hordes Sarrasines, (*) nous opinons volontiers pour son origine religieuse. L'église reconstruite en 1895, en dépit des meilleures tentatives de l'art, ne s'harmonise que médiocrement avec l'architecture par trop exclusive de son clocher. La place centrale d'Orsières est large et bien entretenue ; on s'y croirait dans une petite ville, avec son hôtellerie et son bureau de poste où les voitures et diligences postales font va et vient ininterrompu de chars et de piébreuses excursions dont ce village est le point de départ. — Quittant Orsières, nous passons au pied du Mont à Quet, (**) immense cône de forêts sur lequel la Pierre du Clocher (2700 m. cubes) et de nombreux blocs

(*) Il existe à Orsières plusieurs familles du nom de Sarrasin.

(**) Dépôt morainique de Plein-Boeuf. Certains historiens veulent y voir des autels Druidiques, mais cette opinion est scientifiquement contestée.





Glacier et Massif de Saleinaz

erratiques de granit, révèlent un dépôt glaciaire du plus haut intérêt. Il nous rappelle qu'aux temps préhistoriques, les glaces remplissaient le val de Ferret à une hauteur de plus de 600 mètres, formant une ramification de l'immense océan qui, du glacier du Rhône, couvrait le Valais, comblait le lac de Ge-

nève sur mille mètres de hauteur et s'étendait jusqu'aux environs de Sisteron, en Provence. Après une légère montée, le long de la prairie de la Proz, où s'élève la chapelle de St-Eusèbe, sur les ruines, dit-on, du vieil Orsières, le val Ferret s'ouvre devant nous, plein de douceur et de charme. A droite, les flancs herbeux du Catogne, où glissent de petits sentiers se faufilant vers les hauteurs de Champex; à gauche, la Dranse de Ferret, dans laquelle le lac de Champex déverse son trop plein à l'entrée du village de Som la Proz (sommet de la Prairie). Puis, par une route étroite, mais facilement carrossable, nous passons à Ville d'Issert, pauvre petit hameau qui ne doit probablement son nom pompeux qu'au fait d'avoir été jadis le chef-lieu de la vallée.

De l'autre côté de la rivière, presque collé aux rochers, les Arlaches paraissent être un campement désert et plongé dans un morne isolement. Mais bientôt la vallée semble s'épanouir. Un village rayonnant de blancheur se dessine dans la verdure, une chapelle apparaît, puis un drapeau flottant au mât d'une hôtellerie, et nous entrons à Praz de Fort (1043 m.) au cœur du Val dont il est la dernière station habitée en permanence. Un pont de pierre jeté sur la Dranse relie le village au quartier du Revers.

C'est un site austère, une paisible retraite où l'on trouvera le délassement dans le réconfort d'un air pur et les grandes scènes de la nature. D'heureux chercheurs l'ont



Au Val Ferret



Route du Grand St-Bernard

déniché et ont semé quelques chalets huppés dans l'odorante prairie de Saleinaz, discrètement cachés derrière les bouquets de sapin de la forêt de Frumion. Praz de Fort est le point de départ pour les excursions dans le massif du Trient. Les cabanes de Saleinaz et d'Orny facilitent les ascensions du Portalet, des Aiguilles Dorées, du Tour, du Chardonnet, d'Argentières et du Tour Noir. Le Dolent, pyramide cuirassée de glace, surmontant le glacier de la Neuvaz, et la Tête de Ferret font un lourd portique au gracieux vallon; les cols du Grand Ferret, du Petit Ferret ou des Grapillons et celui de Chantonnet, escaladent les corniches de la Tête de Ferret pour ouvrir le chemin de



Eglise de Bourg St-Pierre

Courmayeur, tandis que le col de Fenêtre file vers le St-Bernard à travers des rochers où miroitent de petits lacs et où fleurit l'edelweiss. Les Mayens de Ferret et la région désolée du Bandarrey, forment la limite extrême de la vallée; la halte de Ferret située à 1700 m. offre aux voyageurs, avant d'affronter les cimes, une hospitalité toujours précieuse, dans un coin de terre relégué aux dernières limites de l'habitation humaine. Une petite auberge, dont Tœpffer vantait déjà le simple mais bon confort, élève ses lourds pignons de pierre à côté d'une très vieille chapelle et donne à cette sauvage solitude une parcelle de vie qui en atténue la tristesse envahissante.

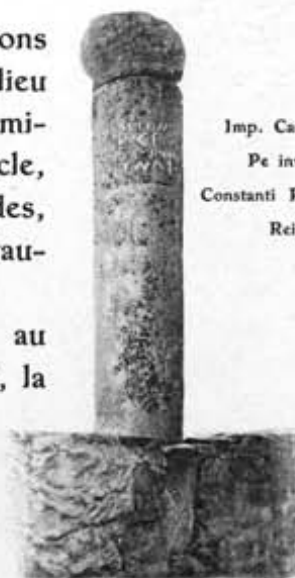


Bourg St-Pierre

Revenons jusqu'à Orsières, pour reprendre la route de l'Entremont, dont nous escaladons les lacets qui louvoient entre les côteaux de Comeire et les flancs du Mont-à-Quet ou Montatuey. Sur la rive droite la vallée est large et verdoyante, avec des collines en pente douce où se dispersent les jolis hameaux de Comeire, Fontaine-Dessus, Rive Haute, et Champdonne, dominés par la cime crénelée du Mont Brûlé, tandis que sur la rive gauche, au dessus des escarpements boisés et battus par la Dranse, les pauvres chalets de Forny et de Vichères paraissent vouloir dégringoler au premier souffle. Dans le fond de la vallée, le Mont Velan se dresse comme une infranchissable barrière surplombant le Val d'Ollomont, au pays d'Aoste.

Après avoir enjambé le torrent d'Arron, nous entrons à Liddes, grand village paroissial mollement assis au milieu de prairies fertiles, couronnées de forêts. Liddes est à mi-chemin de Martigny au St-Bernard; c'était au XIII^{me} siècle, une métralie appartenant aux d'Allinges, seigneurs de Liddes, où ils possédaient un droit d'hébergement dans leurs chevau-chées à travers la vallée, pour se rendre en Lombardie.

Franchissant les torrents de Palazuit et d'Allèves, au débouché duquel gisent les ruines du hameau de ce nom, la vallée s'infléchit et se resserre; le torrent de la Croix surgit d'une gorge où s'écoulent les eaux tributaires des glaciers du massif du Combin; la chapelle de Lorette se penche sur un mamelon bordant la route, et nous voilà dans un petit vallon longitudinal qui, en quelques minutes,



Imp. Caes. val Constantino
Pe invicto Aug. Divi
Constanti P. II Aug. Filio Bono
Reipublice nato
F. C. Val
XXIIII.



Pont sur le Valsorey

nous conduit à Bourg St-Pierre. C'est le dernier village avant d'atteindre le St-Bernard. Si son sol est aride, ce qui n'a rien de très étonnant à l'altitude de (1623 m.), son histoire par contre est des plus profuses. Le vieux bourg a vu passer comme un ouragan les troupes romaines de Cécina et de Maximien, puis Charlemagne et toute la ligne de ses successeurs, les hordes lombardes et sarrasines, et jusqu'aux Vieux grognards de Napoléon. L'église de Bourg St-Pierre a été reconstruite en l'an 1009 par les soins de Hugues, évêque de Genève, les Sarrasins ayant ruiné l'ancienne église ainsi que le petit hospice qui s'y trouvait en ce temps-là.

« Ismaelita cohors Rhodani cum sparsa per agros
Igne, fame et ferro, scæviret tempore longo...
Vertit in hanc vallem Poeninam messio falcem
Hugo Proesul Genevæ Christi post ductus amore
Struxerat hoc templum Petri sub honore sacratum
Omnipotens illi reddat mercede perenni. » (*)



Cette inscription établissant clairement l'origine de cette église, a disparu lors d'une réparation maladroite effectuée au commencement du XIX^m siècle.

Une borne milliaire romaine, posée au bord du chemin, indiquait que la distance de Bourg St-Pierre à Martigny était de 24 milles.

On visite à Bourg St-Pierre l'hôtel « Au déjeuner de Napoléon » dans



Hospice du Grand St-Bernard

(*) Alors que les cohortes ismaélites répandues dans la Vallée du Rhône la dévastèrent par le feu, la faim et le fer, l'évêque Hugues, poussé par l'amour du Christ, a construit ce temple élevé à St-Pierre. — Que le Tout-Puissant l'en récompense éternellement !



Au Grand Saint-Bernard

lequel le général se restaura avant de passer le St-Bernard ; on y montre encore la table et le fauteuil qui servirent au premier consul. Puis la maison du guide Dorsaz, qui accompagna le conquérant jusqu'au St-Bernard et lui sauva la vie au moment où le mulet qui le portait allait le culbuter du haut des rochers de Sarreire. Admirens en passant le Jardin alpin de la Linnaea, œuvre du savant botaniste genevois Henri Correvon, renfermant les plus beaux spécimens de la flore des Alpes, et où nombre de naturalistes et d'étudiants vont chaque été botaniser.

Nous sortons de ce village historique en franchissant la Dranse de Valsorey sur un pont voûté dont on attribue la construction à Charlemagne. Le val-lon de Valsorey s'ouvre sur la gauche entre la Tête de Bois et l'Aiguille des Maisons Blanches. Nous nous trouvons ainsi transportés dans la région des glaciers de Sonadon et du Combin, au milieu desquels se détache la silhouette élancée de l'Aiguille du Déjeuner (de Napoléon, assurément). Le col des Chamois qui franchit le glacier de Valsorey pour gagner le Val d'Ollomont, est une voie de contrebande. En 1904, six de ces frustrateurs du fisc italien, du village d'Allain au Val d'Aoste, trouvèrent une mort tragique dans cette mer de glace où la tourmente les surprit.

La végétation s'amaigrit, la vallée n'a plus que des pelouses rases et des ravins boisés, et quand nous arrivons à la cantine de Proz, (1802 m.), la verdure disparaît pour faire place à une sorte de désert coupé par les lignes abruptes et chenues des colosses de pierre qui se dressent de tous côtés.

La cantine de Proz est un refuge créé par l'Etat du Valais en 1850 pour



Tombeau de A. Desaix

LE VALAIS PITTORESQUE

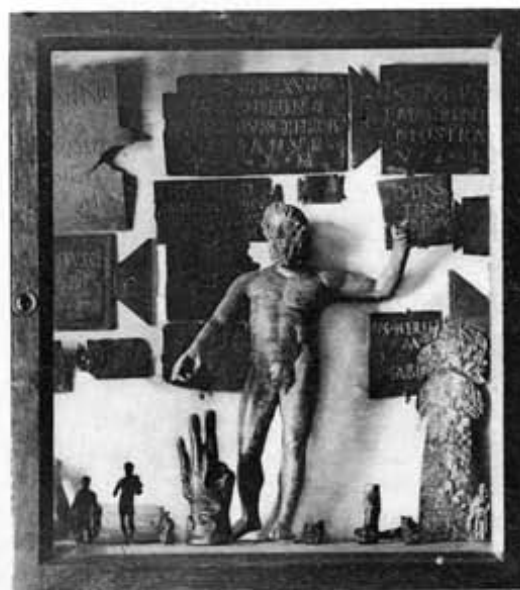
les voyageurs égarés dans ces lointaines solitudes inhospitalières. Elle est en communication téléphonique avec l'hospice que nous allons atteindre après avoir enfilé le « Pas de Marengo » et arpenté la sombre chaussée que les avalanches meurtrières ont fait appeler la « Combe des Morts ». Nous arrivons au St-Bernard.

Sur les rochers désolés de l'hospice,
Nul grain de mil n'a jamais prospéré.
Mais il y croît les fleurs du sacrifice
Et ce désert en est transfiguré.

Des rocs nus à perte de vue, un lac aux rives de pierre, des murs de monastère battus par tous les vents, tel est le Grand St-Bernard. Durant la belle saison, la vie y est encore supportable, mais quand l'automne approche, quand la neige ensevelit toute cette immense solitude, quand les rafales lancent de tous côtés des tourbillons qui obscurcissent l'air et font trembler les murailles de l'hospice, le St-Bernard n'est plus qu'une arche de charité ballotée par la tempête et soutenue par la foi.

Une sommité, au nom sinistre, se dresse comme un fantôme non loin de cette demeure pieuse, de cet asile de grandeur et d'humilité, d'amour et d'abnégation : le Mont-Mort. Et depuis neuf siècles, en dépit des révolutions cosmiques et des tempêtes sociales, cette arche chrétienne qui renferme ce que le cœur humain a de plus sublime, et qui la rapproche si visiblement du cœur de Dieu, cette arche n'a pas sombré ; le refuge du St-Bernard est toujours là, ouvert à la souffrance de tous, des petits et des grands, glorieuse manifestation de la miséricorde du Christ : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous donnerai du repos ». L'hospice comprend trois bâtiments ; le principal, renfermant le couvent et l'église, et les deux autres, situés de l'autre côté de la route, servant de dépendances. Une petite auberge indépendante et la morgue complètent ce pâté de maisons humbles et sans architecture, mais tout auréolées de vertus et d'héroïsme chrétiens.

L'origine de l'hospice du Grand St-Bernard remonte à la plus haute antiquité. A l'époque où le premier refuge y fut élevé



à la gloire de Jupiter, avant que César, (47 ans avant J.-C.) y construisit une voie militaire, le col s'appelait le Mont-Joux^(*). Détruit ou abandonné à maintes reprises, il fut rétabli au temps de Charlemagne, et en 980, Bernard de Menthon renonçant au monde à la veille de son mariage, vint y fonder la nouvelle maison qui porte son nom. On n'est pas d'accord sur la date de naissance de Bernard de Menthon; les historiens indiquent l'année 1081 comme étant celle de sa mort. Dans

ce cas, celle de sa naissance, comme celle de sa mort, serait assez probable pour le gentilhomme atteint l'âge de 157 ans. Il est d'admettre, faut-il le dire, que d'Aoste est né, vers l'année 1023. Fiancé de Miolans, la maison clan-veuille des noces viciat de la Caste, dont il decré. Puis il s'en vint au col de Mont-Joux, en dits Sarrasins ce passage et lèbre hospice, tard la règle de d'une touchan

Les reliques de Bernard sont conservées au cordon

appelé rochet, qu'ils portent en sautoir sur la soutane. — La température moyenne du St-Bernard est, en été, de 6° centigrades au-dessus de zéro et, en hiver, il n'est pas rare de la voir à 30° au-dessous de zéro.

C'est alors que s'exerce le dévouement instinctif de cet autre bienfaiteur obscur, qui, sans avoir les privilèges psychiques dont nous jouissons, possède un cœur dont nous ne comprendrons peut-être jamais toute la bonté et tout l'héroïsme : le chien.

Les chiens du St-Bernard sont célèbres, et pour les juger, il faut les



Intérieur de la Chapelle du Grand St-Bernard

923, indiquée sa naissance, blématique car savoyard aurait peu probable donc plus sage de preuves l'archidiaque comme affirmant, en à Marguerite Bernard quitta destination, la et entra au nothédrale d'Ao-vint archidia-vint au col de chassa les ban-qui infestaient y fonda le cé-qui adopta plus St-Augustin, te austérité. gieux du St-reconnaissablanc dentelé,

(*) Mons Jovis, Mont de Jupiter.



Lac et Route du St-Bernard et le Pain de Sucre

avoir vus à l'œuvre. Leur finesse et leur dévouement ne sont point un mythe, et les soupçons de décadence que certain conteur jette sur leur race, ne sont pas encore justifiés. Evidemment, les conditions économiques actuelles ont rendu leur mission beaucoup moins rigoureuse ; ils ont par cela même, moins d'entraînement qu'avant l'invention du téléphone et des moyens de transport à travers les Alpes, mais les successeurs de « Barry » marchent encore dignement sur les traces de leur illustre ancêtre ; la race vieillit, mais ne dégénère pas.

Parmi les curiosités de l'hospice, citons le monument élevé à la mémoire du général Desaix, tué à Marengo ; les stalles et les reliques de l'Eglise ; la bibliothèque renfermant 13.000 volumes, la collection de monnaies anciennes et une foule de menus objets romains trouvés dans les fouilles du Plan de Jupiter.

Enfin, les grands corridors où glissent aujourd'hui les sandales des religieux, ont résonné, il y a un siècle et dix ans, du bruit des talons éperonnés de Napoléon et du cliquetis de cette glorieuse épée qui, quelques jours plus tard, allait terrasser les Autrichiens dans les plaines de Marengo. — En l'ontristement au pied de l'hospice, que traverse l'ancienne chaussée statue de bronze de St-Bernard mon. La route descend vers la italien de St-Remy, où se ne et un poste de gendarme- et la petite cité d'Aoste.



celle glorieuse épée qui, quel-rasser les Autrichiens dans les geant le petit lac qui sommeille on se rend au Plan de Jupiter romaine, et que domine l'énorme de Menthon, terrassant le dé-cantine d'Aoste, atteint le village trouvent un bâtiment de doua-rie, puis St-Oyen, Etroubles



La Pierre à Voir

CHAPITRE IV



De MARTIGNY à SION



LA ligne des chemins de fer fédéraux remonte le milieu de la vallée. A gauche nous voyons quelques grands villages s'égrener dans les pampres ; c'est Fully qui s'honore de posséder un des plus beaux vignobles du pays où l'on tient le record de la primeur vinicole, en buvant du « nouveau » à la mi-août. A droite, adossé au pied des côteaux, Charrat, paisible village tout entier confiné dans le labeur champêtre. Peu après, c'est Saxon, à cheval sur un énorme cône de déjection, amoncelé là par un gros torrent, et sur lequel s'étage en amphithéâtre, au-dessus de la vallée, le village qui fut un instant sur le chemin du citadinisme, grâce à ses eaux thermales et à son casino. — Saxon est dominé par une petite église vieillotte et désaffectée, et une tour décapitée rappelant la domination des turbulents seigneurs du nom qui y vécurent au XII^{me} siècle.



Saxon



Saillon

Un sentier muletier conduit de Saxon à la vallée de Bagnes par le col des Etablons, 2182 m., et le col du Len, en passant au pied de la Pierre-à-Voir.

Saillon sur la rive droite, est célèbre par son vieux castel démantelé, chef-d'œuvre d'architecture médiévale, que le Rhône baignait au XIII^m siècle, en l'entourant d'un fossé naturel infranchissable. Une étroite gorge, qui s'ouvre non loin de ce village, rappelle que les Romains y avaient établi des thermes dont on ne trouve plus aucun vestige. Ancienne possession des Comtes de Savoie, le Château de Saillon, incendié par les patriotes en 1475, était au XI^m siècle, la demeure des sires de Saillon, feudataires d'Aymon de Savoie, puis il passa



Route de Saillon

aux de Collombey et aux de Chatillon-Lar-ringes. Son enceinte et ses tours sont encore intéressantes à visiter. Leytron dont nous apercevons de loin le joli clocher éclatant de blancher est un village tranquille, qui ne se souvient plus d'avoir été, au moyen-âge, un vidomnat des comtes de Savoie, avec les de Monthéolo comme seigneurs du lieu. En face, sur la rive opposée, les bâtiments de la ferme modèle d'Ecône, appartenant à la maison du St-Bernard, école d'agriculture du Valais. Riddes, posté à l'entrée du vallon d'Isérables, et dans lequel nous trouvons suspendu au-dessus du gouffre de la Farre, le curieux village du même nom. L'on y accède par un sentier si raide qu'il

qu'il a fait dire aux gens du pays qu'on y ferait les pou
n'empêche pas le vallon d'être très vert et très frais,
boisé et profondément solitaire.

les. Cela
richement



En reprenant le chemin de la plaine, nous
rencontrons St-Pierre des Clages avec son
église du X^{me} siècle, vrai bijou d'architecture
sacrée; le village de Chamoson mollement
assis dans les superbes vergers qui forment
la base du Haut de Cry, et Ardon, à l'entrée
des gorges de la Lizerne, point de départ
pour les Diablerets par le petit lac de Der-
borence et le Pas de Cheville (2180 m.).



Eglise de St-Pierre des Clages

Voici la Morge de Conthey, limite de l'ancien Valais épiscopal et du Valais
savoyard, du temps de la juridiction des princes-évêques de Sion. Conthey-
Bourg qui s'appelait sous la féodalité le bourg de Conthey, possédait alors
plusieurs châteaux importants où se déroulèrent jadis des scènes dramatiques ou
chevaleresques, jusqu'au jour où la colère des Haut-Valaisans vint les anéantir
(1475). Mais ce que ni les guerres, ni les siècles n'ont pu détruire encore, ce
sont ses côteaux fameux où mûrit la grappe ambrée, où croît la malvoisie dorée
qui pétillait déjà dans les hanaps des nobles seigneurs d'antan. De Conthey on
se rend à Gryon et à Bex par le val de Trois Cœurs, Derborence et le Pas



Village d'Isérables

de Cheville (2035). C'est une course facile, pleine de charme et d'imprévu.

Reprenant la rive gauche nous nous trouvons en face d'une gorge sauvage où l'on entend le mugissement d'un torrent qui s'émiette sur des blocs éboulés; de gracieux clochers étincellent dans l'émeraude des pâturages; de vieux mazots noirs et calcinés s'abritent sous les lourds rameaux des sapins, au flanc des rocs perpendiculaires : c'est le vallon de Nendaz.

Un tout petit vallon paisible et verdoyant
On y sent le muguet qui fleurit sous la roche
Et la voix d'un ruisseau qui fuit en gazouillant
Et le bruit d'un vieux tronc qui roule et se déroche.

C'est l'arôme des champs, c'est le parfum des bois
Je t'aime mieux que tous, beau vallon solitaire
J'aime tes clochetons surmontés de leur croix,
Et là-bas, tout au fond, ton vieux Mont-Fort austère.

O toi qui sus garder tes foyers, tes autels,
Les fleurons virginaux de ta couronne alpestre
Reste ignoré toujours, à l'abri des hôtels
Et ne connais jamais que la course pedestre.

Hélas ! Déjà l'électricité a suspendu ses lampes de seize aux poteaux squeletteux de Nendaz; des forces motrices ont capté une partie de ses eaux qui rugissent de fureur dans leur prison de fer; on a jalonné de débits de vin et de liqueurs tous les hameaux de la route, et j'entends dans le lointain les grelots des omnibus amenant les touristes au Grand Hôtel du Mont-Fort. Brrr....

En attendant, la Prinze jette encore dans le vallon sa farouche mélodie et sa fraîcheur, et l'on peut aller à pied d'Aproz dans la vallée de Bagnes par les cols faciles de Cleuson et de Louvie.



A. Iséables



Vue générale de Sion

CHAPITRE VII



SION ET SES ENVIRONS



LA vallée s'est subitement élargie en s'arrondissant vers le nord. De superbes côteaux chargés de pampres s'étagent de tous côtés et grimpent vers les hauteurs; des collines verdoyantes s'allongent languissamment vers le midi, semées de petits villages enfouis dans la verdure. Des châteaux et des ruines dressent sur de hauts monticules leurs murs jaunis de vieilles forteresses; une ville apparaît blanche et coquette dans l'enchâssement de superbes vergers et de belles avenues, nous sommes au cœur du Valais, dans sa pittoresque capitale, à Sion.

En la voyant mollement assise au pied de ses collines, dans le cadre frais et riant de son admirable nature, nul ne se douterait des chocs violents qui l'ont bouleversée, des sacs dont elle fut souvent la victime, de la rage de ses ennemis, et du fol héroïsme de ses habitants. Vingt fois dans le cours des siècles, elle eut à soutenir les assauts des envahisseurs, depuis les hordes lombardes aux troupes françaises de Mangourit (1798).

Plusieurs incendies la dévastèrent; celui de 1788 détruisit le superbe château de Tourbillon; la Sionne qui la traverse l'inonda à maintes reprises; la

LE VALAIS PITTORESQUE



Cathédrale de Sion, vue de Valère

peste au XII^{me} siècle et d'autres fléaux encore la décimèrent souvent, mais de ses cendres, renaissaient sans cesse de nouveaux éléments et de nouvelles forces.

L'origine de Sion remonte à la plus lointaine antiquité. C'est le Sedunum des Celtes; les Romains en firent une place forte, dont César fait mention dans ses Com-

mentaires, et le moyen-âge l'hérissa de tours et de hauts remparts dont il ne subsiste plus que de rares vestiges.

Siège des évêques de Sion depuis 580 avec Héliodore, Sion connut au X^{me} siècle les fastes de la juridiction épiscopale, en vertu d'une charte royale de Rodolphe III de Bourgogne transjurane, instituant les évêques de Sion comtes et préfets du Valais. Mais elle connut aussi, par contre-coup, les haines féroces et les âpres convoitises, et fut, du XIII^{me} au XVI^{me} siècle, sept fois détruite et réduite en cendres.



Aujourd'hui c'est une jolie petite ville moderne de plus de 6000 âmes, bien aérée et toute entourée de grandes avenues qui lui tissent une admirable couronne de verdure. Sion est le siège du gouvernement valaisan dont la politique prudente et conciliatrice, inspirée d'un large esprit démocratique, a su maintenir jusqu'ici le pays dans une ère de paix et de prospérité. — Au spirituel, Sion est le siège du diocèse du Valais, depuis 580, date à laquelle les évêques quittèrent leur résidence d'Octodure.

Les cérémonies religieuses revêtent en Valais en général et à Sion en particulier un caractère très grandiose. La Fête-Dieu, la plus solennelle de toutes, mérite d'être vue. C'est un déploiement fastueux de toute la pompe liturgique avec le concours des fidèles réunis processionnellement, pour parcourir aux sons des fanfares et des tambours, les principales rues et places de la ville, où se dressent d'élégants reposoirs, petites merveilles d'architecture sacrée, dues au génie populaire. La gendarmerie et le militaire en tenue de parade y sont représentés par des pelotons dont l'effet, au milieu des ornements sacerdotaux, est des plus saisissants. Toute la jeunesse féminine porte robe blanche, symbole d'innocence.

20 000
12 000

cence et de vertu, et, dans les chevelures blondes ou brunes des jolies sédunoises, sur leur visage rose ou bistré, les ethnographes peuvent sans profanation, faire une étude suggestive et curieuse.



Dans le domaine de l'instruction publique, le chef-lieu du Valais possède un collège-lycée cantonal, une école professionnelle des arts et métiers, une école de droit, un cours technique préparatoire à l'université, des écoles normales de garçons et de filles, des écoles primaires, une école ménagère, un musée industriel et une bibliothèque cantonale renfermant environ 20.000 volumes.

Parmi ses édifices dignes d'attention, nous mentionnerons l'Hôtel de Ville dont



Sion — Rue du Pont et l'Hôtel de Ville



Porte de l'Hôtel de Ville

le haut pignon porte la date de 1660 ; sa porte d'entrée et sa salle de la bourgeoisie sont de petites merveilles de sculpture Renaissance ; l'Hôtel de Ville renferme aussi la salle du Grand Conseil ; le Palais du Gouvernement, sur la Planta, place historique. C'est sur cet emplacement qu'eut lieu le 13 novembre 1475 la terrible bataille de la Planta, dans laquelle les Valaisans aidés de quelques soldats Grisons, des Ormonds et de Château-d'Oex, de 3000 guerriers de Berne et de Soleure, battirent l'armée du Duc Jean-Louis de Savoie, évêque de

Genève, forte de 10.000 hommes, commandés par le capitaine général de Gingins. Celui-ci ne dut son salut qu'à la fuite; il opéra sa retraite par les montagnes du Faucigny, laissant 300 nobles et plus de 1000 soldats sur le terrain. Cinq bannières, 120 chevaux et de nombreuses armures furent la proie du vainqueur. C'est à la suite de cette victoire que les Haut-Valaisans conquièrent et démantelèrent les dix-sept châteaux et places fortes du Bas-Valais.

Continuons notre petite promenade dans la vaillante cité sédunoise et, tournant le dos à la Planta, admirons la cathédrale avec sa magnifique tour crénelée du X^{me} siècle, qui dut servir de défense contre les invasions des Sarrasins, avant de devenir le clocher d'une basilique; l'église de St-Théodule, construite par le cardinal Schinner évêque de Sion, 1520; l'évêché, embelli par le voisinage

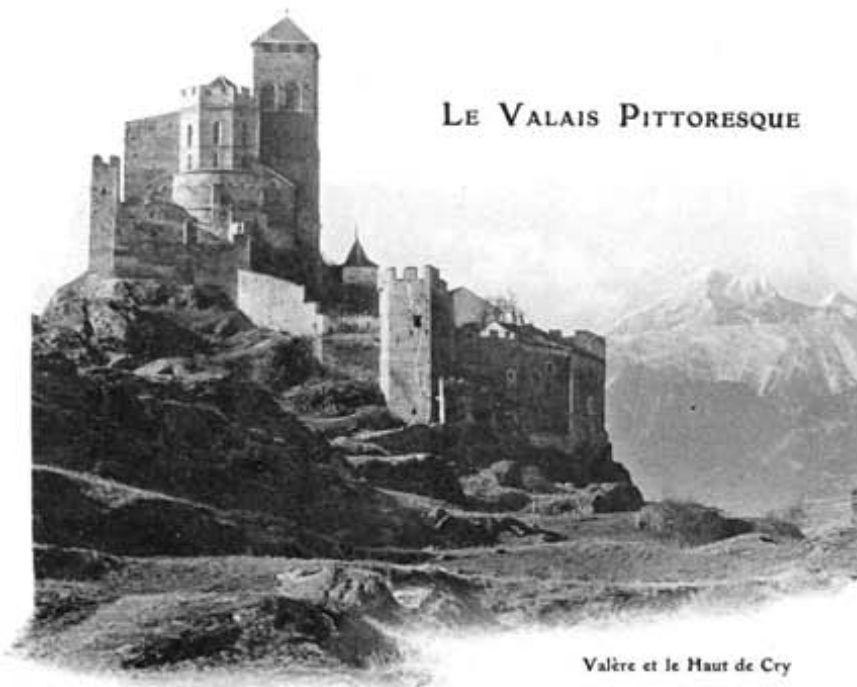


Tour des Sorciers

du jardin public, le séminaire diocésain, le collège cantonal, la Tour des Sorciers, dernier vestige des remparts de Sédunum, où l'on emprisonnait au moyen-âge, les malheureux accusés de sorcellerie, qui y subissaient une détention préventive avant d'aller à la potence; la Majorie, ancienne demeure des majors de Sion, officiers supérieurs de la maison épiscopale, aujourd'hui convertie en casernes. Nous sommes à la rue du Château, la « Cita » du vieux Sion, et au pied des deux collines rocheuses qui, semblables à d'irrécusables témoins des anciens-âges, chargés de perpétuer l'histoire à travers les générations infinies, portent orgueilleusement sur leur croupe nerveuse et chenue, les deux monuments qui synthétisent la gloire de Sédunum : Valère et Tourbillon.



Valère fut à l'origine un oppidum romain, puis un castrum (place forte) où l'on pense que les évêques du Valais transportèrent leur siège d'Octodure à Sion, au VI^{me} siècle. Son nom lui viendrait de Valéria, mère du préfet romain Titus Campanus; il est probable que Valère devint le siège d'un prétoire et la résidence du gouverneur romain, sous le Triumvirat d'Antoine, Octave et Lépide, (43 ans avant J.-C.). La preuve en serait fournie par des médailles d'or trouvées aux environs de Sion, portant l'effigie d'un magistrat au casque panaché, et, en exergue, l'inscription : GRATUS SEPTIMUS, et, au revers : TRIUMVIR SÉDUNI. D'autre part on conserve dans l'Hôtel de Ville un



Valère et le Haut de Cry

marbre antique avec
l'inscription suivante :

P. Caesari Divi Julii J.
Augusto Cos XI
Tribunitia Potestate XVI
Patri Patriæ
Tifici maximo
Tas Sedunorum
Atrono

Cette inscription
abrégée suivant le
style romain se com-

plète comme suit : *Imp. Caesari Divi Julii Augusto Cos XI Tribunitia Potestate XVI Patri Patriæ Pontifici Maximo Civitas, Sedunorum Patrono.*

Le Valais fut d'ailleurs province romaine pendant près de quatre siècles, jusqu'à l'invasion des Barbares venus du Nord et de l'Orient : Les Suèves, les Vandales, les Burgondes, les Goths, les Huns, les Alémanes et les Francs qui envahirent l'Europe centrale, détruisant tout sur leur passage, et amenèrent l'effondrement de l'empire romain.

Au XII^{me} siècle l'église de Valère était desservie par les chanoines du chapitre épiscopal, qui s'y fortifièrent et en firent un castrum, au temps des luttes homériques avec les seigneurs et les comtes de Savoie, où Valère formait le décanat romand du diocèse de Sion. On attribue sa construction à l'évêque Ermenfroï, en 1055.

Admirons dans le chœur de l'église l'ornementation de ses chapiteaux, ses fresques et les sculptures merveilleuses de ses meubles de sacristie, et ne quittons pas cette vénérable basilique sans jeter, de la petite terrasse qui lui sert de parvis, un coup d'œil sur la glorieuse cité qui s'allonge à nos pieds entre le Rhône et la montagne et sur la vallée inférieure qu'on découvre jusqu'aux confins de Martigny.

La salle des chevaliers, comprise dans les bâtiments de Valère, a été convertie en musée d'antiquités, où l'historien pourra faire ample moisson de documents et de souvenirs.

En redescendant la colline de Valère pour prendre la montée de Tourbillon, nous trouvons sur notre passage la vieille chapelle de



Chapelle de Tous les Saints et la Majorie

Tous les Saints, construite au XIV^{me} siècle ; c'est un des plus anciens édifices religieux du Valais.

Seule, sur le gazon ras des rochers, lourde carapace de tuf jaune indestructible, sans autre architecture que celle des angles droits et des cintres nerveux, elle est bien de son



Stalles de la Cathédrale de Valère



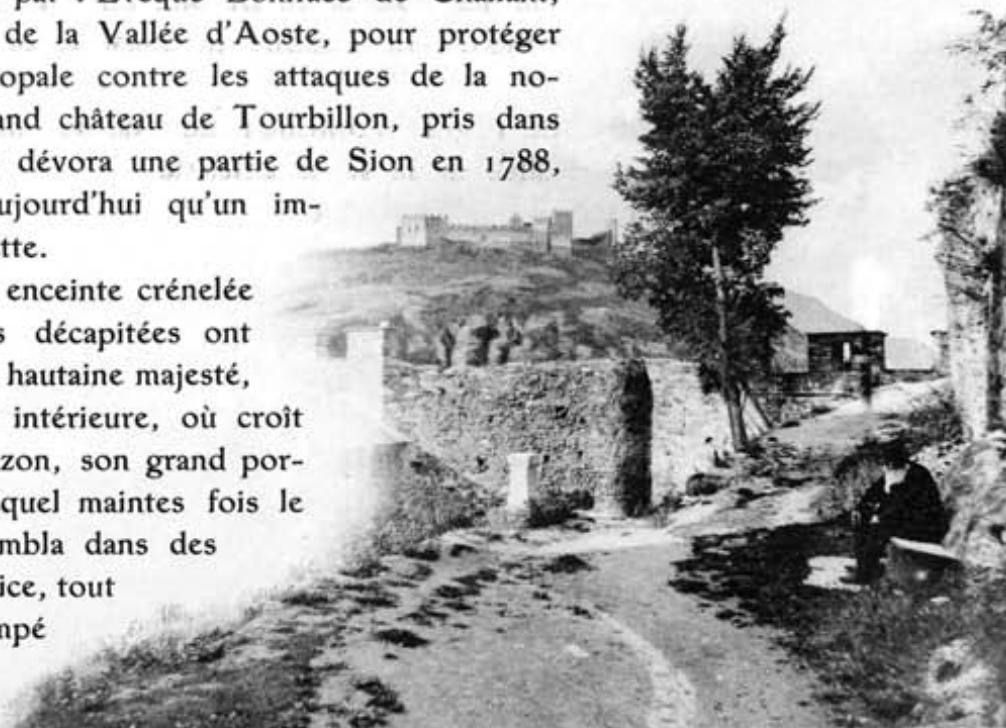
Porte des Dizains

époque, et si ses murs cuivrés pouvaient parler, ils nous apprendraient certes de bien curieuses choses.

Le sentier de Tourbillon, creusé dans le roc vif, avec ses fers de soutènement et sa main courante en gros fer forgé, nous montre bien ce que furent, au temps moyenâgeux, les castels des seigneurs et paladins obligés de chercher à l'abri des attaques, un refuge contre l'ombrageuse démocratie naissante des vassaux et des serfs. Le chemin de Tourbillon est une incarnation féodale ; c'est un irréfutable témoin des luttes séculaires entre le peuple et l'aristocratie, qui devaient aboutir inéluctablement à la conquête des franchises et des libertés modernes. Cons-

truit en 1294 par l'Evêque Boniface de Challant, gentilhomme de la Vallée d'Aoste, pour protéger la ville épiscopale contre les attaques de la noblesse, le grand château de Tourbillon, pris dans l'incendie qui dévora une partie de Sion en 1788, n'est plus aujourd'hui qu'un immense squelette.

Sa vaste enceinte crénelée et ses tours décapitées ont conservé leur hautaine majesté, mais sa cour intérieure, où croît un maigre gazon, son grand portail devant lequel maintes fois le peuple s'assembla dans des plaids de justice, tout cela est estompé d'une profonde mé-



Tourbillon vu de Valère



Sentier de Tourbillon

lancolie, frappé du lamentable néant des choses ensevelies. Tourbillon renferme une petite chapelle où l'évêque officiait ; elle contient encore quelques vestiges d'anciennes fresques qu'on n'a pas su soustraire à temps à la destruction. *Tempus edax rerum !*



A la tête des nobles qui se révoltèrent contre la politique de Boniface de



Tourbillon et la Vallée du Rhône

Challant, qui, pour s'assurer le concours du peuple, lui avait octroyé certaines prérogatives, se trouvait le turbulent seigneur Pierre de la Tour.

Son armée, composée de 11.000 hommes, fut mise en fuite par les troupes épiscopales, composées de paysans dévoués à l'évêque, (1294). Quelques années plus tard, en 1300, quelques nobles, rebelles, au mépris d'un traité de paix, cherchèrent par trahison, à s'emparer du château de Tourbillon, mais le complot fut découvert et une vingtaine de conjurés portèrent la tête sur l'échafaud. Au nombre de ces derniers se trouvait le chevalier Anselme de Saxon ; il fut décapité à Sion sur le Grand-Pont, et ses propriétés confisquées.

Que d'émouvants souvenirs hantent ces lieux tristes et abandonnés. Ces voûtes tressaillent et ces murs parlent.....



La Majorie

Par de gentils sentiers courant à travers les côteaux dorés de la Sionne, nous gagnons en une petite heure les gracieux villages de Savièze. J'évoque ici un nom cher aux artistes ; aux peintres d'abord, aux poètes



Savièze

ensuite, à tous les amants de la belle nature enfin, qui ont trouvé dans ces délicieuses thébaïdes, l'inspiration abondante et beaucoup de réconfort. Le nom de Savièze est doux comme un frou-frou de soie ; ceux des hameaux qui composent la commune et la paroisse ont des consonnances harmonieuses, exprimant toute la grâce du terroir. Drôna, Montellier, Prinzières, St-Germain ou village de l'église, la Cretta, Rouma, Ormona, Granois et Chandolin. Rien de plus charmant que ces petites agglomérations de robustes chalets aux lourdes poutres dentelées, de mélèze dont les pignons bronzés portent ici l'emblème de la Passion, avec la date de la construction, là, une croix et un bouquet de buis bénit, emblème d'une foi inviolable, ou encore une « channe », ce fameux broc d'étain qui fut de toutes les fêtes,

parce que c'est elle qui verse à pleins bords, dans les coupes et les gobelets, le pétillant muscat dont on arrose traditionnellement les savoureuses raclettes. *Bonum vinum lætificat cor hominis*. Ces jolis hameaux, entourés de jardins et de luxuriantes prairies, tantôt se blottissent dans de minuscules vallons fleuris et embaumés, tantôt se juchent sur de petits mamelons herbeux abrités sous les frondaisons des noyers gigantesques.

L'accueil savièzanne est proverbial ; le Savièzan est hospitalier, son abord d'ailleurs est loyal et franc. Il représente physiquement une des plus belles races autochtones du Valais primitif ; son nez aquilin, son menton proéminent, son front bas et son teint mat semblent lui assigner une origine romaine.

Le costume de la Savièzanne est d'une forme agreste, qui sied bien à son élégance native ; il a tenté le pinceau de plus d'un artiste qui, par l'attrait du sujet et l'art qu'il a su inspirer, a pu affronter heureusement les rigueurs du Salon. Juppon court et finement plissé sur les hanches, fichu de soie croisé sur la poitrine, tablier de cotonne de couleur vive, bas blancs ajourés,



Moissonneuse savièzanne

souliers à boucles et découpés, chapeau gaufré à ailes étroites sur un visage frais et rosé, où brillent de grands yeux malicieux et un joyeux sourire qui découvre exactement trente-deux quenottes bien alignées et couleur de nacre, telle est la Savièzanne, dans sa plus simple expression.

Tous les villages de Savièze furent incendiés par les Savoyards en 1475 ; ils se sont relevés de leurs cendres plus grands et plus prospères que jamais.

Les Savièzans possèdent de nombreux pâturages dans la vallée de la Sarine, ils ont aussi, au fond de la vallée de la Morge, le pâturage communal de Bertzé au sujet duquel les pâtres de Conthey et ceux de Savièze eurent souvent des démêlés au XI^{me} siècle. On en arriva maintes fois à des rixes sanglantes et même à de véritables combats.

La vue dont on jouit des hauteurs de Savièze est absolument merveilleuse ; au midi, le Val d'Hérens avec la Dent Blanche et la Tête du Cervin ; à l'ouest le Haut de Cry, les Aiguilles du Tour, les Aiguilles Rouges, le Buet ; à l'est le Bietschhorn et au nord les Mayens de Conthey et la Pointe de Flore.

Sur nos têtes nous avons les crêtes de Prabé et de Crettabessa, au flanc desquels se trouve suspendu comme une aire dans les rochers, le célèbre « Bisse de Savièze » au lieu dit les Brenlire.

L'étymologie du mot « bisse » nous est inconnu ; ces canaux d'arrosage construits pour suppléer au manque d'humidité dans des terrains de chaux et de moraine, remontent vraisemblablement au XIII^{me} siècle.

Le plus ancien document connu qui en fasse mention est un testament de

Guichard Tavelli, évêque de Sion, écrit au château de la Soie le 11 décembre 1366 en faveur d'Antoine et de Pierre de la Tour.

Laissons un instant la parole à notre ami le peintre Franzoni, un des artistes de la Pléiade de Savièze, qui a consacré au bisse de ce village,



Petite Savièzanne



Panorama depuis Savièze — Vue sur Sion et ses environs

un remarquable ouvrage.^(*) Tandis que dans la plaine tout est souvent submergé par les eaux d'infiltration du fleuve, malgré l'endiguement de ce dernier qui coûta des millions, la fertilité de la montagne serait impossible sans l'existence de ces « bisses, » dont la construction originale est une des choses les plus caractéristiques et dignes d'admiration dans ce beau canton du Valais. Le simple montagnard y combat d'une façon merveilleuse l'aridité du terrain. Son caractère tenace et persévérant, joint à une expérience de chaque jour, à l'observation des lieux, et, l'emploi traditionnel de moyens primitifs et ingénieux, a suffi pour réaliser un travail dont la hardiesse nous frappe de respect et d'étonnement. Lutte héroïque où chaque repli de terrain offre de nouveaux dangers. Nous



Bisse de Savièze

rencontrons souvent des bisses dans des vallées mornes et profondes, sombres, déchirées par les avalanches et les éboulements; les rochers surplombent des gouffres affreux où mugit un torrent impétueux, croulant et tournoyant dans le roc érodé. Les crêtes qui le dominent se dressent vers le ciel en silhouettes déchiquetées et inabordables. La végétation fuit ces sites sauvages où les éléments semblent se donner la main pour les anéantir. Il faut ici étager, suspendre le canal, le garantir des avalanches, l'encastrier dans les endroits où le terrain glisse, l'appuyer aux parois de rochers quand la chose est possible ou bien lui creuser un passage dans des tunnels assez longs.

Une partie de l'œuvre achevée est maintes fois détruite; le montagnard la refait, contemplant son malheur avec résignation.

Il est impossible de se rendre compte de la hardiesse de ces travaux sans les avoir parcourus. Nous n'aurons sans cela aucune idée des dangers que le constructeur a dû surmonter pour mener à bien son entreprise. Le « bisse » de Savièze allait primitivement chercher ses eaux au glacier de Brozet sur le versant ouest du Wildhorn. La quantité d'eau captée ne suffisant pas à l'alimentation du bisse, un prolongement des plus hardis fut exécuté il y a quelques années, pour prendre l'eau sortant du glacier de Zanfleuron ou des Diablerets. Le canal suit la rive gauche de la Morge, s'accroche aux parois à pic de Crettabessa et débouche enfin dans les forêts de Savièze à deux heures au dessus

(*) Eggimann & Cie, éditeurs, Genève.

de Sion où il se partage en plusieurs embranchements pour l'arrosage des prés et des vignes. L'entretien du bisse, l'administration des travaux et la répartition de l'eau font l'objet de conventions et règlements communaux d'un piquant intérêt.

Le Valais possède une quarantaine de bisses dont les principaux sont ceux de Saxon, de Vex, des Mayens, d'Héremence, de Clavoz et de Lentine, à Sion de Conthey, des Audannes à Ayent; ceux de Visperterbinnen, au-dessus de Viège, ont ensemble une longueur de plus de 80 kilomètres dont quatre en tunnels; mais aucun n'offre, je crois, autant d'intérêt que le torrent neuf ou bisse de Savièze. M. l'ingénieur Rauchenstein, à Sion, a fait un travail intéressant sur l'importance des bisses du Valais; il en résulte que la longueur totale des bisses est de 1400 kilomètres, irriguant une surface de 200 kilomètres carrés. Presque tous ces bisses s'alimentent aux glaciers; tel le Heiden canal, au glacier de Gamsen, (2500 m.) la Bergerin, à Conches, au pied du glacier de Wanni (2401 m.), le canal Roh, à Lens, au glacier de la Plaine Morte, (2700 m.); dans la majeure partie des cas, la construction de ces bisses a été de vrais tours de force.

Les constructeurs de bisses ont cela de commun avec nos guides de montagne, qu'ils affrontent la mort à chaque pas. Pour les en récompenser, on alloue à tout ouvrier du bisse, un supplément de paie de vingt-cinq centimes, en raison des risques qu'il court. Jamais plus dur métier ne fut plus modestement rémunéré, et pourtant, ces braves n'ont pas encore songé à se mettre en grève. On ne saurait, avec plus de désintéressement, servir mieux son pays.



Nous allons quitter ces riants parages qu'ont croqué avec autant d'enthousiasme que de succès, les Bieler, les Vautier, les Franzoni, les Ruch, les Vir-



Bisse du Rawyl

chaud, les Dallèves et les Burnat-Provins, pour qui Savièze fut mieux qu'un captivant sujet, mais un doux nid de verdure et de fleurs, le refuge aimé des émotions sincères, une oasis de paix dans la tourmente de la vie.

Devant nous, sur un immense rocher en dos d'âne, portant une végétation rabougrie, et jeté dans la plaine entre la Morge de Conthey et le petit vallon de Châtres, quelques pauvres vestiges de l'ancien Château de la Soie achèvent de s'écrouler, dans la poussière des siècles.

Un peu plus bas, nous découvrons la colline de Montorge, avec son joli lac semé de nénuphars et les ruines du château de ce nom, construit en 1238 par Aymon



Le Rawyl et vue sur le Weisshorn

de Savoie, et qui fut démoli en 1417 par les valaisans des dizains supérieurs, en même temps que celui de la Soie.

C'est ainsi que l'un après l'autre, au cours des événements de l'histoire, ces castels orgueilleux élevés par l'aristocratie féodale ou par la juridiction épiscopale, tombaient en ruines, sous les coups furieux d'un ouragan populaire que rien ne pouvait plus contenir.

Si nous revenons en arrière, en longeant la colline de Savièze de l'ouest à l'est, nous arrivons à Grimisuat, puis à Ayent, beaux villages placés sur la route de Sion au Rawyl, dont le col, long de 24 kilomètres, encaissé entre le Wildhorn et le Wildstrübel, aboutit au village oberlandais de Lenk.

La descente a lieu par la vallée de la Sionne, le hameau de Champlan et la





Grand Bisse des Mayens

route de St-Georges qui nous ramène à Sion pour y transiter seulement, et nous rendre dans le val d'Hérens, dont les gorges s'ouvrent devant nous, tentantes et pleines de promesses. Mais auparavant prenons au pied de la superbe colline si chère aux Sédunois, le petit sentier sous bois qui grimpe à flanc de côteau, s'enfonce dans les forêts ombrueses, escalade les paisibles et riants hameaux de Lavernaz et des Agettes, et se perd en une infinité de servitudes, dans ce monde enchanté fait d'ombre et de fraîcheur, de prairies, de bois et de chalets rustiques : les Mayens de Sion.

En posant le pied sur votre sol béni, sous l'ombre bienfaisante de vos bosquets, à l'orée de vos forêts odoriférantes, auxquelles je dois de si suaves émotions laissez-moi pincer mon luth et vous chanter ma romance :

Salut, salut, Mayens fleuris,
O ravissante Thébaidé,
Salut, Eden où tout sourit,
Plus beau que les jardins d'Armide.

Salut, ruisseaux, salut grands bois,
Sapins velus et vieux mélèzes,
Coucou dont j'aime tant la voix
Et sentiers parfumés de fraises.

Salut, chalets, aux fronts joyeux
Qui plongez droit dans la vallée
La douce flamme de vos yeux
Le soir sous la voûte étoilée.



Chapelle des Mayens

Salut, promenade du Bisse,
Où fleurissent les « polneys » d'or,
Tapis moelleux où le pied glisse
Comme sur un divin décor.

Salut, salut, humble chapelle,
Ah, qu'il fait bon prier là-haut;
Quand au ciel plane l'hirondelle
Chers Mayens, que vous êtes beaux.

Les Mayens datent de temps immémorial; dans l'acception actuelle, mayen signifie chalet dans la montagne. Mais ce point nous importe moins que l'existence même de la charmante retraite que les Sédunois ont fondée, il y a deux siècles environ. Elle abrita dans les premiers temps, des prélats dont les chalets ont subsisté avec leurs dénominations particulières, tels, le mayen ou chalet de l'évêque, celui de la Trinité; celui de l'Ours, qui rappelle le passage du dernier de ces plantigrades tué dans la contrée.

Le chalet qu'autrefois fit bâtir un évêque
Porte encor sur son faite, une inscription grecque
Ses toits en éperons brusquement élargis
Versent une ombre douce aux aliziers rougis.

LE DE COURTEN.

L'élan étant donné, les familles probablement avaient le moins besoin bâtirent tour à tour des chalets de et allèrent y passer les torrides chaleurs de juillet et d'août.

Enfin, soit snobisme, sybaritisme ou hygiène, toute famille aisée voulut avoir son chalet d'été, et aujourd'hui ce délicieux coin de terre jadis ignoré, est devenu une station estivale

patriciennes, qui
de repos, s'y
plaisance



Alpe de Thyon

importante, un Sédunum alpestre, où le commun des mortels possède « pignon sur rue ». Ces mayens sont si beaux qu'il vaut vraiment la peine de souffrir quelques longs mois de plaine pour aller y jouir quelques jours d'oubli, d'abandon, de paix et de ravissement.

Les sentiers caillouteux qui y mènent ont leur charme, et, quand vous y êtes, c'est le paradis terrestre retrouvé. L'air parfumé des grands bois et des grandes prairies émaillées de fleurs vous saisit en arrivant, ouvre largement vos bronches anémiées et y dépose comme un baume sur une plaie, le trésor régénérateur de ses incomparables vertus, ce souffle puissant de bien-être et de vie qui est l'âme de la santé et la santé de l'âme *mens sana in corpore sano*. Cela seul suffirait à la gloire des Mayens. Mais dans cette nature si généreuse et si belle, le cœur va de surprise en surprise, voltigeant de l'enfantine et bruyante joie aux profondes émotions du mystère, de la contemplation et de l'extase. Les Mayens ne sont donc pas seulement un refuge du corps fatigué par le labeur quotidien, mais encore et surtout, un sanctuaire de l'âme meurtrie et avide d'idéal.

Figurez-vous d'immenses forêts de sapins et de mélèzes sillonnées de sentiers ombreux et discrets, remplis de l'arôme troublant des géants conifères, sentiers de poètes, où le pied glisse sur de moelleux tapis, ourlés d'orchis, de myrtes, de fougères ou de buissons de framboises, à l'odorant parfum, limpides ruisseaux au murmure caressant et charmeur de nymphe, et, sous les vieilles ramures chevelues des sapins séculaires, douillettement blotti dans l'ombre tiède et embaumée, le chalet, le vieux chalet rustique à la robuste charpente et au front bruni, où il fait si bon faire sa sieste dans les brûlantes après-midi, raconter ses rêves à la faveur d'une lune empourprée, dans la fraîche atmos-



Val d'Hérens et la Dent Blanche vus des environs des Mayens



Aux Mayens

phère d'un beau soir, tout en fumant béatement sa pipe. Et, quand la nuit profonde étend ses voiles sur la nature, s'endormir léger dans une humble chambre aux saines cloisons de mélèze, la fenêtre ouverte à l'air pur et frais de la montagne; puis rêver, l'esprit irradié, des douces émotions de la journée, et, enfin, s'éveiller à l'heure troublante où la terre s'embrace des feux de l'aurore naissante, au solennel instant où la cloche matinale lance sa note angélique par-dessus les vallées, et voir à ses pieds, paître les troupeaux joyeux aux sonnailles argentines, puis se griser longuement des attraits de cette bucolique nature, n'est-ce pas là l'idéal du bonheur terrestre, ou du moins sa plus riante expression.

La vue dont on jouit des Mayens de Sion, est féérique; elle embrasse tout le panorama de la chaîne valaisanne, de la Tour Sallières au Bietschorn.

La flore des Mayens est très riche; la gentiane, la violette, l'aster alpina, la primula veris, l'orchis, la soldanelle, le lys, le myosotis, le globe d'or, la renoncule alpestre, les rhododendrons, s'y trouvent à foison, émaillant de leurs tons vifs et veloutés, l'herbe tendre des prairies et la mousse ruisselante des forêts.

Les environs sont à l'avenant; à nos pieds, c'est Salins, sa coquette église et ses jolis hameaux où les petits torrents courent en mignonnes cascates, dans des côteaux bien arborisés où croissent la vigne, la pêche et l'abricot; vers le couchant, Veysonnaz et son svelte clocher perdu dans la nue.

Au-dessus de nous, l'Alpe de Thyon, avec son petit lac, et ses troupeaux où l'on proclame les « reines ».



L'investiture de cette royauté n'est point banale. Le jour de l'inalpe (alpage) les différents troupeaux sont amenés au pâturage « consort ». Les propriétaires de reines élues à la dernière « inalpe, car ici il n'y a point de dynastie, la royauté est une palme annuelle à gagner en combat singulier », tentent quelquefois une nouvelle épreuve; car posséder une « reine » dans son étable, constitue une des gloires alpestres, les plus disputées. Ceux qui, pour la première fois, briguent cette insigne faveur, présentent à leur tour les sujets offrant les



garanties nécessaires à un triomphe assuré : belle encornure, croupe nerveuse et bons sabots. On les a préparées pour cela.

Le signal est donné ; les concurrentes entrent dans l'arène, sorte de champ-clos entouré de lourdes barrières de bois. Elles se toisent, se mesurent, soufflent bruyamment, tournoient un moment et finalement croisent les cornes et se heurtent de front. Leur attitude est celle de deux combattants dont la victoire doit décider du sort ; tel le jugement de Dieu chez les seigneurs du moyen-âge ; on dirait que ces pauvres bêtes l'ont compris, qu'une secrète intelligence, sorte d'atavisme, les guide, tant elles mettent de fol acharnement dans l'attaque et dans la lutte.



Les voilà sérieusement aux prises ; elles se poussent, se dégagent, se heurtent, se bousculent, se heurtent encore, avec un fracas qui ferait croire qu'elles ont brisé leur front d'airain, qu'elles ont déraciné leurs cornes de fer. Elles s'arrêtent un instant pour se défier, remplissant l'air de leurs mugissements terribles, et s'élancent de nouveau, la rage au corps.

Sur le poil dru de leur tête, le sang perle, leurs naseaux écument, leurs yeux injectés sortent de l'orbite, l'énergie du désespoir les étreint, leur force se centuple ; excitées par les hurras et les cris des propriétaires, le combat touche à sa fin :

Ohé Rionda ! tè, Zataigne !...

Subitement une des rivales s'est jetée de côté, elle renonce à la lutte et veut fuir, exténuée ; son adversaire la poursuit, l'atteint, la roule et la piétine.....

Le combat est fini, et « la reine » est proclamée au milieu des applaudissements des spectateurs et de la joie triomphante de l'heureux propriétaire. Une petite fête et un banquet sont le couronnement de la victoire. Nous n'avons pas besoin de courir à Séville pour voir des corridas !

Je vous plains, vaches d'Hérens
De vous battre comme panthères
Mais ceux surtout que je plains
Ce sont vos propriétaires.



La colline des Mayens de Sion, par son heureuse situation, en face et à proximité de la cité épiscopale, entre le vallon de Nendaz et le Val d'Hérens, est un des plus riants sites de tout le pays. Partagée entre la zone des prés, où se blottissent de paisibles demeures et celle des forêts, où règne le mystérieux silence des hautes solitudes, elle ne devait pas manquer d'éveiller l'attention du touriste, et il n'est point étonnant que Tœpffer, cet amant passionné de la montagne, lui ait voué déjà une affection toute particulière. De son côté, l'industrie qui ne perd jamais ses droits, lui a jeté son dévolu, et suspendra sous peu une lourde crémaillère à ses flancs virginaux. Espérons que cette profanation n'enlèvera rien à sa suave poésie champêtre.



Combat de vaches — Race d'Hérens



Route du Val d'Hérens — Environs de Vex

CHAPITRE VIII



LA

VALLÉE D'HÉRENS

ET LE

VAL D'HÉRÉMENCE



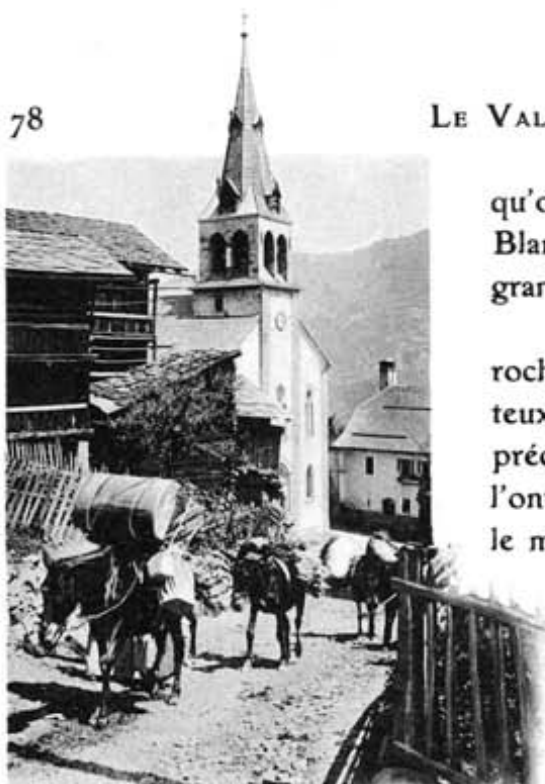
EN moins d'une heure, dans l'ombre épaisse de la forêt, nous descendons à Vex, gros village d'aspect opulent, bien assis sur la croupe de la montagne, à l'entrée du Val d'Hérens qui s'ouvre devant nous dans toute son agreste beauté.

Le tourisme a fait de Vex une coquette station de mi-montagne, (457 m.), où l'air pur mais doux, convient surtout aux santés délicates. On y fait des cures de lait et de ravissantes promenades.

De Vex, la vue embrasse tout le Val d'Hérens, jusqu'au glacier de Ferpècle,



Village de Vex



A Vex

qu'on aperçoit dans le fond, entre la Dent Blanche et la Dent d'Hérens ; le spectacle est grandiose.

A nos pieds, dans les anfractuosités des rochers où la Borgne rugit dans son lit caillouteux, l'ermitage de Longeborgne surplombe le précipice ; les anachorètes qui, au XVI^{me} siècle l'ont ainsi agrafé à la roche nue, devaient détester le monde et n'aimer plus que la prière et l'oubli.

Des prodiges de travail, de force et de courage ont fait de ce coin désolé, une petite oasis où croissent aujourd'hui, sur de petits lopins de terre transportés là comme par magie, des raisins, des figues et quelques légumes. Longeborgne relève de la bourgeoisie de Sion qui l'a fait restaurer dernièrement ; c'est un pèlerinage

où se rendent particulièrement les jeunes mariés qui vont demander les bénédictions de Dieu par l'entremise de N. D. des Sept-Douleurs, patronne de l'ermitage.



La Chapelle de l'ermitage est curieuse à visiter ; elle renferme des autels très vieux, des tableaux symboliques où l'art simpliste se trouve tout auréolé des splendeurs d'une foi vibrante, et des ex-voto nombreux, pendeloques de bois informes, représentant des membres atrophiés, rebelles au traitement médical, et guéris par les miracles de la foi.



Au-dessus des rochers qui ferment au couchant le sentier de Longeborgne, la route de Vex paraît suspendue.

Une croix de bois étend sur le chemin ses bras squeletteux, sous lesquels les femmes de la vallée se rendant à Sion s'arrêtent un instant pour réciter une patenôtre.



Ermitage de Longeborgne



Pyramides d'Euseigne

Le regretté de Courten lui a consacré les beaux vers suivants :

Au détour du chemin, près de la berge ourlée
De buissons aux tons d'ocre et d'égantiers flétris,
Une croix sur le ciel pâli de la vallée
Dessine le profil de ses deux bras meurtris.

Là, près du gouffre obscur où roule en avalanche
Le flot gris et spumeux du glacier descendu,
L'humble croix, comme un phare au rocher suspendu
Protège la cavée et sur elle se penche.

Oh ! que de montagnards, au teint mat et bruni,
Fronts hâlés que le vent du thalweg tanne et froisse,
Sont venus, dans le deuil, dans la peine et l'angoisse
Se prosterner devant ce symbole béni !

La pensée du poète s'est inspirée de l'emblème de la foi dont l'influence est si grande chez le montagnard et, pour l'exprimer, sa muse a su trouver de superbes accents.

Continuons notre route sur Euseigne que nous atteignons après une bonne heure de marche, en franchissant à l'entrée de ce village, les bizarres pyra-

mides d'Euseigne,

dont la vue, au départ de Vex, offre un si curieux aspect.

C'est une succession de cônes inégaux provenant des moraines glaciaires et découpés par l'action des eaux. Leurs sommets sont surmontés de

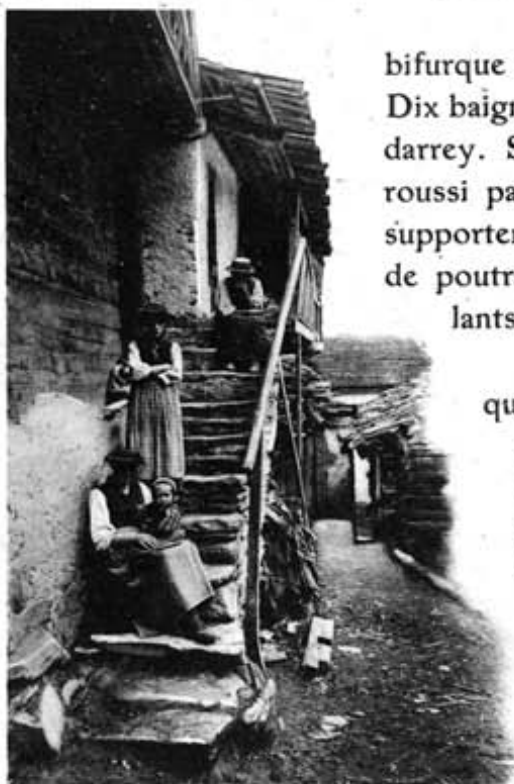
lourdes pierres plates tenues en équilibre. Elles forment au-dessus de la route une voûte ressemblant à un arc de triomphe fabuleux des temps préhistoriques. Euseigne est un relais de poste à mi-chemin d'Evolène. A cet endroit, la vallée se



Vieux pressoir à Euseigne



A Euseigne



A Hérémenche

bifurque donnant accès sur la rive gauche au vallon des Dix baigné par la Dixence qui descend du glacier du Lendarrey. Sur les pentes de la montagne, un vieux village roussi par le hâle, découpe sur les rocs striés qui le supportent, sa silhouette dentelée de toits anguleux, de poutres saillantes et de « raccards »(*) dégringolants : c'est Hérémenche.

Les peintres viennent volontiers y croquer quelque type de montagnard velu ou de paysanne endimanchée. Le fait est qu'Hérémenche est un des villages valaisans qui a su le mieux jusqu'ici, conserver intactes, sa foi, ses traditions et ses mœurs. Nous sommes au pays des légendes qui ont trouvé dans un lettré villageois, Antoine-Marie Seppey, un gardien jaloux et un narrateur exquis en sa touchante naïveté. En voici une, prise au hasard, avec tout son parfum de terroir.

Un certain jour, (une fois) on entendit une personne inconnue, chanter d'une voix mélodieuse, en voyant tomber une aiguille de mélèze. Quelqu'un lui ayant demandé le sujet d'une si grande joie, elle répondit : « Je chante, parce que de ce fruit qui vient de tomber naîtra un superbe mélèze ; lorsque l'arbre sera parvenu à sa croissance complète on l'abattra, et de son bois on fera la solive principale d'une maison. Dans cette maison nouvellement construite, iront habiter deux jeunes époux dont naîtra un fils qui sera prêtre. A la première messe que dira ce prêtre je serai délivrée de mes peines et j'entrerai en paradis ». Puis la personne disparut sous la forme d'un nuage que le vent emporta vers l'Alpe de Mandelon. — C'est naïf, tant que vous le voudrez, mais combien caractéristique !



Par un délicieux chemin nous arrivons au milieu d'un plateau en miniature tout entouré de forêts, recouvert du gazon ras des hautes altitudes, où la Dixence promène languissamment son onde pure



(*) Granges, dans le dialecte valaisan.

A Méribé sur Pralong

et cristalline, semant la vie et la fraîcheur dans ce cadre sévère de l'Alpe antique.

Nous sommes à Pralong, paisible séjour d'été à 1608 m. d'altitude, au pied du Pic d'Arzinol, des glaciers des Vouassons et de Praz Fleuri, des alpages de Novelli et de Méribé.

Un petit hôtel est venu à point dresser son pignon gracieux dans ces heureux parages pour permettre aux amateurs de repos et de paix de venir se délecter des scènes austères de la nature et des douces émotions qu'elle procure.

Une hospitalière cabane, placée au bord de la moraine du Glacier de Seilon, et à 400 m. au-dessus du dernier alpage, peut être atteinte en quatre heures, en remontant un vallon pittoresque et sauvage. La cabane des Dix, propriété de la Section Monte Rosa du Club Alpin Suisse, est la bienvenue pour faciliter les courses peu connues de toute cette magnifique région.



Col de Riedmatten, Glacier de Seilon et le Pleureur



Par le Pas de Chèvres, (2851 m.), ou le Col de Riedmatten, (2916 m.) nous franchissons le massif des Vouassons, pour pénétrer dans le sauvage vallon



Mont-Blanc de Seilon

d'Arolla. Avant de quitter le col, admirons encore un instant le panorama. A nos pieds se déroule le Glacier de Seilon, tel un fleuve gelé; devant nous la Luette, puis en arrière le Pleureur et la Salle; à notre gauche, en des lignes audacieuses, se dresse superbe le Mont-Blanc de Seilon, (3871 m.), dont les arêtes vertigineuses donnent le frisson.

Quelques pas dans les gros blocs de pierre, puis par des débris de moraines et des gazons, nous atteignons les premiers arolles.

Les Mayens d'Arolla « pays des Arolles » sont à l'altitude de 2003 m., au pied du Pigne d'Arolla, 3801

mètres; ils forment un site sévère au milieu de grandes forêts d'arolles, dont la masse sombre contraste délicieusement avec les blancs sommets qui les dominent. La haute flore alpestre s'y révèle par la présence de l'edelweiss au pied du glacier de Vuibez; on y trouve aussi l'ancolie bleue, les driades et les joubarbes qui décèlent à l'évidence un recul des glaciers.

La station d'Arolla, est une de celles qui se sont le plus rapidement développées dans cette partie des Alpes. C'est une conséquence de sa situation exceptionnelle au milieu d'une région essentiellement alpestre, où abon-

dent les cimes consacrées par l'alpinisme. Les plus célèbres sont les dents de Veisivi, le terrible Perroc, qui en 1896 culbuta la famille Hopkinson, l'Aiguille de la Za, les Bouquetins, le Mont-Collon, l'Evêque, le Pigne d'Arolla et la Serpentine. Aig. de la Za

Les cols et passages sont nombreux et parmi les plus intéressants signalons le magnifique col d'Hérens, 3480 mètres, qui par le col et la cabane de Bertol placée à 3400 m., et la grandiose promenade sur un des plus grands plateaux glaciaires, nous conduit à Zermatt.



A Arolla et le Pigne



Arolla et le Mont Collon





Petit lac d'Arolla, et le Mont-Collon

Les cols du Mont-Brûlé et du Mont-Collon, (3130 mètres), permettent de se rendre dans la Valpeline en Italie.

Tout, autour de nous, respire le parfum capiteux de l'alpestre poésie ; la montagne est ici un refuge, une solitude immense, dans un monde dantesque où l'homme n'apparaît plus

que comme un pauvre pygmée prosterné aux pieds des Titans.

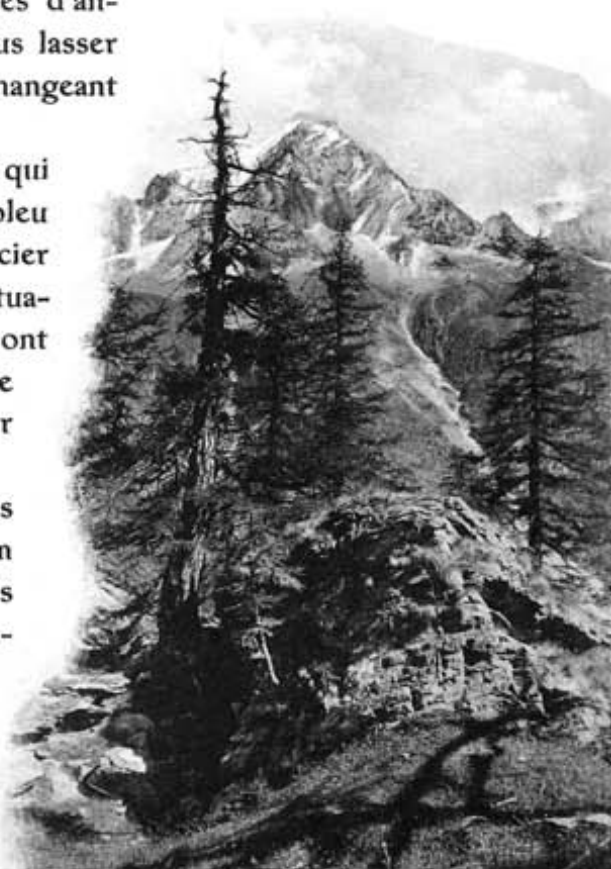


Nous quittons ces lieux enchanteurs, et par un bon chemin, commençons la descente du Val ; tantôt longeant le torrent impétueux, tantôt traversant de petits replats d'alluvions, indices d'anciens lacs, nous ne pouvons nous lasser d'admirer ce romantique et changeant paysage.

Voici non loin du sentier qui nous conduit à Evolène, le bleu lac de Lucel, enfant d'un glacier voisin, dont la très curieuse situation et l'extrême transparence ont fait l'objet d'une savante théorie du professeur F. A. Forel sur le mouvement glaciaire.

Saluons en passant la cascade des Ignes, issue du glacier du même nom qui se jette dans la Borgne, vers les chalets de Satarme, et nous débouchons à Pralovin, la porte du val d'Arolla du côté d'Evolène.

Nous avons d'ici une vue admirable sur le massif du Sasseneire ainsi que sur le village des Haudères.



Le Perroc

LE VALAIS PITTORESQUE

La combe de Ferpècle s'ouvre devant nous comme un paysage de Corot dans un cadre de bronze antique.

Un beau village s'épanouit dans la fraîcheur des prairies, c'est les Haudères, étape renommée des touristes qui vont au Mont-Miné, 2795 m., au Grand Cornier, 3698 m., à la Dent-Blanche, 4364 m., ou qui veulent se rendre à Zermatt, par le col d'Hérens. « Les Haudères » sont aussi le point de

départ pour les riants villages de Forclaz, la Sage, Villa, échelonnés aux pieds de la Couronne de Bréonna, sur le joli chemin muletier qui mène au col de Torrent et au lac lilliputien de Zosanne, à l'entrée du solitaire vallon de Moiry.

L'excursion à Bricolla, par les chalets de Ferpècle, est une ravissante promenade, et le point de vue sur les cimes environnantes un tableau inoubliable.



Lac de Lucel et le Mont Collon



Sur le chemin d'Arolla — Vue sur le Saggenseire et le Col de Torrent

Dans le fond du plateau un grand village surgit, vaste agglomération de chalets d'où émergent les larges façades claires des hôtels et le vieux clocher de pierre de l'église; le tout, entouré de côteaux boisés et de vertes pelouses; site enchanté dont le nom pur comme son air, sonore comme la voix de ses bergers a retenti dans de lointains échos: Evolène.



Aux Haudères — Le lavoir public

Du plateau de Flanc-mayen, dominant le paysage, le coup d'œil est merveilleux dans sa simplicité.

Au dessus des vertes prairies, où les chalets brunis par le soleil s'éparpillent en de pittoresques groupes, et, où la Borgne décrit de gracieux méandres, les pics neigeux renvoient leur rutilante lumière et éblouissent les regards. Ce sont les



Forclaz et Vallée de Ferpècle — Dent Blanche, Glacier de Ferpècle et Dents de Veisivi



Grand Cornier, Dent Blanche, Dent d'Hérens et Glacier de Ferpèche, vus du Sasseneire

hardies Dents de Veisivi, le Perroc, le Pigne d'Arolla, puis la Dent Blanche, la Pointe de Bricolla et le massif du Sasseneire.

Le glacier de Ferpèche ruisselle en une aveuglante coulée de glace, débordant des insondables gouffres où s'entassent les neiges éternelles, en un défilé théâtral de dents, de pointes, de pics, d'arêtes, de dentelures et de clochetons étincelant dans l'azur de tout le pur éclat de leurs lignes blanches et immaculées.



Le glacier de Ferpèche, dont les dernières vagues expirent à quelques kilomètres des Haudères était jadis, suivant la légende, couvert de belles prairies et de villages. Le roi Roborah y vivait avec sa fille. Comme les temps menaçaient de devenir plus rudes, le roi qui était vieux et aveugle, ordonna à sa fille de l'avertir dès qu'elle verrait l'eau commencer à se couvrir de glace.

Celle-ci, pour ne pas inquiéter son père, négligea sa recommandation. Or, depuis un cer-



Le Pigne d'Arolla, en montant à la Sage

LE VALAIS PITTORESQUE

tain temps la glace était apparue. Soudain un terrible ouragan se déclencha sur le pays qui fut enseveli sous la neige et la glace avec tous les habitants.

Roborah, croyant avoir été trompé par sa fille, et irrité de sa conduite, la maudit sur le champ, et la pauvresse fait encore pénitence dans le lac de Lona.

La légende de Mario est d'un symbolisme touchant ; elle exprime bien l'état d'âme d'un peuple chez qui la légende, cette fleur de la tradition est presque aussi vivace que la foi.



Evolène tire son nom d'évole, qui dans le patois du pays, signifie éboulement. Ce qui confirmait cette opinion, c'est que les environs d'Evolène portent les traces d'une catastrophe ancienne, caractérisée par de nombreux éboulis, épars dans les prés avoisinant la route des Haudères.

Evolène est un des villages les plus grands et les plus intéressants de la chaîne inférieure des Alpes du Valais. Sa longue rue de chalets

basanés, à la rustique architecture, ses nombreux hôtels, sa vieille église, et surtout le charme de sa

nature si profondément bucolique, lui ont valu la faveur des alpinistes et des peintres. Entouré des colosses granitiques, aux noms fameux : le Sasseneire, les Becs de Bosson, le Pic d'Arzinol, la Couronne de

Bréonna, Evolène, un des joyaux des monts alpestres, respire, dans son cadre grandiose l'agreste parfum de la montagne, le



Evolène vu de Villa



Paysannes d'Evolène et les Dents de Veisivi



Evolène et la Dent Blanche

saisissant relief de ses mœurs traditionnelles et patriarcales. Les habitants y vivent heureux de l'existence laborieuse du paysan et de l'industrie transitoire des étrangers. L'été, les femmes travaillent aux champs comme les hommes, et, durant les longs hivers, alors que le village est bloqué par les neiges, elles filent et tissent comme au bon vieux temps.

Les Evolénards sont solidement charpentés, leur forte ossature, leurs traits accentués, leur teint basané, leur assignent une origine celtique. Ils ont l'abord rude, mais sont courtois et hospitaliers. Le costume des Evolénardes est un des plus pittoresques du Valais ; elles ont su le garder intact jusqu'à nos jours, en dépit du contact cosmopolite de la saison ; leurs jolies coiffes gauffrées d'un blanc irréprochable, leur sied à ravir sous le petit chapeau plat à ailes droites, orné d'un ruban multicolore filigrané, qu'elles portent avec une exquise grâce champêtre. Les jours de grandes fêtes et, aux mariages, elles coiffent le petit toquet rouge



Le Dimanche matin



La Dent Blanche à l'aurore

à aiguillettes scintillantes et flot de rubans aux couleurs vives, symbole de virginité, et sur la poitrine, le plastron en cœur de même couleur.

On va d'Evolène à Zinal, par le col de l'Allée, 3095 m.; à Ayer, par le Pas de Lona, 2767 m., et à Grimentz, par le col de Torrent, 2924 m., et le val de Moiry. — Ce dernier passage avait été connu de temps immémorial car il a son histoire.

La tradition veut que Marius Caius, oncle de Jules-César, allant à la poursuite des Teutons, ait traversé le col de Torrent, 102 ans avant J.-C. — Toujours est-il que le nom de Marius se trouve gravé sur un rocher du col; point obscur, sur lequel les historiens auraient de la peine à se prononcer.



Vieux costume d'Evolène

Nous allons quitter Evolène par la chapelle de N.-D. de la Garde que nous atteignons bientôt par un sentier semé de rouges framboisiers. De là, le val d'Hérens se découvre jusqu'au Pont Noir, encaissé dans des ravins boisés, au fond desquels la Borgne entonne sa sauvage mélodie, et l'on voit poindre dans une lointaine éclaircie,

les hameaux de la Jean, voisins nous avons quitté pour prendre le et gagner Arolla. haut perché la rive nous traversons au rochers, les villa- de Mage, de Ver- Nax, lieux soli- égrenés dans de à la lisière des fo-

Avant de re- de la plaine, arrê- ment dans l'ombre et laissons errer crêtes dorées et les nous avons vécu reux et inoublia- adieu au pittores- à ses beautés agrestes, à ses intéressantes populations, à leurs traditions et à leurs mœurs. — Et quand je dis adieu, je me trompe, c'est : Au revoir !



Le Pont Noir sur la Borgne et la Dent-Blanche

Luette et de Praz- d'Euseigne, que tout à l'heure, val d'Hérémence Puis, suivant bien droite de la vallée, dessus de grands ges de St-Martin, namiège et de taires et paisibles, beaux pâturages, rêts.

prendre le chemin tons-nous un mo- bleue des sapins, nos regards sur les blancs nevés, où des instants heu- bles, et disons que val d'Hérens,



Dent d'Hérens



Le Bietschern

CHAPITRE IX



De SION

A

SIERRE



COMME autrefois Tœpffer, nous faisons un voyage en zigzags et nous voici de nouveau dans la vallée du Rhône, sur laquelle sont greffées toutes les autres. Cela n'implique cependant de la part de la vallée mère, aucune sorte d'hégémonie sur ses pseudo-vassales, qui ont toutes leur autonomie particulière, leur cachet propre, auxquels la grande suzeraine n'a rien à voir. La vallée du Rhône est le tronc d'un arbre dont les branches possèdent toutes, par la greffe, des floraisons spéciales, des fruits d'une saveur différente.

Le premier village que nous trouvons à la sortie du Val d'Hérens est Bra-mois, gros et cossu, presque célèbre par ses beaux vergers. Traversant un pont jeté sur le Rhône, au pied des rochers de Nax, nous trouvons St-Léonard et les gorges de la Lienne; sur un petit monticule se dresse une coquette église, dont le blanc relief anime tout le paysage; sur la rive gauche, Granges avec les ruines de ses vieux châteaux, son petit vallon de Réchy; Grône avec son castel de Morestel, et Challais, dont les belles maisons de pierre à façades vives rappellent qu'un grand incendie le détruisit presque entièrement en 1892, et que ses anciennes maisons de bois ont fait place au type moderne actuel moins exposé au fléau.

De l'autre côté du Rhône, à onze cent cinquante mètres d'altitude, sur

une spacieuse terrasse dominant la vallée, le grand village de Lens, posté en vedette entre deux vallons, offre au regard un des plus vastes panoramas dont il est possible de jouir à pareille hauteur.

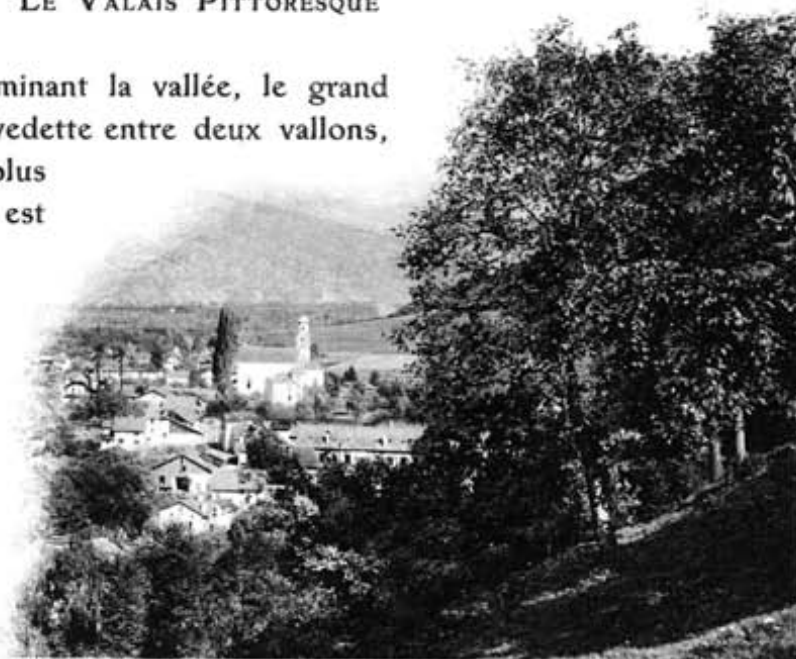
Dans les environs, et blottis douillettement dans cette colline de Lens si sincèrement pastorale, il fait bon, au seuil de mai, quand les premières violettes et primevères pointent au bord des bisses, aller

« buissonner » le long des chalets de Vas, des « raccards » de St-Clément, des hauts « mazots » de Chermignon et de Montana. La franche hospitalité lensarde vous y accueille avec la meilleure grâce, les meilleures noix et le meilleur muscat des brûlants côteaux d'Ollon.

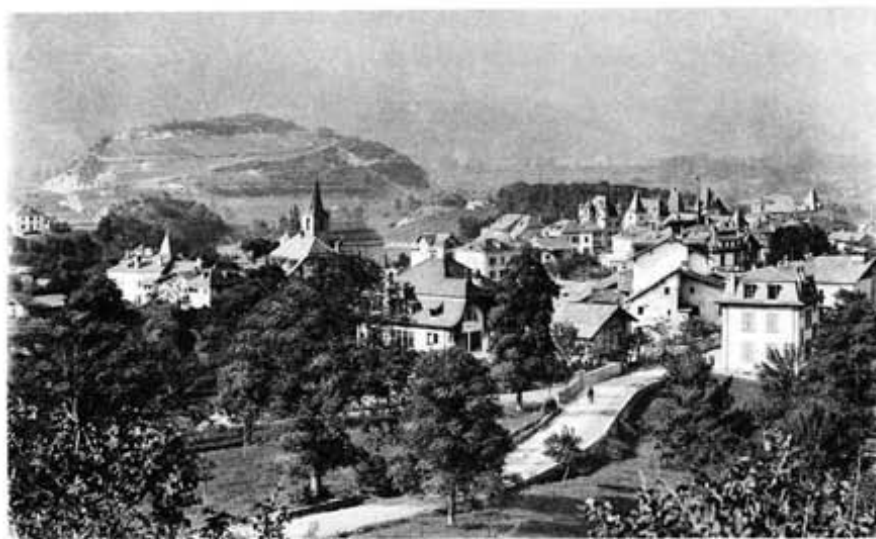
La vallée a fait un coude et s'élargit, les pentes sont moins raides, les bois sont refoulés à l'arrière plan ; de superbes côteaux ensoleillés, flanqués de villas, de tours et de châteaux disparaissent sous les pampres et les vergers. Nous pérégrinons au pays du soleil, au Montreux valaisan, à Sierre. — En face de nous, au midi, une haute gorge s'échancre, c'est le Val d'Anniviers.

Certain chroniqueur enthousiaste, dans un élan de douce ivresse, appelle

Sierre, la Nice du Valais ; l'hyperbole est un peu osée, car il y manque la mer et la côte d'azur, titres que ne sauraient tout à fait revendiquer les lacs de fées de Géronde. Par contre, un vieux surnom que libellent les anciennes chroniques de la « Noble Contrée »



Bramois



Sierre

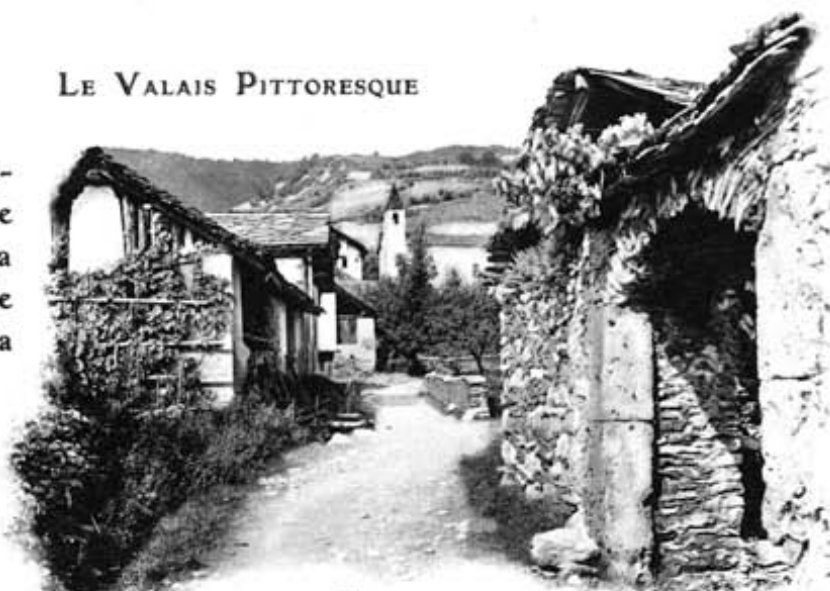
Sierrum amœnum, Sierre l'agréable, lui appartient de fait, ainsi que le droit de porter le soleil dans son écusson. Le bourg de Sierre, celui des vidomes et chevaliers qui au XI^{me} siècle, habitaient le castrum de Sirro situé entre la ville actuelle et le village de Chippis, n'est plus qu'un pan de tour en ruine, sur un monticule désolé. Le temps a posé lourdement son impitoyable sceau sur cette roche qui fut un jour le rendez-vous de la noblesse féodale de tout le pays. Le Sierre actuel, l'ancien « planum de Sirro » plan de Sierre, est un bourg qu'on appelle indifféremment ville ou village. — C'est encore



Géronde et Sierre vus de Niouc

trop champêtre pour être ville, et trop ville pour être village. Peu importe d'ailleurs le titre qu'on lui donne ; c'est avant tout un des plus beaux recoins du Valais, par sa situation, par son climat et par ses produits. — Ce que nous voulons voir et admirer, ce ne sont ni le castel à échanguettes des anciens vidomes du lieu qu'un laid badigeon vient de maquiller, ni celui des chevaliers de Goubing, à cheval sur le tunnel de Glarez, ni d'autres manoirs plus modernes qui viennent leur disputer la place, sinon l'honneur. Ce ne sont pas les hôtels et pensions nouveau style, l'alignement rigide de ses nouvelles rues, la platitude uniforme de ses constructions neuves, tout cela est banal et se voit partout ;

mais ce qui nous plaît au-dessus de tout, dans le très vivant chef-lieu de la Noble Contrée, c'est le merveilleux décor que la nature lui a donné, ses riches côteaux, où croît la Malvoisie dorée, ses miniatures de vallons formant dans le flanc de la montagne des combes de verdure où sommeil-



Chermignon

lent les humbles chalets d'autrefois; ses jolis villages de bois, égrenés sous les ombrages de la colline, ses petits lacs verts et mystérieux et sa vieille chartreuse campée sur les âpres rochers troglodytiques de Gêronde.

Dans la contrée de Sierre, représentée par la colline qui l'abrite contre les vents du Nord, nous trouvons Murraz, propriété des migrants annivards qui y transportent périodiquement leurs pénates pour les travaux de vigne; Anchet avec son petit château des anciens chevaliers de Platéa; Venthône, et sa tour massive, habitée au XII^m siècle par les sires de Venthône; puis c'est St-Maurice du Lac ou de Laques avec son ermitage de Crétolet, Mollens, Randogne et Montana, qui avec Vermala, dominant la colline au cœur d'un cirque boisé vers le nord et ouvert au midi, aux premiers et



En montant à Montana

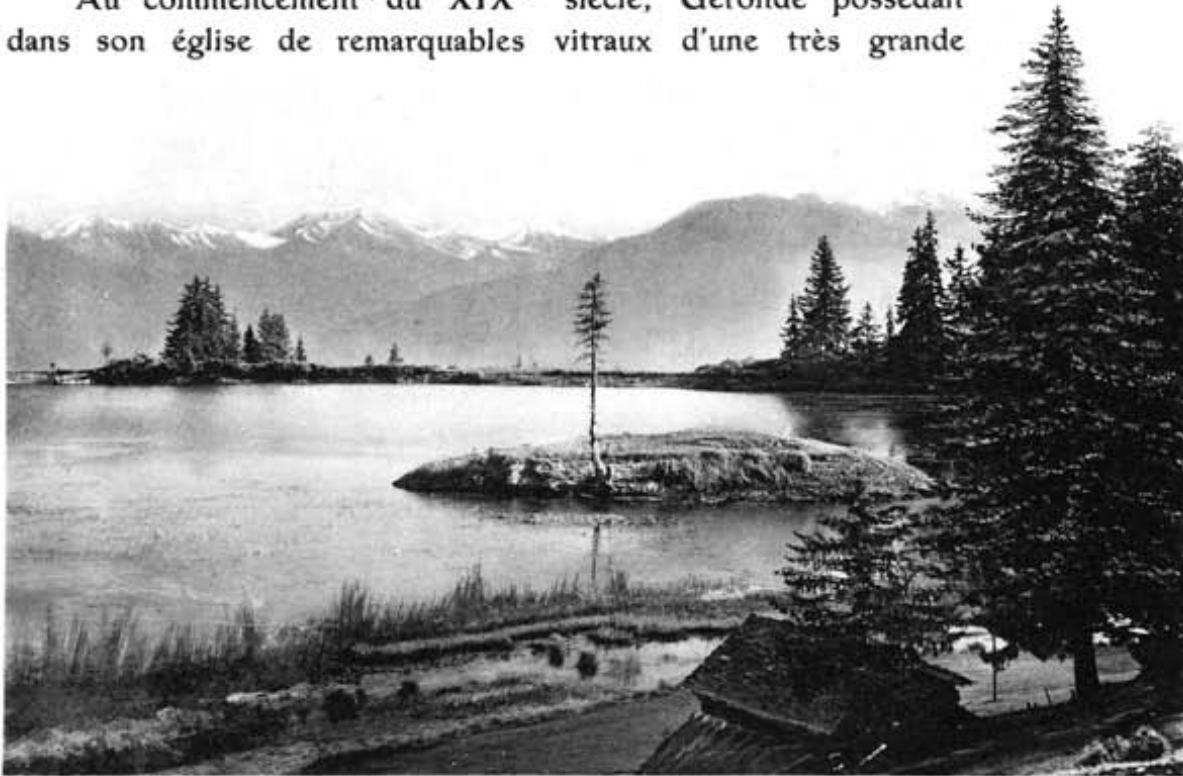
derniers rayons du soleil. Ces avantages climatériques à une altitude de 1500 mètres, ont acquis à Montana-Vermala une réputation rapide et considérable.

D'autres petits villages tels que Villa Veyras, Miège et Bernona éparpillés dans les replis de la colline, forment le but d'agréables promenades, très en faveur auprès des bourgeois de Sierre et de leurs nombreux hôtes.



Avant de parcourir les gorges d'Anniviers, jetons un coup d'œil sur cette massive construction qu'on voit se dresser sur un monticule à pic entre un petit lac et le lit du Rhône : la Chartreuse de Géronde. — Ancien Prieuré dépendant de l'Abbaye d'Abondance en Chablais, l'évêque Aymon de la Tour y fonda un ordre de chartreux en 1331 ; puis y vinrent les Carmes de 1425 en 1644, les Jésuites de 1656 à 1665, le séminaire diocésain de 1743 à 1795 ; les trappistes de Dom Augustin de Lestranges de 1804 à 1806, de nouveaux trappistes chassés de France de 1831 à 1835, les pères dominicains expulsés de Lyon par la République de 1871 à 1874 ; aujourd'hui institut cantonal de sourds-muets. Sur sa crête aride, envahie d'isolement et de tristesse, Géronde est une frappante image des vicissitudes d'ici-bas ; les bâtiments du monastère avec sa cour intérieure et ses vieux cloîtres respire ce je ne sais quoi de désolant qui se dégage des vieilles choses qui s'en vont.

Au commencement du XIX^{me} siècle, Géronde possédait dans son église de remarquables vitraux d'une très grande



Lac de Montana et le Weisshorn

valeur, dons des seigneurs de Chevron, vidomes de Sierre, et du Cardinal Schinner, évêque de Sion ; on ne sait aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. A côté des ravages du temps, ceux de l'homme se sont exercés plus rudement encore pour détruire ou enlever les trésors d'art que le passé nous avait religieusement légué. Deux fléaux ont particulièrement sévi sur ces précieux souvenirs de l'histoire valaisanne : l'invasion française et les antiquaires.



LE VALAIS PITTORESQUE



A Chandolin.



Vieux Mazot

CHAPITRE X



LE

VAL D'ANNIVIERS



PAR un beau matin de juin, avant que le roi Phébus ait déroulé son diadème d'or sur le front de ses nombreux satellites, je ne connais pas de plus séduisante excursion que celle qui par le Bois de Finges conduit au val d'Anniviers.

La route du Val quitte Sierre au-dessous de l'église et passe à Chippis, village solitaire, relégué à l'entrée des gorges de la Navizance et que d'importantes usines sont en train de transformer et d'agrandir. Puis elle monte en larges circuits, prend la montagne en coupe, passe sous les rochers de Niouc sur lequel s'effritent les derniers vestiges du château des sires de Rarogne, Beauregard surnommé l'Imprenable qui fut pris quand même par les terribles patriotes en 1417. Nous dominons de ce point culminant le village de Chippis, resserré entre le Rhône et les rochers de Vercorin.

Les chalets de Niouc sont apparus derrière des botquets de pins rabougris. Cette première étape nous dément des fatigues de la montée. Une superbe échappée sur la vallée du Rhône nous montre au loin les dernières vagues du glacier du Wildhorn et de la Plaine Morte.

De l'autre côté de la rivière, sur un haut plateau bien abrité, le village de Vercorin paraissait crépiter sous un flamboiement d'or,

rière des botquets de
dommage ample-



Chippis

LE VALAIS PITTORESQUE



Niouc, le Moming et le Besso

le soleil venait de percer les nuages, et la nature, que les grandes ombres rendaient austère, prit aussitôt un air plus riant et plus joyeux.

Nous traversons les Pontis, ces rochers fameux par leurs stries profondes, leur chair fusée et crépitante dans laquelle on a tailladé, pour ouvrir au-dessus des gouffres, une route carrossable devant relier

Sierre à Vissoye. Sur notre tête, à 1936 m., est perché le plus haut village de l'Europe : Chandolin, un des plus beaux points de vue de la région sur le val d'Anniviers et la vallée du Rhône. A nos pieds un hameau dévale vers la Navizance au milieu des ronces et des éboulis, c'est Fang, un nom bien celtique comme celui de Painsec, *Pensec*, (pointe sèche) que nous apercevons cramponné à une arête rocheuse, avant d'arriver à Vissoye. Ici la vallée s'est subitement élargie.

Nous arrivons au chef-lieu de la vallée, Vissoye. C'est un beau village de montagne situé au point terminus de la route postale et à la bifurcation des chemins de St-Luc et de Grimentz. Celui de St-Luc mène à la Bella-Tola, 3000 mètres, et par le « Pas du Bœuf » et le col de Meiden à Gruben, dans la vallée de Tourtemagne.



Le patois d'Anniviers, celui de St-Luc en particulier, est des plus caractéristiques; il a des mots sonores et des intonations chantantes, qui le font ressembler au



Route de Vissoye aux Pontis

breton. D'ailleurs il n'y a rien qui doive étonner, si l'on considère que le val d'Anniviers, comme la Bretagne, a été primitivement habité par les Celtes.

Le patois d'Anniviers est encore très vivace ; sa disparition enlèverait à la vieille terre celtique un de ses côtés les plus pittoresques.

Voici quelques strophes de ce dialecte que nous donnons avec la traduction en regard. Nous la devons à l'obligeance de l'auteur, M. Zufferey, ancien curé de St-Luc, un fervent de la science patoisante.



Vissoye

Les élections

Grand Diu quinta miséré
Le jann di jélection
L'un crive de colère
L'atre mourt d'ambétion

Tota lé Zuventura
Y plache voutt vénec
Devann kèlin schit l'ûra
De Diu d'être bénec

Lè viou nin voulou crire
Ké fourr miooss por leur
D'être contenn de bire
Et cèda les journeur

No leur farin comprendre
A schlen krué zuvenett
Ké divan tuett sche rindre
U nos le poutzin nett

Grand Dieu quelle misère
Les journées d'élection,
L'un crève de colère
L'autre meurt d'ambition.

Toute la jeunesse
Aux places veut arriver
Avant qu'il en soit l'heure
De Dieu d'être bénie.

Les vieux ne veulent croire
Qu'il serait mieux pour eux
D'être content de boire
Et de céder les honneurs.

Nous leur feront comprendre
A ces mauvais jeunets
Qu'ils doivent tous se rendre
Où nous les écartons complètement.



Vissoye est le point de départ pour Grimentz à l'entrée du val de Moiry et Zinal, ces fleurons de la vallée ensevelis dans les ombres douces des bois et la fraîcheur des hautes cimes. A Grimentz pays des prémices, refuge solitaire et paisible, on fait l'ascension des Becs de Bosson, 3154 m., surnommés le Righi



St-Luc et les Vallées de Zinal et de Grimentz

d'Anniviers. Les Prémices perpétuent une très ancienne coutume. Chaque année à la fin des pâturages, les habitants offrent à leur curé, comme prémices des produits de la montagne, le premier fromage qui se fait avec le lait d'un jour de toutes les vaches de la vallée ; ces fromages atteignent ainsi une grosseur extraordinaire et doivent constituer pour l'heureux bénéficiaire une excellente aubaine. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.

St-Luc est un site enchanteur, depuis longtemps consacré par le tourisme ; on y jouit d'un coup d'œil splendide sur toute la vallée, et l'on ne saurait trop vanter sa grâce bucolique et les délices de la superbe forêt qui le sépare de Chandolin.

Quittant Vissoye



A St-Luc

pour gagner le fond de la vallée par un chemin muletier, nous traversons les hameaux de Quimet et de Mission à la forte saveur de terroir, et avant d'arriver à Ayer, nous voyons s'ouvrir à l'est le solitaire vallon de Moiry qui conduit au col de Torrent et aboutit au glacier de Moming, tributaire du massif de la Dent Blanche. Nous longeons la base de la Corne de Sorebois.

La vallée perd peu à peu son cachet romantique, elle s'estompe petit à petit d'une ombre discrète,



St-Luc et vue sur le Sanetsch

car nous arrivons dans l'enceinte d'une profonde Thébàïde, toute couronnée d'épaisses forêts et de hautes cimes : c'est Zinal.



Zinal, situé à l'altitude de 1678 mètres, n'est pas un village, c'est une petite agglomération de cha-

lets rustiques, habités durant la belle saison seulement, mais c'est surtout une place forte de l'alpinisme.

Nous sommes arrivés au point terminus de la vallée, au centre d'un arc de cercle glaciaire qui s'étend du glacier de Tourtemagne à celui d'Arolla, dont la chaîne comprend les glaciers des Diablons, du Weisshorn, de Moming, de Durand, de Moiry et de Ferpècle. C'est un des plus merveilleux amphithéâtres alpestres dont les premières loges sont figurées par les rochers de la « Garde à Bordon », le Roc de la Vache, les Alpes de l'Allée et d'Arpitetta. Dans ce vaste champ d'exploration, le club alpin a planté un pavillon hospitalier, la cabane Constantia ou du Mountet, à l'altitude de 2894 m., au cœur des glaciers du Trift et du Rothorn, où l'on reprend haleine avant de franchir le col de Trift qui conduit à Zermatt. On se rend aussi de Zinal à Evolène par le Pas de Lona ou le col de l'Allée, et dans la vallée de Tourtemagne par le col de Tracuit ou des Diablons.



Mais il faut s'arracher aux splendeurs de cette admirable région, dire adieu à la suave beauté de ces lieux respectés, à



A St-Luc



A Zinal et le Besso

l'humble chapelle de Zinal tapie dans la mousse, à ces grossiers mazots patinés, aux poutraisons séculaires, à ces verts pâturages, et à ces forêts mystérieuses, témoins impassibles et muets des plus grandes scènes de la nature.

Les Anniviards sont aujourd'hui des gens heureux. Partageant leur temps entre les travaux des champs et ceux de leurs vignobles de Sierre, ils

sont devenus migrants et, à côté de leurs demeures d'Anniviers, possèdent dans la « Noble Contrée » des mazots groupés en hameaux, tels que Borzeat, Muraz, Veyras, Villa, Noës et Tzarvetta, qui, déserts une partie de l'année, s'ouvrent bruyamment au printemps pour les travaux de la vigne et en automne pour la récolte. Ces exodes périodiques donnent lieu à des réjouissances et à des scènes typiques. Les Anniviards descendent en cortège à Sierre, tambour et fifres, le drapeau en tête, portant « armes et bagages. » Ils se réunissent par groupes, font le tour du vignoble et inaugurent la campagne par une agape générale ressemblant à une glorification du dieu Bacchus.



Fond de la Vallée de Zinal

Pendant que les Anniviards sont à leurs vignes, leurs villages d'Anniviers sont confiés à la garde d'une patrouille composée de deux hommes, cela afin d'éviter toute surprise de la part des vagabonds et cambrioleurs ou simplement de mauvais plaisants. La « garde » est de 24 heures, elle est relevée chaque

matin vers neuf heures par la « garde montante » qui arrive de Muraz suivant une liste nominative remise à chaque homme, le dimanche, par un conseiller de la commune. La « garde » a pour consigne de faire trois tournées à intervalles égaux, elle fait le tour du village, inscrit ses visites sur les portes des maisons et armée de fusils chargés à blanc, tire de temps à autre pour signaler sa présence et



Cabane du Mountet

éventuellement mettre les rôdeurs en fuite. Je vous ai parlé des prémices; cette vieille coutume donne lieu à une cérémonie d'une saveur bien montagnarde. Le dernier dimanche d'août, les maîtres fromagers descendent de l'alpage et apportent à l'église les fromages faits avec le lait de la première traite de l'inalpe. Ces fromages offerts au curé sont reluisants et fraîchement décorés de fleurs et de rubans. Au moment de l'offertoire, le prêtre, l'aspergès en main bénit les prémices. Après l'office divin le curé invite à un dîner traditionnel, les magistrats de la commune et les fromagers des différents alpages. Ce petit banquet champêtre, assaisonné de discours de circonstance et copieusement arrosé du « glacier » (*) séculaire, n'est-il pas d'un relief piquant.

Il montre d'un côté la fidélité de l'Annivard à ses foyers et à ses autels, et de l'autre l'excellent esprit de famille qui règne entre les autorités et la population.

La Fête-Dieu à St-Luc, n'est pas moins édifiante; c'est un spectacle qu'il



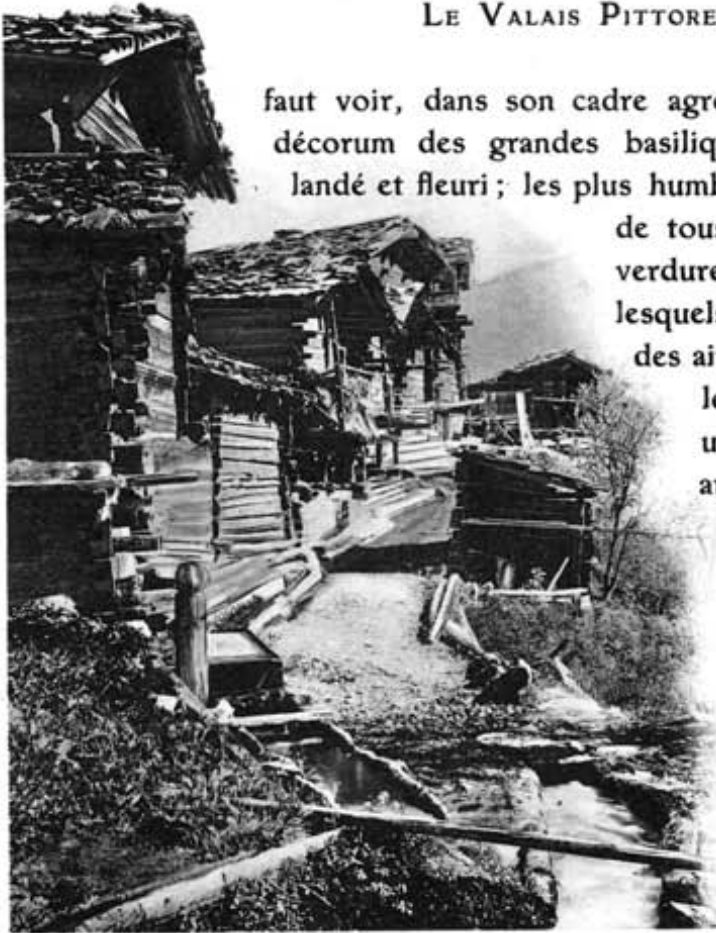
Baratte originale



Vue sur Zinal et le Besso

(*) Vin conservé de père en fils dans des fûts spéciaux.

LE VALAIS PITTORESQUE



St-Jean

faut voir, dans son cadre agreste, plus grandiose que tout le décorum des grandes basiliques. Le village est enguirlandé et fleuri ; les plus humbles « mazots » ont leur panache ; de tous côtés c'est un ruissellement de verdure, une mosaïque de fleurs, sous lesquels les vieux chalets enfumés ont des airs étrangement joyeux. Derrière le prêtre et les enfants de chœur, une troupe où brillent toutes les armes et tous les uniformes, s'est rangée, tambours et fifres en tête. Un bal en plein champs clôt cette journée mémorable au milieu des chants d'allégresse et des détonations des mortiers. Et le village s'endort du profond sommeil des gens heureux.

Nous reprenons, doucement émus, le chemin de la plaine à travers l'agreste vallon qui fut primitivement la patrie de quelque horde celtique, vit

arriver un jour le Comte Rouge, l'arme au poing, disputer le fief d'Anniviers au sire de Rarogne, et finalement connut les bienfaits de la liberté et de la paix.





Route de Varone à Loèche

CHAPITRE XI



DE SIERRE A LA GEMMI



APRÈS avoir quitté Glarey, faubourg de Sierre, nous traversons la voie ferrée, et descendons vers la forêt de Finges, célèbre à plus d'un titre dans les annales du Valais

Au temps des berlines et des diligences, alors que le bois de Finges n'avait pas encore subi de coupe ou de défrichement, et que la maréchaussée ne possédait que l'A. B. C. de l'art « pandoresque » moderne, la route de Sierre à Loèche était réputée dangereuse. On y avait détrossé pas mal de voyageurs et la Mœderstein qu'on y montre encore aujourd'hui, atteste qu'on pouvait y laisser la bourse ou la vie. Ces temps sont bien éloignés déjà et le bois de Finges comme la forêt de Bondy, offre maintenant autant de sécurité que les grands boulevards.

D'ailleurs, nous allons quitter un instant la grand'route pour traverser la Raspille, ancienne limite des dizains de Sierre et de Loèche; un furtif coup

d'œil en passant sur ses gorges où des fantômes de pierre étendent leurs longs bras décharnés, et saluons le grand village de Salquenen, sa belle église et sa chapelle des chevaliers de St-Jean.

Salquenen, *Sarqueno*, possède une tour carrée accolée à la cure actuelle. C'était au XIII^{me} siècle un Prieuré, hospice des chevaliers de St-Jean de Jérusalem, dépendant de la commanderie de Conflans en Savoie. — Le paysage revêt ici des formes plus sévères. Malgré le vignoble où croit le fameux vin d'Enfer, malgré ses jardins et ses vergers, Salquenen respire une mélancolie profonde, que j'attribue à ses grandes forêts, au nord, à ses hauts rochers au midi, au sourd murmure du Rhône qui s'y rue, et au fait que c'est le premier village que nous rencontrons où la langue de Molière n'ait plus droit de cité. Plus haut, sur un monticule en esplanade, Varone, *Varen*, dans un site ravissant, à l'entrée de la vallée des Boys(*) où nous allons bientôt pénétrer pour nous rendre à Loèche-les-Bains.

Nous sommes à l'extrémité de l'impressionnant bois de Finges. La Dala



Chapelle à Loèche-Ville



Loèche-Ville

(*) Ou des Boeys.



Clocher de
Loèche-Ville

venant de Loèche-les-Bains surgit écumante et grondeuse des sombres gorges qui lui livrent passage avant qu'elle aille mêler ses ondes blanches et cristallines aux eaux rouges et limoneuses de l'Ilgraben, dans le sein du Rhône qui les happe furieusement au passage. — Le site devient étrangement sauvage. A côté de l'austérité d'un paysage qu'assombrissent les ravages du fleuve, qu'estompent des rocs boisés coupés d'énormes dévaloirs, on sent planer sur cette âpre nature comme un génie du passé dont les ailes ont de sinistres battements. — Sur les hauteurs qui dominent les gorges de la Dala, un vieux castel apparaît, massif, flanqué de tourelles, percé de petites fenêtres semblant plonger au loin, des regards de sentinelle aux aguets; une tour crénelée, rampe à ses côtés dans l'écroulement lamentable de ses ruines, et toute une bourgade s'étage vers le nord, à l'abri de ces deux témoins fameux de l'histoire : c'est Loèche, la forte, *leuca fortis*. Le premier de ces manoirs était la résidence des vidomes du lieu, aujourd'hui maison de commune; le second était le château épiscopal de Loèche, comprenant, tour, cour de justice et prison. Il fut ruiné par les Patriotes en 1417, pendant les guerres de Rarogne.

Après avoir joué un rôle important à l'époque féodale, Loèche n'est plus aujourd'hui qu'un bourg tranquille et somnolent dans les brumes épaisses d'un passé qu'on n'évoque pas sans frémissement. Ses ruelles étroites et tortueuses, ses quel-



Rue à Loèche-Ville

LE VALAIS PITTORESQUE



Tour de Mans sur la Dala

ques vestiges de maisons seigneuriales, et sa vieille église paroissiale semblent plongés dans une torpeur que réveillent par instants le grelot des diligences et le brouhaha des allègres touristes se rendant à Loèche-les-Bains et à la Gemmi.

Le vallon de la Dala, anciennement des Boys^(*), est ombreux et plein de fraîcheur ; la route qui le parcourt longe le torrent aux rives semées de noirs et odorants sapins. On traverse Inden, dont le clocher blanc se dessine gracieusement sur la draperie sombre des forêts ; bientôt les hauteurs de la Gemmi apparaissent, formant un vaste amphithéâtre de rochers aux parois verticales, au pied desquelles s'alignent dans une combe de velours vert les

blanches maisons à larges façades et les beaux chalets de plaisance de Loèche-les-Bains. On se croirait là au bout du monde, au fond d'un cul de sac infranchissable ; et, si romantique que soit le paysage, on se sent tout d'abord envahi par une grande nostalgie qui heu-

reusement est bientôt dissipée par des émotions plus douces, ainsi un gros nuage noir que le fœhn emporte au loin. Il suffit pour cela d'admirer la belle cascade de la Dala, de se perdre un instant dans l'alpe idyllique de Clavinen ou dans la mystérieuse vallée de Tempé ; d'aller rêver en aimable compagnie, dans les bois troublants de Cythère ou enfin d'essayer du sport sur les échelles d'Albinen. Les bains de Loèche étaient connus et fréquentés de temps immémorial ; des fouilles pratiquées dans ces lieux reculés lors de la construction des hôtels montrent que leurs eaux étaient appréciées déjà des Gaulois et des Romains. Le naïf Schinner^(**) toujours très



Inden



Loèche-les-Bains et la Gemmi

(*) Ou Boeys. (**) L'auteur de la description du Valais, 1812.

positif dans ses affirmations, déclare, que les eaux de Loèche^f furent découvertes par des bergers menant paître leurs troupeaux sur ces hauteurs, sans cependant pouvoir en préciser la date exacte. Toujours est-il qu'au XIV^{me} siècle les Bains de Loèche, *therma leucences*, relevaient de la mense épiscopale. Les Rarogne, Jost de Silinen et le cardinal Schinner les agrandirent et les exploitèrent successivement en y créant trois classes de bains, pour la noblesse, la bourgeoisie et les pauvres. Il y avait autrefois,

en ce temps de hiérarchie sociale, deux autres sources à la sortie du village dont la première appelée : « Bains des Lépreux » suffirait à en démontrer la vertu curative, et la seconde source vomitive,

où les Romains durent souvent s'abreuver. — La plus importante de ces sources est celle de St-Laurent, située au centre du village. Sa température invariable est de 51° à 52° c. suffisante pour y cuire des œufs à la coque.

Toutes les nuits, l'eau est renouvelée dans les piscines et battue pour la refroidir et la rendre supportable aux baigneurs, attendu que pour lui conserver

toutes ses propriétés curatives, on n'y fait aucune addition d'eau froide. Ces piscines sont généralement décorées de sapins et ornées de toutes les fleurs de l'Alpe, donnant une note gaie à ce milieu un peu terne, où la patience des baigneurs est rudement mise à l'épreuve, puisqu'ils y restent souvent une grande partie de la journée. Sur des tables flottantes, ils jouent aux cartes, ou à d'autres jeux et y font aussi la lecture; ils y déjeunent à



A Loèche-les-Bains



Passage de la Gemmi et vue sur Loèche-les-Bains



Echelles d'Albinen

leur aise, et le spectacle de ces malades qui se régénèrent dans ces bains merveilleux, a quelque chose d'irrésistiblement attrayant. L'homme s'y montre une fois de plus le jouet de la nature, l'humble tributaire de tous ses éléments.

En 1518, une terrible avalanche détruisit une partie des bains et du village, engloutissant 60 personnes; d'autres catastrophes de cette nature se répétèrent dans le cours du XVIII^m siècle, si bien qu'en 1830 on protégea le village au moyen d'une barrière longue de 250 mètres et haute de six. L'Etat du Valais la renforça en 1875 par des murs de soutènement d'une résistance éprouvée.

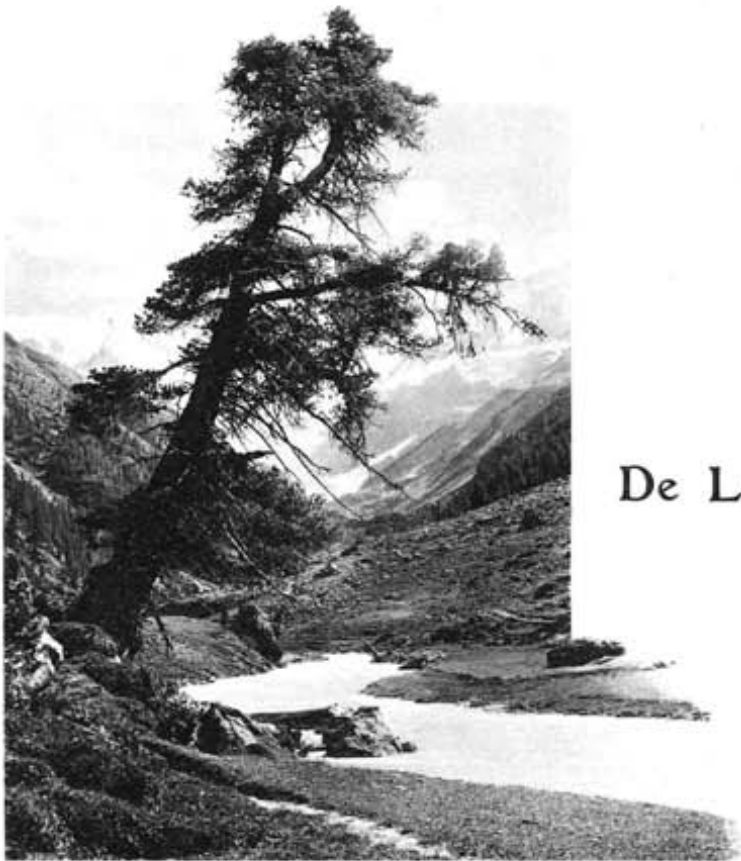
Nous ne quitterons pas Loèche-les-Bains sans arpenter les rochers de la Gemmi et aller admirer le superbe panorama qui se déroule sur toute la chaîne Pennine. Le passage de la Gemmi, servant à relier le Valais à l'Oberland Bernois, était déjà fréquenté au XIV^m siècle. En 1737 des ouvriers tyroliens commencèrent à tailler les 2000 mètres de roc dans lequel est suspendu le chemin actuel de la Gemmi. Ce travail cyclopéen dura 11 ans. Il constitue un record de hardiesse et de labeur qui fait honneur à ceux qui l'ont conçu et exécuté. La montée est raide, mais par un chemin facile, les mulets des jeunes Misses et ceux des paysans, au bât lourdement chargé, peuvent s'y mouvoir à l'aise et sans crainte. Le vertige y plane sans doute tout le long du sentier côtoyant l'abîme, mais à part la comtesse d'Arincourt dont une croix de marbre rappelle la mort tragique survenue en 1862, on n'a pas eu que je sache, d'autres accidents à y déplorer.

La vallée de la Dala
tre voyage en zig-
une courte halte au
mètres, le Righi va-
atteignons la cime
et d'où l'œil aveu-
rante glaciers, se
sements infinis, sur
du Wildstrubel et
de l'Altels qui cou-



Passage de la Gemmi

En redescendant la
pour reprendre no-
zags, nous ferons
Torrenthorn, 3000
laisan, dont nous
par un chemin facile,
glé de l'éclat de qua-
repose des éblouis-
les sombres massifs
les riants pâturages
ronnent la Gemmi.



A Gruben

CHAPITRE XII



De LOÈCHE à VIÈGE



LA

VALLÉE DE TOURTEMAGNE

ET LE

LOETSCHENTHAL



Nous voici à la Souste, station des chemins de fer fédéraux qui dessert Loèche et la contrée.

La Souste tire son nom d'une ancienne souste aux péages, affermée par les d'Ayent de Loèche au XIV^{me} siècle. Nous traversons sur la rive gauche le village d'Agaren adossé au pied de la montagne ; il fut mis à sac par les troupes françaises de l'invasion, et détruit par un incendie en 1898. Laissant sur les hauteurs de la rive droite les villages relégués de Guttet, Feschel, Erschmatt, et Bratsch, nous arrivons à Tourtemagne, gros village d'aspect moderne, échelonné des deux côtés de la route large et poudreuse du Simplon. Une chapelle à Notre Dame occupe sur la croupe chenue d'une colline, la place de l'ancien manoir féodal des comtes de Tourtemagne.

Tourtemagne est l'ancien Turris Temenica des Téméniens, peuplade primitive du Valais. Sa vallée du même nom, dont l'entrée est ornée d'une superbe cascade tombant dans une vasque naturelle et monumentale, est une des plus sauvages de tout le pays. Les villages d'Ergisch et d'Unter-Ems en commandent l'accès, postés en sentinelles sur les deux flancs d'une gorge verdoyante et boisée.

Quelques chalets disséminés se cachent dans la forêt de Taubenwald ; un parfum de mousse fleurie se mêle aux senteurs balsamiques des arolles, des mélèzes et des sapins ; lieux propices à l'intime recueillement auquel vous con-



Environs de Gruben

vie sa rustique chapelle de Taube, blottie dans l'épaisseur des bois, sous la mystique couronne que la légende lui a tressée. Au sortir de la forêt, ce sont les pâturages frais et parfumés, riches d'une flore rare et abondante.

Gruben, 1817 m., marque le milieu de la vallée, d'où l'on se rend à Zinal par le Pas de la Forcletta et à St-Nicolas dans la vallée de Zermatt par le col

d'Augsbord. Le fond de la vallée apparaît comme le palais de glace de quelque géant alpin. De lourds gradins diamantés s'élèvent entre les pylônes gigantesques du Weisshorn, du Rothorn, du Brunegghorn et des Diablons, tandis qu'en regagnant la vallée mère, la Tourtemagne, pour fêter les gloires de son empire, bat la générale sur tout le parcours.

Une petite heure de marche et nous sommes à Gampel, à la porte du Lœtschenthal. — Un grand incendie détruisit ce village en 1889. Les Gampellois, en le relevant de ses cendres, lui ont donné l'air d'une cité embryonnaire soumise au régime de l'alignement et de la symétrie.



Fond de la Vallée de Tourtemagne et le Weisshorn

Le Lötschenthal est, au début, une sombre gorge hérissée de rocs, au pied desquels la Lonza hurle quelque hymne barbare aux né-morins cachés dans les buissons suspendus sur sa couche. Rivale de l'ancre de Polyphème, la gorge abrupte qui s'ouvre devant nous, recèle pourtant dans ses arrières replis, un des vallons les plus gracieux qui rident la face de la Vieille Terre valaisanne. Le premier village que nous rencontrons est Goppenstein. La construction de la ligne du Lötschberg y a fait naître, comme par magie, une cité ouvrière de 5000 habitants dans une gorge étroite et sauvage où, naguère, n'existaient que quelques pauvres chalets et la forge abandonnée d'une ancienne exploitation minière.



La Lonza — Lötschenthal

Avant d'aller plus loin, disons deux mots de cette nouvelle voie ferrée que la science et l'art combinés avec l'audace, l'énergie et le labeur, sont en train de suspendre aux flancs de la montagne, au sein d'un monde presque inaccessible, fait de gouffres et de précipices : le Lötschberg-Simplon. Elle part de Brigue, où elle se soude à la ligne des chemins de fer fédéraux, prend doucement la montagne en croupe, louvoie à flanc de coteau, coupant les torrents et les dévaloirs, et s'enfonce sous terre à Hohten, pour pénétrer dans le Lötschenthal et atteindre Goppenstein.



Ligne du Chemin de fer du Lötschberg — Environs de Hohten



Ferden

Les environs de Goppenstein sont d'une envahissante tristesse. Le paysage est d'une sévérité inouïe, morne solitude faite de la profondeur des sombres forêts et du fracas d'un torrent rageur. De vagues échos, tantôt doux comme le chant d'une sirène, tantôt plaintifs et lamentables comme les sanglots d'un damné, s'échappent par instants des rocs éboulés sur lesquels se tordent, dans des

convulsions d'agonie, de vieux sapins battus par les remous de la rivière.

Nous arrivons à Ferden, joli hameau placé comme un reposoir sur le bord du chemin. La vallée subitement change d'aspect ; elle s'épanouit joyeusement dans de verts pâturages, encadrés des hauts-reliefs du Breithorn et du formidable Bietschhorn, 3953 m., ce géant des Alpes dont l'ascension est l'une des plus difficiles de la chaîne valaisanne.

Les villages de Kippel, de Wyler, de Ried et de Blatten s'échelonnent paisiblement le long de la vallée jusqu'au seuil du glacier de Loetschen qui la ferme dans un étincellement de cimes et de neiges éternelles. — C'est dans cette sauvage région, où le glacier étend ses monstrueuses tentacules, que s'élèvent, à l'extrême limite de la végétation, les



Le Bietschhorn

beaux pâturages d'Eisten et de Kuhmatten, avec leurs chalets primitifs, et les riches alpages de Pfaffleralp et de Gletscherstaffel, berceau de la race des troupeaux de Loetschen, si justement réputée.

Les montagnards du Loetschenthal ont la haute stature des races germaniques ; ils ont le teint coloré et les cheveux blonds des hommes du



Kippel

Nord. Comme les Evolénards, ils portent encore le gros vêtement en drap du pays, filé et tissé à la maison, avec la laine de leurs moutons. Ils sont simples dans leurs mœurs, très pieux et généreusement hospitaliers. Leur visage placide porte au front le stigmate du labeur et de la lutte, car cette nature si grandioisement sauvage, leur impose parfois de dures obligations ; il ont à mener de front



Blatten

le travail de la terre et la défense de leurs biens contre les avalanches. — Le costume de la femme de Loetschen se distingue seulement par un chapeau à ailes étroites et relevées, surmontées d'un large ruban tuyauté, noir ou multicolore.



Le Loetschard est profondément patriote, son âme se partage entre la foi en Dieu et l'amour de la patrie ; c'est pourquoi vous verrez flotter ses bannières et ses étendards, à toutes ses fêtes, religieuses ou profanes. Il est artiste aussi, et le théâtre populaire a trouvé, dans ces tempéraments formés à l'école de la Nature, des interprètes de race très heureusement doués.

Les chalets de Loetsch sont accueillants. Avant de quitter Kippel, j'en avise un, blotti tout seul à la sortie du village, et caché derrière un rideau de sapins. Ce chalet avait quelque chose de boudeur, voire de mysanthropique, qui me le rendit intéressant. Une « boille » bien astiquée, ornait la porte de la petite étable contigüe ; sur le seuil, tricotant, une jeune femme était assise



Pont sur la Lonza à Blatten

LE VALAIS PITTORESQUE



Paysanne
du Loetschenthal

sur un escabeau. Elle me regarda passer de ses grands yeux mélancoliques. J'eus l'idée de m'arrêter un instant pour me rafraîchir et plus encore pour chercher à pénétrer un peu l'âme de cette race forte qu'un courant fatal menace de modifier profondément. *Guten tag, wiinsche! — G'tag!* La glace était rompue.

Je demandai la permission de m'asseoir sur le banc adossé
un bol de ce délicieux

lait dont la saveur semble s'être enrichie du parfum de toutes les fleurs de la montagne. La paysanne se leva aussitôt et reparut l'instant d'après, portant

un vase de lait recouvert d'une mousse crémeuse et appétissante. J'y bus à longs traits, comme à un philtre enchanteur, dont

la vertu bienfaisante et tonique me libérait sur le champ de toute lassitude, et insufflait dans tout mon être la fraîcheur d'une vie nouvelle. Et nous nous mîmes à parler comme de vieilles connaissances. C'est ainsi que la paysanne me raconta qu'elle avait perdu son mari, surpris un beau jour par une avalanche, alors qu'il abattait du bois en forêt; que, depuis la construction de

la ligne du Loetschberg, la vallée n'était plus la même, que le peuple se laissait submerger par la vague exotique, que son fils unique avait déserté les champs pour se faire garçon d'hôtel. Oh! ce chemin de fer dont les fils ou la fumée viendront prochainement banaliser le pays,

avec sa gare de Goppenstein et ses coups de sifflets déchirants! Ainsi me parla la pauvre veuve, dont l'unique enfant avait préféré à l'amour maternel et à la vie heureuse des champs,



Alpe de Kuhmatten

le frac noir des sommeliers et l'ambiance d'un café de boulevard. En m'en allant, je compris mieux l'aspect boudeur du petit chalet et la mélancolie de son hôtesse.

Malgré les vues pessimistes de cette brave femme, en quittant le Loetschenthal, nous avons l'intime et doux sentiment que le chemin de fer du Loetschberg ne



Eisten



LE VALAIS PITTORESQUE

modifiera guère ce coin de pays si sincèrement champêtre, et que les nouvelles conditions économiques de la vallée ne changeront rien à son inviolable beauté, à son antique parfum de terroir.

Avant de regagner la vallée du Rhône, pour continuer notre voyage dans le Haut-Valais, des hauteurs de Guggistaffel, jetons un dernier coup d'œil sur le grand cirque glaciaire



Le Bietschhorn



Lac Vert et Glacier de Lötschen

qui nous entoure, de tous côtés. Au Nord et à l'Est, ce sont les bras gigantesques du glacier d'Aletsch, où s'élève, au pied du Faulberg, la cabane Concordia; à l'Ouest ce sont les puissants massifs du Mithaghorn et du Breithorn, noyés dans les glaciers de Jægi et de Kander, avec les sauvages vallons de Pfaffenrthal et de Tællithal.

Les cols du Petersgrat et de Lötschen sont des passages faciles et d'un charme romantique, reliant la belle vallée de Lötsch avec celles de Lauterbrunnen et de Kander dans l'Oberland bernois.

Impressionnant spectacle, incomparable tableau



A. Blatten



des merveilles de la nature, vous ressemblez à quelque vision dantesque, quand l'ombre descend sur la montagne, et que vous drapez votre royale hermine de la pourpre sanglante d'un vieux soleil mourant.



Environs de Ferden

De retour à Gampel, le grand village moderne qui garde l'entrée du Loetschenthal, nous reprenons la route cantonale. — Dans ces parages profondément encaissés et tristes nous trouvons Nieder-Gestelen ou Bas-Châtillon, minuscule village doté d'un ancien prieuré, collé contre le roc nu, sur lequel s'élevait au temps féodal, le castel des sires de la Tour Châtillon ; ces turbulents seigneurs, vassaux de Savoie, furent constamment en lutte contre le peuple ou contre l'évêque. Sur un rocher dominant le Rhône, l'église de Rarogne dresse sa silhouette massive au milieu de la vallée. Elle est l'œuvre du cardinal Schinner, qui la fit bâtir sur les ruines du manoir des Rarogne, voisins et alliés des De La Tour.

En face de nous, sur la rive gauche, au-dessus du hameau de Turtig, l'ermitage de Wandflüh étale sa large façade dans les aspérités d'un roc presque perpendiculaire. Il est très ancien et rappelle une émouvante aventure. Les Rarogne et les Asperlin étaient voisins. Leurs domaines s'enchevêtraient et donnaient lieu à de fréquentes disputes. Ils devinrent ennemis. Un combat en champ clos devait décider du sort. Rodolphe Asperlin aimait Françoise de Rarogne et en était payé de retour. La désolation régnait dans les deux familles. L'ermite de Wandflüh intervint ; il fut si éloquent et persuasif, qu'il calma les esprits, applanit tous les griefs, et deux mois plus tard bénissait le mariage de Rodolphe Asperlin avec Françoise de Rarogne, dans la chapelle de l'ermitage.

Ce Rodolphe, en lutte avec l'évêque Walter Supersaxo au sujet de la seigneurie d'Anniviers, émigra au pays de Vaud et se fixa à Bex où il fut la souche



des Asperlin-Rarogne, Seigneurs de Bavois et de Bal-laigues dont le dernier descendant s'éteignit à la fin du XVII^{me} siècle. En suivant le sentier qui passe devant l'ermitage de Wandflüh, nous arrivons après une dure grimpée au plateau d'Unterbäch, sur lequel se trouve le village du même nom et celui de Bürchen, heureux et ignorés dans leur complète solitude. Peu de recoins en Valais sont aussi enchanteurs et méconnus. Je vous

en dirais beaucoup de bien si je ne craignais de donner l'éveil aux amateurs de funiculaires ou de sanatoriums.

Les habitants de ces terres isolées ont la vie dure ; ils doivent transporter là-haut toutes leurs marchandises à dos d'hommes ou de mulets ; ils n'ont rien des avantages et des plaisirs de la plaine. Cela est un

peu vrai pour tous les montagnards ; mais par contre que d'heureuses compensations et d'incomparables bénéfices sont privés, que les seuls à méconnaître. La vallée a fait son dur relief semble s'amollir, ses ombres s'é-



zon s'élargit. Sur la rive droite, aux flancs de raides coteaux où s'incruste la ligne du Lötschberg avec ses ponts suspendus aux dévaloirs, les villages d'Ausserberg et d'Eggerberg, semblables à des ruches d'abeilles, se pressent frileusement autour de leurs massifs clochers blancs, étonnés de voir leur modeste empire sillonné d'un chemin de fer transalpin.

Nous apercevons à gauche, plusieurs vallons, dont le plus important, le Baltschiederthal, était complètement inconnu des touristes ; il y a tout au plus une dizaine d'années, que quelques intrépides alpinistes eurent l'idée d'explorer ce vallon sauvage dont les moyens de communication étaient presque nuls. Ils rapportèrent de leurs pérégrinations aux pieds du Bietschhorn et du Nesthorn, des impressions durables. La flore y est très variée. Malgré cette découverte, le temps passe sans



que l'attention des gens, toujours pressés, soit attirée sur ces merveilleux sites de l'alpe inconnue. Puis dans une anse magnifiquement formée par les monts de Zeneggen, de Visperterminen et le cône du Balfrin, des toits aux reflets nacrés, dominés de tourelles et de clochetons, brillent au soleil du matin dans la fraîcheur des gorges boisées, c'est Viège, la noble *Vespia nobilis*.



Le Bietschhorn



Viège et le Balfrin

CHAPITRE XIII



VIÈGE ET LA VALLÉE DE ZERMATT



AVANT l'ouverture de la ligne de Zermatt, qui eut lieu le 6 juillet 1891, l'ancien bourg de Viège paraissait enseveli dans une lourde torpeur, ainsi que ces villes de l'antiquité que le triomphe de leurs rivales ont fait déchoir, et que le destin semble avoir vouées à l'oubli. Après avoir été la résidence de la fleur de la noblesse du pays, ce qui lui valut le surnom de Noble Viège, *Vespia nobilis*, après la chute de l'aristocratie féodale, perdit toute son hégémonie et sommeillait paisiblement sur les ruines de ses gloires effondrées. Le chemin de fer Viège-Zermatt vint un jour la sortir de sa longue léthargie.

Son fastueux passé nous a légué deux églises intéressantes, au point de vue archéologique, et quelques demeures patriciennes, où l'on admire encore de petites merveilles de sculpture et de fer forgé d'un travail artistique remarquable et sur leurs portes, des serrures monumentales d'un mécanisme très ingénieux.

Aujourd'hui la physionomie de l'ancien chef-lieu de dizain est en train de se métamorphoser; un nouveau quartier s'y élève aux alentours de la gare avec

de belles villas très modernes ; et, depuis une année, de grandes usines pour la fabrication des ferro-alliages semblent indiquer que la noble cité des Castello et des Blandrati est résolument entrée dans la voie du développement industriel et commercial : noblesse oblige.

Nous quittons le vieux bourg de Viège, que la fièvre moderne est



Pont de Neubrûck

en train de transformer et de rajeunir. Le chemin pittoresque et gracieux que nous parcourons nous dédommage largement du désenchantement des choses maquillées, et, franchissant le pont hardi de Neubrûck, nous admirons sans réserve, le glacier du Balfrin dont la carapace étincelle dans le fond vaporeux de la vallée, et, sur une croupe richement verdoyante, l'église de Stalden dont la flèche perce finement l'azur.



A Stalden

Stalden est un paysage méridional transporté par magie aux confins des mondes glaciaires. Les noyers l'ombragent de leurs opulentes frondaisons et ses maisons sourient gaîment sous leurs treilles fleuries, que dorent les rayons d'un soleil italien.

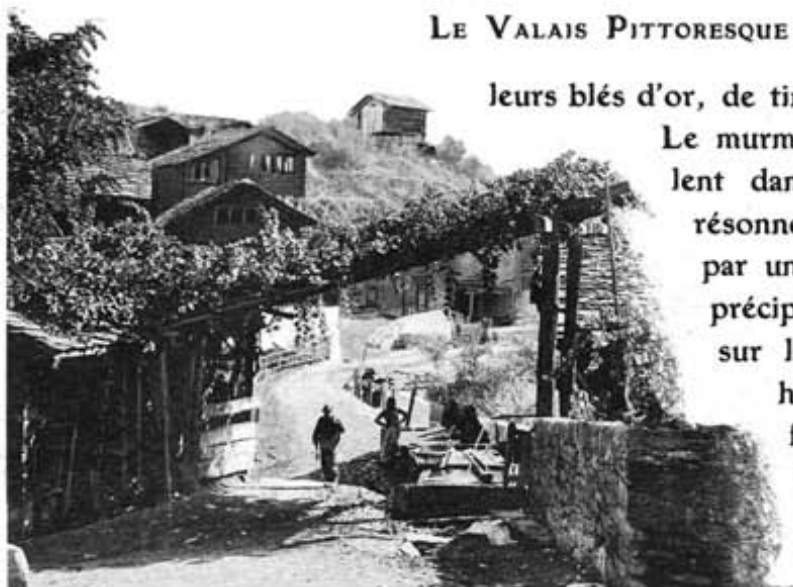
Nous sommes à la bifurcation des vallées sœurs ; s'enfonce dans une gorge fraîche et boisée, pour aller Monte-Moro, et celle de Zermatt, qui s'en va vers l'ouest explorer les splendeurs du Mont-Rose.

celle de Saas, qui finit au pied du

Sur les hauteurs dominant l'Akersand, Visperterminen, patrie des Heidenwein, sommeille à l'ombre de ses bois ; tandis que sur les coteaux de la rive gauche, Tœrbel et Zeneggen, perchés comme des nids d'aigles, jettent par dessus



Eglise de Stalden



Fontaine à Stalden

leurs blés d'or, de timides regards vers la plaine.

Le murmure des cascades qui dévalent dans les pentes de Stalden, résonne encore à nos oreilles quand, par un sentier muletier, bordé de précipices, d'où nous apercevons sur la rive opposée, le paisible hameau de Staldenried, nous franchissons les gorges de Kipfen et atteignons St-Nicolas à l'altitude de 1164 m.

St-Nicolas s'appelait Chouson au XIV^{me} siècle;

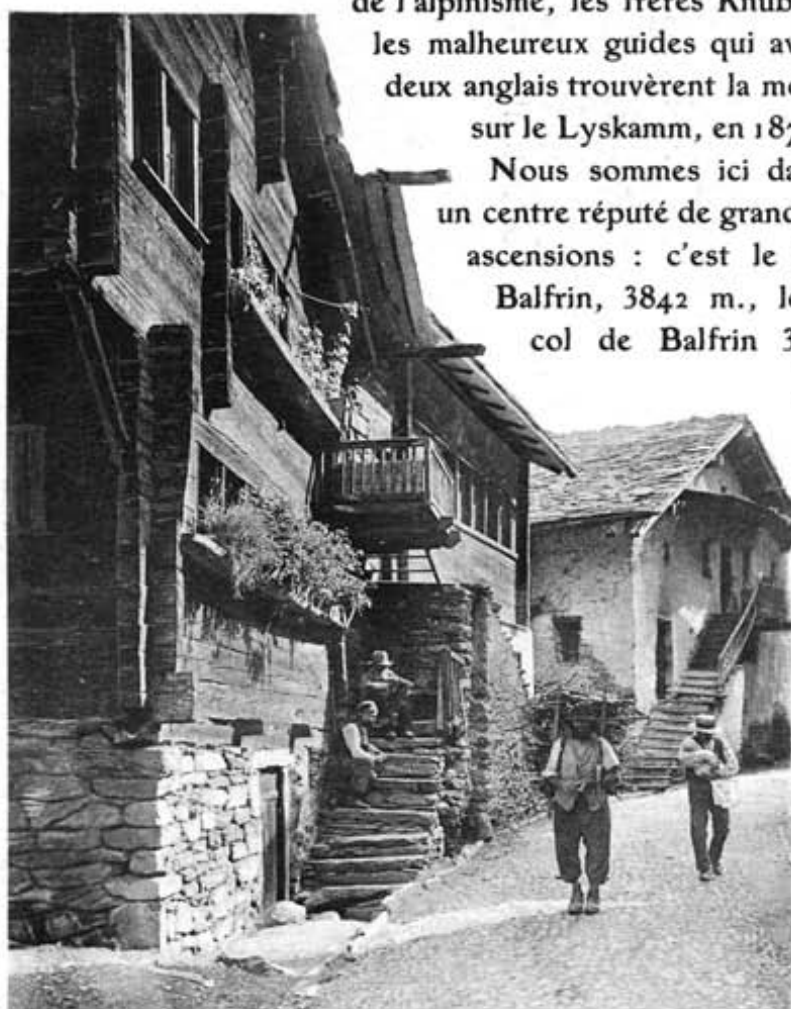
c'était le siège d'une majorie épiscopale. Son clocher à coupole argentée abrite le tombeau de deux victimes de l'alpinisme, les frères Knubel, les malheureux guides qui avec deux anglais trouvèrent la mort sur le Lyskamm, en 1877.

Nous sommes ici dans un centre réputé de grandes

ascensions : c'est le Brunnegghorn, 3840 m., le Balfrin, 3842 m., le Grabenhorn, 3370 m.; le col de Balfrin 3547 m., pour Saas et le Jungpass, 2294 m., pour Gruben.



Transport des vins



Rue à St-Nicolas

Tout en admirant le paysage, nous voilà sur le chemin de Randa, au pied du Weisshorn et du Dom des Mischabel, qui, se glorifie d'être la plus haute sommité exclusivement helvétique, 4554 m. Devant nous, dans le lointain, le Riffel et le Gornergrat esquisser leurs flancs énormes dans le scintillement féérique des



St-Nicolas

neiges du Breithorn. Voici Randa; ses beaux mélèzes et le majestueux éventail de son glacier de Bies; ont plus fait pour sa réputation que cette voie ferrée qui suspend audacieusement sa crémaillère aux flancs de ses rocs et de ses moraines. Les géants voisins, les Mischabel et le Weisshorn, défieront longtemps en-

core la mutilation de leurs fronts hautains, et c'est pédestrement que le touriste traversera le Nadeljoch, pour se rendre dans la vallée de Saas.

Sur la droite, le majestueux Rothhorn dresse fièrement sa tête blanchie, au-dessus des vagues du glacier de Hohlicht et du Mettelhorn; nous arrivons à Täsch, dont les humbles chalets et le vieil ossuaire ont souvent frémi du roulement sourd des avalanches.

Nous avons passé le pont de Bühl, sous lequel la Viège écumante vagabonde gaiement



Fontaine de St-Nicolas

au fond des ravins. Un air vif nous arrive par jets intermittents, tout imprégné du parfum des bois et des champs. Une plaine riante s'ouvre devant nos pas, étalant ses carrés de jardins et ses prés entre les masses noires des forêts et celles éblouissantes des glaciers. Au milieu de vénérables chalets hâlés par les rafales séculaires, et de somptueux caravan-



Randa

sérails édifiés par le tourisme. Vers l'ouest, une pyramide gigantesque, surgissant d'un océan de glace, domine tout le relief de ce grandiose panorama de l'alpe antique : le Cervin ; nous sommes à Zermatt.

La première impression que l'on reçoit en arri-

vant est toujours forte mais elle varie selon le

temps qu'il fait et il n'est pas possible de voir Zermatt par le soleil, sans en revenir absolument enchanté.

Après le Cervin, une chose retient les regards, c'est l'église de Zermatt qui occupe le centre de ce curieux village qui est en passe de devenir une petite cité alpestre. Elle est

restée simple dans sa blancheur virgine que n'humilie

point la splendeur des palais hôteliers qui l'entourent.

Son patron St-Maurice la garde jalousement de la plaie envahissante du tatouage et du décorum. Ses murailles austères projettent leur ombre douce sur les mausolées des victimes du noble amour de l'Alpe ; les Michel Croz, les Hudson, les Douglas, les Hadow, les Wilson, les de Grotte, les Chester. La chapelle anglaise abrite aussi, sur la terrasse qui l'entoure, des noms non moins illustres ; les Lewis et les



Rätisboden et le Breithorn



Rue à St-Nicolas



Zermatt



Eglise de Zermatt et le Cervin

Paterson, vaincus par le Lyskamm; le jeune docteur Gablet que la Dent-Blanche terrassa cruellement, le 12



Chapelle de Platten

Août 1882, avec les guides Lochmatter, et cette courageuse Miss Sampson, jeune anglaise, frappée à mort au col du Trift, par une avalanche, à l'aurore de ses vingt ans.

Au temps moyenageux, Zermatt qui s'appelait Praborgne, était un fief des seigneurs De la Tour-Châtillon. C'était un pauvre village ignoré et profondément solitaire.

Perdu au fond de sa vallée étroite, il ne fut fréquenté que par des savants et des naturalistes, venus pour connaître sa flore et sa géologie.

Les de Saussure, les Engelhart, les Tyndall, les Tœpffer et les Javelle furent les premiers qui se hasardèrent dans ces sauvages thébaïdes, en découvrirent les beautés insoupçonnées et les proclamèrent dans le monde naissant de l'alpinisme. Lauber fut le premier aubergiste de Zermatt en 1854, et, l'année suivante Alexandre Seiler, comprenant tout l'avantage qu'il pourrait tirer d'une situation si exceptionnelle, se mit à l'œuvre avec acharnement et l'on peut voir aujourd'hui le résultat de sa florissante industrie hôtelière.

La vogue de ce coin privilégié de la grande nature fut énorme et rapide; la renommée, pour Zermatt, eût des ailes, et son nom prestigieux a retenti, je crois,



A Zermatt



jusqu'aux dernières limites de la terre.

On vient pour visiter le romantique vallon

de Z'mutt avec sa belle cascade, ses chalets rustiques et ses beaux arolles ; la Staffelalp dominée par les contreforts sauvages du Cervin ; le Lac Noir et sa petite chapelle de Notre-Dame des Neiges, où les guides s'arrêtent pour réciter une prière avant d'aborder le colosse, et tout près le Hœrnli, pointe rocheuse au panorama superbe.

Dans l'espace compris entre le Glacier de Z'mutt et celui de Boden, s'étagent de vertes prairies aux pentes douces, où reposent le hameau de Platten, et un peu plus haut Hermatje dominant le glacier. La vue sur le Breithorn, est d'une saisissante beauté, et c'est les yeux pleins de visions éblouissantes que l'on atteint les Gorges du Gorner, accessibles sur toute leur longueur. C'est un site bruyant et sauvage. On ne peut se lasser d'admirer les cascades du Triftbach, les superbes terrasses de Hohlicht, toutes émaillées d'edelweiss et d'asters,



Z'mutt — Le Rimpfischhorn et le Strahlhorn

le Lac Vert et le beau glacier de Findelen, les grands plateaux d'Eggenalp où paissent d'innombrables troupeaux, les immenses pâturages de Riffelalp, aux délicieux sentiers courant au milieu des arolles, le Riffelsee, et l'incomparable spectacle glaciaire dont on jouit des hauteurs du Gornergrat.



Le Cervin



Cabane du Cervin

VALAIS PITTORESQUE

A cette altitude de 3117 mètres qu'on atteint aisément par un sentier à mulet, nous nous trouvons aux premières loges d'un vaste amphithéâtre où se dressent les cimes fameuses des Mischabel, du Mont-Rose, du Lyskamm, des Jumeaux Castor et Pollux, du Breithorn, du Cervin, de la Dent Blanche, du Gabelhorn, du Trifhorn, du Rothhorn et du Weiss-horn dont

les altitudes varient de 3300 à 4600 mètres et dont les flancs titanesques, foulés par l'élite des grimpeurs de tous rangs et de tous pays, ont vu se dérouler les plus tragiques scènes des plus grands drames alpestres.

Mais, entre tous ces pics célèbres, que même des jarrets royaux n'ont pas craint d'affronter, aucun ne jouit d'une faveur aussi grande et aussi méritée que le splendide Cervin. C'est l'enfant gâté des alpinistes, et l'on comprend leur indignation, à la perspective de le voir un jour asservi sous la camisole de fer d'un funiculaire. — Le Cervin, roi des mondes alpins, est inviolable. Toute tentative d'asservissement par l'électricité ou par la vapeur, serait une profanation. Fièrement campé entre le Mont-Thabor



Au Cervin

et le Furggen-Grat, il domine toute la région de sa silhouette élégante et formidable à la fois. Aucun des géants qui l'escortent ne saurait lui disputer la palme de la grâce et de la beauté. Il a défié, dans la multitude des siècles, les assauts de tous les éléments déchainés, et ce n'est pas l'homme, ce pygmée de la nature, qui



Chapelle du Lac Noir

le domptera jamais. Il permet à quelques-uns de ses admirateurs, de fouler les aspérités de son sol granitique mais il ne souffrira jamais d'être mutilé. Il veut pouvoir mirer toujours, et sans aucune humilia-

tion, son front pur et altier, dans les ondes cristallines du Stelli-See.

Plein de sollicitude bien compréhensible pour ses membres distingués

le Club Alpin, dont Zermatt offre un grand champ d'exploration, à construit, dans ces parages lointains et inhospitaliers des refuges dont on conçoit facilement toute la précieuse utilité. — Les principales cabanes sont : celle du Cervin ; du col Théodule qui facilite les ascensions du Petit Cervin et du Breithorn et conduit à Breuil dans le Val Tournanche ; de Schœnbühl au-dessus du glacier de Z'mutt, sur la route de la Dent-Blanche ; de Béttemps, pour le



Riffelalp — Sentier de Findelen et Cervin



Lac du Riffel et Dent-Blanche



Mont-Rose et Lyskamm vus du Gornergrat

Mont-Rose et le Lyskamm; Fluhalp, pour le Rimpfischhorn; et celle du Dom, dans la chaîne des Mischabel. — De nombreux cols mettent en communication Zermatt avec les vallées environnantes; les plus fréquentés sont ceux de Durand et du Trift pour le Val d'Anniviers; d'Hérens pour Evolène; du Théodule pour le Breuil; du Lys pour le val de Gressonnay; du Neu et de l'Alt-Weissthor et de Fillar, pour le Val d'Anzasca, en Italie, et enfin, ceux de l'Alphubel et de l'Allalin pour Saas-Fée.

Nous confinant dans les limites de la basse montagne, pour nous rendre dans la vallée de Saas, nous retournerons à Stalden par la ligne du Viège-Zermatt en jetant un dernier coup d'œil sur le merveilleux paysage que nous laissons, à regrets, derrière nous.



Gorges supérieures du Gorner



Gorges inférieures du Gorner



A Saas Fée — Le Fletschhorn

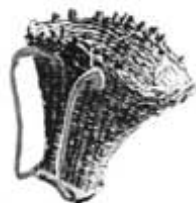
CHAPITRE XIV



LA VALLÉE

DE

SAAS



FRANCHISSONS la Viège sur le pont solidement cambré de Stalden ou de Kinn et nous voilà sur le chemin frais et ombré de Saas, dans un site austère de l'alpe classique, dégagée des préjugés et des conventions snobitiques. Etroitement encaissée, entre la chaîne des Mischabel et le Fletschhorn,



Stalden — Pont sur la Viège (Kinnbrücke)



Chemin de Stalden à Saas

la vallée de Saas a 38 kilomètres de longueur et se dirige vers le Sud-Est, à travers une succession de paysages variés et enchanteurs. — Emprisonné dans une sombre gorge, voici Eisten que la blancheur de son clocher rend moins mélancolique ; Huteppen, dont les chalets bronzés, blottis au pied du Balfrin, reçoivent les jets de fraîcheur convergents des cascades de Ahorn et de Schweilbach ; site reposant où l'on fait généralement escale à la montée.

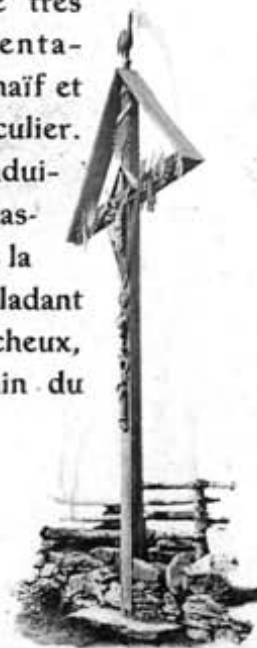
Nous traversons la rivière sur le Bodenbruck, et, dans l'évasement de la vallée, apparaît l'église de Balen, relevant de la paroisse de Saas, puis Faelmatten, sur un fond rocheux d'où jaillissent de blanches cascades. Au bord du sentier, la petite chapelle de St-Antoine, incline son toit chargé d'années, sous lequel durant des siècles, les habitants de la vallée vinrent entendre la messe. Et, par Tamatten et Unter den Berg, deux pauvres hameaux échelonnés sur le chemin, nous arrivons à Saas im Grund, situé à 1562

mètres, au milieu d'une plaine riante où la Viège roule ses lourdes eaux d'argent ;

beau village, dont les chalets massifs revêtent de très curieuses ornements, d'un style naïf et d'un art tout particulier. Deux chemins conduisent de Grund à Saas-Fée, l'un à travers la forêt ; l'autre, escaladant un épaulement rocheux, s'appelle le chemin du



Près Saas-Grund



LE VALAIS PITTORESQUE

Rosaire. Il côtoie les gorges profondes de Fée, et se jalonne à intervalles égaux, de petits oratoires très anciens, prosternés dans l'ombre épaisse des mélèzes touffus.

Subitement nous nous trouvons sur le plateau de Saas-Fée, devant un éblouissant amphithéâtre de pics géants, dressés dans l'éther

embrasé de lumière; de hautes parois vertigineuses tombent, ciselées par les avalanches. Tout le massif des Mischa-

bel apparaît: le Dom, le Tæschhorn, l'Ulrichhorn, la Sudlenzspitze, l'Alphubel, vagues monstrueuses qui mordent le ciel de leurs lames de roc, crêtées de glace. Et, ruisselant comme une immense cascade d'azur, tordant autour de l'éperon sombre de la Langefluhe ses ondes lumineuses, le grand glacier de Fée descend majestueux et vient dérouler ses volutes d'argent jusque dans les prairies où butinent les abeilles diligentes et sonores. — Saas-Fée est une des plus

belles stations

Gorges de Fée

de montagne du Valais, elle est située à l'altitude de 1798 m.; elle possède une des plus riches flores de cette partie des Alpes.

Les environs de Saas-Fée sont de ravissantes excursions. Ce sont: la Chapelle de N.-D. des Marches, avec



A Saas Grund



Saas-Fée — Chemin des Chapelles



Saas-Fée — Glacier de Fée et Alphubel

son fastueux autel de 1747 et ses nombreux ex-voto ; Bodmen Alp, Furggstalden et les chalets d'Im Seng, sites haut-perchés. Puis les pâturages de Gadenalp, d'Almagell et de Trift, les forêts de Plattje et les sauvages Gorges de la Viège de Fée. — Parmi les ascensions dont Saas-Fée est le point de départ, celles du Weissmies, du Laquinhorn, du Fletschhorn, du Tæschhorn, de l'Alphubel et de l'Allalin, comptent parmi les plus célèbres de la chaîne valaisanne.

On va de Saas-Fée en Italie par Almagell, le lac de Mattmark et le Col du Monte-Moro. Les cols de Roszboden, de Laquin et de Simeli débouchent sur le Simplon. — Almagell est un pauvre village entouré de grandes forêts où gisent d'énormes blocs éboulés, protégeant le village contre les avalanches de neige et de pierres qui se détachent du Mittaghorn. Quelques maigres champs de

blé et de pommes de terre suffisent à l'alimentation des habitants familiarisés avec l'extrême sobriété, celle qui confine à la privation. Les hommes y peinent durement pour entretenir



A Saas-Fée



Täschhorn, Dom et Südlenspitze

de nombreuses familles et les femmes valides partagent hardiment leur labeur; les vieilles filent au soleil, devant la maison, en fumant la pipe. On y fait, deux fois l'an, un pain de seigle noir, qui, à la fin de l'approvisionnement se coupe à la hache. Quant aux fromages et aux quartiers de viande séchée, ils attendent souvent le cours d'une ou deux générations pour paraître sur la table autour de laquelle s'asseyent ceux qui sourient à la vie conjugale ou ceux qui pleurent sur la tristesse de la mort. — La piété des gens d'Almagell est proverbiale;

pour eux, la Croix résume tout; le

Christ qui étend ses jambes et
ses bras percés de clous est

le suprême exemple; *Celui-*

là, se disent-ils en contemplant

sa face douloureuse de cru-

cifié, a beaucoup plus

souffert que nous.

« Heureuse foi
qui soulèverait
les montagnes ».

En passant
devant les ruines
de la chapelle Im
Lerch et au pied



Almagell

de la moraine du glacier d'Allalin, nous arrivons au lac de Mattmark. Sur ses bords désolés gît l'immense bloc erratique de Blauenstein. Quelques fleurs égarées sur ses rives, la joubarbe, la soldanelle, l'anémone et le rhododendron, y jettent une note de gaieté douce et réconfortante.



Lac de Mattmark

Par Diestelalp et le glacier de Thælliboden, berceau de la Viège, nous atteignons bientôt le col de Monte-Moro, à 2862 m. d'altitude, après une raide grimpée dans les rochers, et qu'escaladent, comme des chamois, les contrebandiers de Macugnaga, qui vont s'approvisionner à Almagell des marchandises soustraites au fisc italien.



Grotte de glace à Saas-Fée se plaint-
pétuels d'une nature om-
très attaché à ses foyers
presque pas et paraît être,
reux. C'est une race forte
des forces de la nature

Le montagnard de Saas est laborieux, paisible et résigné; les difficultés d'une existence rude, aux prises avec les conditions topographiques et climatiques d'un sol convulsé et privé de voies carrossables, ne l'on point abattu. Il est resté fidèle aux traditions ancestrales, lutte sans

dre contre les assauts per-
brageuse et puissante, et,
et à ses champs, n'émigre
au fond, absolument heu-
qui semble s'être enrichie
qui reçut son berceau.



Chemin d'Almagell



Eglise de Brigue

CHAPITRE XV



BRIGUE

ET LE

SIMPLON



La vallée du Rhône touche à sa fin; nous ne nous arrêterons pas à Balthieder dont le col nous conduirait dans le Loetschenthal, ni à Brigerbad, ni à Mund, ni à Birgisch, pauvres petits villages tapis au pied du Bietschhorn et du Nesthorn. Franchissant le mur des Vibériens, construit par cette peuplade pour empêcher l'invasion romaine, nous trouvons sur la rive gauche Gamsen et l'entrée du vallon de Nanz. Voici bientôt Glis avec ses belles campagnes, son église paroissiale à haut portique, son ancienne demeure du bailli valaisan Georges Supersaxo, le fougueux ennemi du cardinal Schinner, et la route du Simplon qui en quelques minutes nous amène à Brigue.

Située à l'altitude de 684 mètres, au versant nord du Simplon, entourée de luxuriantes prairies et de grandes forêts, à la bifurcation des routes de la Furka et du Simplon, la petite ville de Brigue était fatalement destinée à devenir une localité d'avenir.

L'ouverture du tunnel du Simplon en 1906 la tira subitement de son obscurité en lui assignant le rôle d'une station de transit d'une notable importance.

La ligne du Loetschberg et celle de Dissentis achèveront de lui donner le développement économique auquel sa situation géographique l'avait prédestinée.

L'ancien chef-lieu du dizain a conservé dans les vieux quartiers, sa physionomie féodale, représentée surtout par le superbe château Stockalper, un des plus beaux de ce genre. Il est flanqué aux angles de massives tours carrées



Brigue et le Simplon

coiffées de dômes de fer blanc qui lui donnent l'aspect d'un minaret. Sa cour intérieure est garnie de vastes galeries à arcades et ses grandes salles, de tableaux d'une inestimable valeur. Ce château fut construit au commencement du XVI^{me} siècle par le grand bailli Gaspard Stockalper, baron de la Tour de Duyn, chevalier du Saint Empire et de l'ordre de St-Michel en France, mort à Brigue le 9 avril 1691 à l'âge de 82 ans, après avoir encouru la disgrâce des patriotes. Le tombeau de ce grand seigneur se trouve au cimetière de Glis.

Le nouveau Brigue s'étend du côté de la gare, ouvrant de larges artères, jetant des ponts sur le Rhône pour se relier à Naters avec lequel il ne fera bientôt plus qu'une vaste agglomération urbaine.



Château Stockalper

La suppression du cul de sac de Brigue par la création du tunnel du Simplon a transformé totalement les conditions économiques du Haut-Valais en le mettant en relation directe avec l'Italie. Quelques

familles d'ouvriers employés à la construction de la grande voie transalpine sont restées dans le pays, et Brigue partagé entre nos trois races et nos trois langues nationales, est en passe de devenir un petit centre cosmopolite d'un cachet peu banal.

Quittant le seuil de la vallée de Conches par où nous allons terminer notre rapide excursion dans le Valais pittoresque, nous dirigeons nos pas vers une autre contrée voisine de la frontière italienne, dont le nom autant que la beauté a fait depuis longtemps le tour du monde, j'ai nommé le Simplon.

Par une longue rue étroite et grimpante sur laquelle se haussent les pignons patinés du palais Stockalper et d'autres anciennes demeures patriciennes nous arrivons au pied du Glishorn.

Le vieux pont de bois couvert jeté sur la Saltine à la sortie de Brigue a disparu ; sur ses robustes assises de pierres taillées, on a placé un tablier de fer dont la structure légère éclate comme un anachronisme d'art dans l'ensemble de l'œuvre.

Nous laissons le pont à notre droite et nous prenons le vieux chemin, la « courte » qui par le hameau de Bach, biaise à travers champs pour rejoindre la route à Ried. Cette montée en pente douce, dans la fraîcheur du matin et avant le lever de l'aurore, est une grande et intime jouissance.

Tout autour de nous, c'est le religieux silence de la nature, à l'aube irisée d'un beau jour. Dans les buissons de sureau parfumés qui bordent la sente fleurie, les oiseaux amoureux gazouillent à cœur joie ; de petits chalets juchés sur leurs ergots de pierre, profilent leurs agrestes silhouettes sur des mamelons tondu ras ; le Bachwasser murmure sa fraîche mélodie dans son lit caillouteux. Un vague frémissement semble traverser l'infini comme à l'approche d'un moment solennel. Soudain les cimes neigeuses s'allument et prennent des reflets diamantés, le soleil apparaît et inonde toute la vallée qu'on croit voir tressaillir dans ses énormes replis ; les rois alpins, drapés d'or, trônent majestueusement dans leur sauvage empire ; Bel-Alp sourit dans son hermine ; dans le lointain vaporeux, Viège la Noble ressemble à une ville de la Grèce antique ; le Bietschhorn flambe comme un panache d'or, au-dessus du village de Mund, noyé dans la verdure ; au pays de Conches, la pyramide du Birgischhorn étincelle ; le spectacle



Cour du Château Stockalper

est féérique : nous sommes sur le chemin de Bérisal.

La route de Napoléon s'ouvre large devant nous et dans l'évocation du passé nous y voyons caracoler l'ombre effrayante du grand homme dans la poussière de son armée. Hélas ! Bonaparte ne devait jamais voir la grande œuvre qu'il avait conçue. Nous empruntons au bel ouvrage de M. Frédéric Barbey (*) les renseignements suivants :



La Poste du Simplon à Bérisal

« La route du Simplon a été décrite par le premier Consul, par arrêté du 20 fructidor de l'an 8 (7 septembre 1800.) Cet acte était le prélude de l'annexion du Valais à l'Empire. L'article 4 de cet arrêté stipulait : « Le général de division Turreau sera spécialement chargé de « prendre toutes les mesures extraordinaires pour activer ce travail. Deux « brigades d'ingénieurs des ponts et chaussées de France, commandée chacune « par un officier supérieur, seront mises sous ses ordres. Le général en chef « de l'armée d'Italie mettra à sa disposition un officier d'artillerie, un officier de « génie et trois compagnies de sapeurs pour l'assister dans ce travail. » Et l'article 5 : « Le général en chef de l'armée de réserve enverra un bataillon de « 500 hommes à Brigue et le général en chef de l'armée d'Italie enverra un « bataillon de 500 hommes à Domo d'Ossola qui seront sous les ordres du « général Turreau. »

« La direction des travaux du Simplon fut confiée à l'ingénieur du département du Léman, Nicolas Céard, déjà célèbre par l'exécution de nombreux et vastes projets. L'ingénieur Lescot fut placé à la tête de la première brigade opérant entre Brigue et Algaby ; l'ingénieur Duchêne commandait la seconde, d'Algaby à Domo d'Ossola. La lutte dans cette nature âpre et désolée fut un long héroïsme. La route, suivant les instructions de Céard devait avoir son point de départ à Glis ; mais un peu plus tard, le tronçon Glis-Brigue fut abandonné afin de rétablir la tête du passage à Brigue et rendre ainsi au chef-lieu son importance d'autrefois. Les premiers coups de pioche furent donnés devant l'église de Glis le 28 mars 1801 en présence de plusieurs représentants des communes du Valais, délégués pour la circonstance. En 1802, 3000 ouvriers terrassiers piémontais venaient renforcer les deux brigades de troupes insuffisantes. Puis à la suite de malentendus entre Italiens et Français, il fut convenu que le parcours italien serait confié à des ingénieurs italiens, sous les ordres de Gianelli, dont les bureaux

(*) F. Barbey. La route du Simplon, Atar, Genève.

furent installés à Belgirato. Enfin, après des vicissitudes inouïes et sans cesse renouvelées, le 16 septembre 1805, l'ingénieur en chef du Simplon, Houdouart, annonçait à l'inspecteur Céard l'achèvement de l'œuvre et l'ouverture de la route du Simplon. Ce travail colossal d'une route de première classe, de 16 lieues de longueur, percée presque toute entière dans le rocher n'avait coûté que 6 millions et demandé 22 mois de travail réparti en cinq campagnes (1801-1805). Le résident de France à Sion, M. Eschasseriaux et le grand bailli de la république du Valais, M. Augustini et leurs familles, y furent invitées. La course en berlines de Glis à Domo et le retour à Brigue s'effectua sans difficulté. L'épreuve du Simplon était faite et le Valais pouvait se féliciter, en dépit de ses obstructions du début, de posséder une des plus belles routes du monde alpestre ».

En 1810, l'empereur n'avait pas encore trouvé le temps de venir admirer l'œuvre gigantesque, mais il ne s'y intéressait pas moins pour cela; il ordonna la construction de maisons de cantonniers échelonnées le long de la route, pour son entretien et pouvant servir de refuge aux voyageurs surpris par la tourmente. Ce sont des maisons de pierre de forme rectangulaire, à un étage, aux murs massifs solidement maçonnés, aux fenêtres grillées. Le premier de ces refuges se trouvait au-dessus de Brigerberg, incendié il y a quelques années; la proximité du village de Ried a fait juger sa construction inopportune. Le refuge N° 2 est placé à l'entrée de la vallée de Ganter, au lieu dit le Schallberg; le troisième refuge est à Bérisal, le quatrième au Signal, le cinquième au Schallbett, sous le Kaltwasser, le sixième au bout de la galerie de Joseph. Le 3 mars 1903, ce dernier refuge fut emporté par une terrible avalanche qui arriva au milieu de la nuit sur la Barrière, emportant la moitié de la maison qu'elle précipita dans un torrent de neige à 60 mètres de distance; une octogénaire et deux enfants périrent dans la catastrophe. Enfin le dernier refuge à la charge de la France se trouve entre l'hospice et le village du Simplon au lieu dit l'Egenloch.

Mais revenons en arrière jusqu'au refuge N° 5 situé à quelques cents mètres en aval du glacier de Kaltwasser. Pendant les chaleurs de l'été, la fonte rendrait le passage sous le glacier impossible ou, tout au moins, fort désagréable et dangereux. Le gouvernement valaisan a protégé



Bérisal

F. August

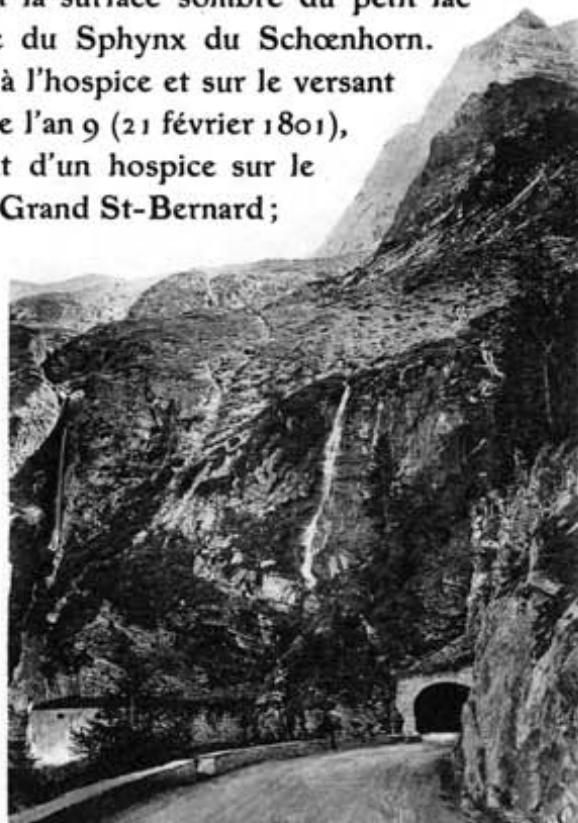


Route du Simplon

cette partie de la route par une galerie couverte, très ingénieuse, si bien que l'eau du Kaltwasser passe sur la voûte et retombe en une superbe cascade dans le thalweg, donnant naissance à la Saltine, appelée jusqu'à sa jonction avec la Ganter, la Taffenet. Des fenêtres cintrées de la galerie, la vue de cette chute d'eau est terrifiante ; on l'entend rouler sur sa tête, puis on la voit s'élancer dans la profondeur des ravins où elle s'émiette en mugissant. Puis voici une seconde galerie, celle du glacier proprement dite, d'où l'on ne sort que pour rentrer dans la galerie de Joseph, à deux passages parallèles, l'un à l'air libre pour la bonne saison, l'autre pareil à d'immenses arcades, dressées contre les avalanches. Cette remarquable galerie aux formes architecturales est l'œuvre de l'ingénieur valaisan Venetz.

Le Kulm est devant nous au centre d'un amphithéâtre préhistorique fermé par les portiques des Fletschoerner et du Monte-Leone. Nous sommes à 2009 mètres d'altitude ; le spectacle est splendide, l'air extrêmement vif et la rafale y ride souvent la surface sombre du petit lac d'Hopschen, dans lequel se mire la tête du Sphinx du Schoenhorn.

Encore 500 mètres et nous sommes à l'hospice et sur le versant italien. Par un autre arrêté, du 2 ventose de l'an 9 (21 février 1801), le premier consul décrétait l'établissement d'un hospice sur le Simplon semblable à celui qui existe sur le Grand St-Bernard ; il chargeait les religieux de cet ordre de le desservir et leur attribuait une dotation. Les premiers religieux s'installèrent dans l'ancien hôpital Stockalper, mais faute de place suffisante, on décida la création d'un nouvel établissement. Ce fut Céard qui en choisit l'emplacement, d'accord avec M. d'Eymard, préfet du Léman, l'ingénieur Lescot et un religieux délégué par le prévôt du St-Bernard. La maison se trouverait située sur le plateau du Kulm, abritée derrière un monticule qui la protégerait des rafales terribles en ces



Route du Simplon — Galeries du Kaltwasser



Hospice du Simplon et le Monte-Leone

hauts parages et à proximité du ruisseau de Krummbach, qui, ne gelant jamais, fournirait l'eau à l'hospice. Ainsi fut fait. — Mais la chute de Bonaparte et l'écroulement de l'empire entraînant l'abandon du Valais, interrompirent tous les travaux de construction de l'hospice qui ne fut achevé qu'en 1831.

C'est un vaste bâtiment de forme rectangulaire, aux larges murs blanchis à la chaux et percés de trois rangées de fenêtres : c'est de l'architecture simple et pratique ; son fronton renaissance n'enlève rien à l'austérité qui convient à une maison hospitalière. Un grand perron d'une hauteur de trois mètres donne accès à la porte d'entrée et nous voilà dans le vaste vestibule aux dalles frustes, que chaque année plus de dix mille passants de tous rangs et de tous pays foulaient avec joie, comme le sol d'une commune patrie, d'un immense phalanstère avant le percement du Simplon. Aujourd'hui le tunnel Brigue-Iselle a réduit ce chiffre à une plus simple expression, mais l'hospitalité aveugle, faite de charité héroïque, de sublime abnégation, n'a pas déserté pour autant les murs du pieux édifice, les religieux de St-Augustin sont toujours d'admirables philanthropes, d'obscurs héros.

Ils ont quitté leurs champs, leurs chalets, leurs vallées,
 Pour consacrer au bien leurs vertus et leur foi
 Leur retraite embellit ces hauteurs désolées
 L'amour est leur soleil et Dieu seul est leur loi.

Quittant ces lieux sauvages que la vertu chrétienne anoblit et auréole de divine poésie, nous descendons sur le versant italien et atteignons le village de Simplon avec sa massive église à tour carrée et ses vieilles maisons de pierres



Vieux bahut

délabrées et noircies. Dans une de ces maisons de meilleure apparence, le Vieux-Valais surgit en une page de sa vie artistique : un bahut sculpté et un ratelier de channes et de plats d'étain sont précieusement conservés dans la salle de ménage, comme un souvenir vénéré des ancêtres. Ces

intéressants

vestiges de l'ancienne maison valaisanne se rencontrent encore dans certaines familles aisées, mais ils se font de plus en plus rares, et tendent à disparaître, submergés par le mercantilisme et la prédominance de l'art moderne ou décadent.

En suivant à travers d'énormes éboulis, le pied du formidable massif de Rossboden, du Fletschhorn, du Laquinhorn, et du Weissmies, on arrive à l'idyllique station estivale d'Algaby, au confluent du Laquinbach et du Krummbach, centre de grandes excursions des Zwischberger, au Monte Leone.

Peu après avoir quitté l'oasis d'Algaby, un beau pont franchit le Krummbach et aboutit à une jolie chapelle dominant le torrent. Les gorges de Gondo ouvrent devant nous leurs machoires monstrueuses ; rien ne saurait rendre l'horreur de ce défilé dans lequel rugit la Doveria née de l'union du Laquinbach et du Krummbach. Des cascades dégringolent des parois vertigineuses et s'effritent sur les flancs déchiquetés des rochers ; c'est l'épouvantable fracas des éléments dans les ombres des abîmes. En passant devant le refuge de la Casermetta, je ne songe pas sans pitié au pauvre cantonnier qui vit là, seul dans cet antre de désolation. La cascade de Frassinodi est franchie sur un pont hardiment jeté sur l'abîme ; les parois de roc se resserrent doucement, la lumière y verse sa clarté rassurante, le bruit

lointain, nous
tière, à Iselle,
l'Ossola et à
la belle Italie
du Simplon,
versions enche-
pour rentrer



Refuge Nr. 2

des cascades expire au
sommets à la fron-
au seuil de
la porte de
et du tunnel
que nous tra-
min de fer
en Valais.



LE VALAIS PITTORESQUE



Forêt et Glacier d'Aletsch.



Eglise de Naters

CHAPITRE XVI



AU

PAYS DE CONCHES

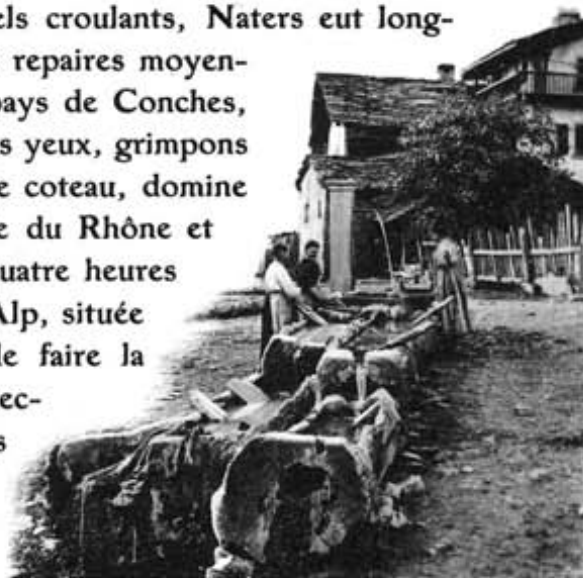
ET DE

BINN



TRAVERSONS ce beau pont en fer qui enjambe le fleuve en dessous de la gare, et, d'un bond nous sommes à Naters, ancien chef-lieu du dizain de Brigue jusqu'en 1517. Son nom lui viendrait d'une légende suivant laquelle un serpent fabuleux appelé *Natria* caché dans les rochers, dévorait les passants. Les Armoiries de Naters portent encore un dragon ailé.

Ce village est bien fait pour donner quelque créance à ces naïves créations de l'imagination populaire. Adossé aux hauts rochers de Gelmen qui le dominent, resserré entre le Rhône et la montagne, dressant au milieu de ses chalets accroupis les fronts balafrés de ses vieux castels croulants, Naters eut longtemps l'aspect sombre et mystérieux des repaires moyenâgeux. — Avant de pénétrer dans le pays de Conches, qu'un rideau de pierres cache encore à nos yeux, grimpons le chemin à piétons qui s'enfonce dans le coteau, domine un instant Naters et le fond de la vallée du Rhône et par Gelmen et Platten nous conduit en quatre heures d'agréable excursion à la station de Bel-Alp, située à 2127 mètres. Il vaut la peine certes de faire la course pour jouir de l'impressionnant spectacle qu'offre le plus grand glacier des Alpes : le Glacier d'Aletsch. En si peu de temps nous avons passé de la plaine à la haute montagne, du pays des





Platten — Sur le chemin de Bel-Alp

pampres et des châtaigniers à celui des glaciers et des neiges éternelles. Ces contrastes produisent sur l'esprit du touriste, de profondes sensations en lui montrant d'un côté la beauté sereine des terres cultivées et fertiles, de l'autre l'horreur des régions stériles et inhospitalières.

On va de Bel-Alp à la Rieder-Alp et à l'Eg-

gishorn, par le gigantesque glacier d'Aletsch, qu'on traverse pour atteindre l'immense forêt du même nom, une des plus belles des Alpes Suisses.

On y éprouve, à travers ses sentiers zigzaguant, la pleine illusion de la forêt vierge, où se tordent les vieux arôles sous le poids des ans, où s'enchevêtrent les buissons de framboisiers et de rhododendrons, où embaument la fraise et la myrtille, où nichent les faisans, les coqs de bruyère et les tétras farouches, où gambadent les gracieux chamois, les chevreuils et les marmottes, dans des solitudes profondes et jusqu'ici inviolées.

La Confédération, mise en éveil, a jeté son dévolu sur ce territoire unique,



Glacier d'Aletsch, vu de Bel-Alp

pour en faire un parc national d'acclimatation.

La route qui de Naters mène en Conches est une des plus agréables que je connaisse ; se déroulant entre le Rhône et la montagne, elle respire le parfum des champs et la fraîcheur qu'y sème en passant l'haleine glacée du fleuve. Sous les frondaisons touffues des grands

noyers, de fécondes prairies et de plantureux jardins s'abritent des feux du soleil ; d'hum-
bles petites
fermes s'y
blottissent
comme les
grillons dans
l'herbe fleurie.



A Bettmer-Alp

Nous passons une
sorte de défilé, découvrant

un nouveau paysage d'un saisissant relief. La vallée s'est échancrée vers la gauche où des hauts coteaux s'étagent en gradins ; un clocher blanc s'y dresse comme un phare, c'est Bitsch. A ses pieds, s'échappant d'une gorge sauvage, un gros torrent s'élance dans la plaine et se précipite dans le sein du Rhône, c'est la Massa, vomie par le glacier d'Aletsch. Une grande chapelle se profile soudain sur la rive du fleuve, ajustée sur un roc écrasant la route contre le pied de la montagne : Hohenfluh. A voir son intérieur à voûtes ogivales, son



Glacier d'Aletsch



Rieder-Furka



VALAIS PITTORESQUE

choeur grillé, sa chaire et ses autels richement sculptés, sa tribune des chantres, ses orgues et ses tableaux, on pense que ce fut autrefois l'église de quelque village disparu. C'est un pèlerinage très fréquenté. Les Conchards n'y passent pas sans se découvrir.

La prairie s'est légèrement élargie, elle a refoulé le Rhône dont elle tapisse maintenant les berges; des faucheurs matineux moissonnent le foin mûr et doré; en voyant ces grands arcs de cercles qu'entre leurs bras vigoureux la faux dessine dans l'herbe drue, on songe avec effroi aux terribles coups de massue et de morgenstern que durent donner les patriotes leurs ancêtres. Je n'ai nulle part vu de plus beaux foins, ni de plus jolies faneuses.

Des châtaigniers ayant plus de dix mètres de tour projettent leurs superbes ombrages sur le chemin, des toits pointent à travers les arbres des vergers dominés par le casque lourd d'un petit clocher; nous arrivons à Moërel. Ancien fief des comtes de Savoie qui l'érigèrent en comté, Moërel est un beau village, moitié ancien, moitié moderne.

Dans le premier, groupé autour de son église, tout rappelle l'origine seigneuriale du lieu; de vieux châteaux ruinés et de vieilles maisons meurtries y cachent leurs dépouilles, ou leur vétusté sous les frondaisons opulentes.

Une visite au poète de Sépibus dans sa belle résidence villageoise, nous fournit l'occasion d'admirer de forts beaux et anciens tableaux de famille avec les costumes du temps. L'un d'eux représente un aïeul, Maurice Chappolet de



Moërel



Pont de Grengiols

St-Maurice, capitaine de la garde royale de Louis XVI. Présent au massacre des Tuileries, et voyant que toute résistance devenait inutile, il se cacha dans un tonneau et fut épargné. Mais si les soldats, flairant le Bordeaux, avaient attaqué le fût, c'en était fait du brave capitaine. Sauvé, Chappelet assista, déguisé en paysan à l'exécution du roi et vint mourir paisiblement au pays. L'autre partie du village s'échelonne le long de la route, ce sont de petites villas très coquettes, des estaminets et des hôtels qui, pendant l'été, se partagent les touristes de passage dans cette riante contrée. La route de Moerel à Grengiols est longue, mais pleine de charme. Chaque pas découvre des aspects nouveaux.

Nous franchissons le pont de Grengiols, sous lequel le Rhône étranglé entre d'étroites parois de rochers, n'a plus l'air que d'un gros ruisseau mugissant.

Avant de passer le pont nous trouvons le bureau de poste de Grengiols ; le village est sur la hauteur ; on y accède par un chemin zigzaguant et bien ombragé. La flèche de son clocher surgit d'une combe veloutée, formée par le rapprochement de deux jolis mamelons entre lesquels le village est douillettement blotti. Nous avons devant nous le promontoire de Deisch, *Mons Dei*, Mont de Dieu, ancien nom donné au dizain supérieur du Valais. Les lacets qui du pont de Grengiols escaladent les hauteurs de Lax, marquent la limite du comté de Moerel et du pays de Conches. Ils sont comme les gradins monumentaux de l'Eden alpestre dans lequel nous allons entrer : nous sommes au seuil de Conches la catholique, titre que lui valut sa fidélité à sa foi. Le village de Lax en garde l'entrée



La poste de Binn



Aernen et la Vallée de Fiesch

et de son poste d'honneur, découvre à l'œil extasié un panorama d'une beauté antique, fraîche et sereine. Le Rhône n'y montre pas cette allure folle et vagabonde que justifierait un peu le voisinage de son berceau, il coule paisiblement dans un lit profond, solidement encaissé à l'ombre de grandes forêts, ne cherchant nulle part à disputer la place chèrement conquise, aux superbes prairies qu'il baigne de ses flots et dont les Conchards peuvent être justement fiers.

Nous voici arrivés à la bifurcation des chemins d'Aernen et de Fiesch. Le premier est celui qui mène à la vallée de Binn et que nous allons suivre. De Lax nous montons à Aernen en une petite demi-heure, à travers des coteaux fleurissants, les pommiers y sont en plein épanouissement ; le vieux village fièrement campé sur sa banquette glaciaire, comme un vétéran qui ne veut rien perdre de ses anciennes prérogatives, en paraît tout rajeuni. Ici point d'hôtel, mais une modeste hôtellerie où l'accueil et le confort n'ont pas besoin d'enseigne. Le village a de grands chalets à plusieurs étages, à rangées de fenêtres encadrées de blanc et garnies de fleurs. Un ancien château « le Rathaus » y rappelle que Aernen fut autrefois chef-lieu du dizain et qu'il avait ses majors et sa maison de justice. La juridiction des seigneurs d'Aernen était loin d'être douce, et les justiciables du dizain durent parfois cruellement en souffrir.

Aernen, qui fut le berceau de l'évêque Walter Supersaxo, possède au centre



du village une jolie place sur laquelle s'alignent les plus belles maisons du lieu. Ce sont d'abord les Rathaus, dont j'ai déjà fait mention plus haut; une autre maison seigneuriale portant sur ses lourdes murailles percées de fenêtres à chanfrein, des fresques très intéressantes, représentant la scène de Guillaume Tell sur la place d'Altorf

et portant la date de 1578, ainsi qu'un grand nombre d'autres beaux chalets à base de maçonnerie et à deux étages, d'un aspect cossu, vestiges d'un autre âge où l'on ne comptait ni le prix du bois, ni la main d'œuvre. Sur cette place, chaque matin, aux temps des foins, se rassemblent les troupeaux de chèvres et de moutons avec leurs bergers, pour le départ dans les pâturages. La scène mérite d'être vue.

Les maisons d'Aernen, comme en général toutes celles des villages de Conches, sont jetées pêle-mêle sur le sol suivant les caprices du terrain; l'alignement y est inconnu, mais on y possède la notion juste et innée de l'hygiène et de la propreté. La vue dont on jouit de la terrasse de l'église est superbe; on y domine la vallée, de Lax à Niederwald; à nos pieds nous avons Fiesch, le Fiescherthal et ses hameaux, et, plus haut, le hérissément de son glacier. D'Aernen à Binn, il y a trois heures de marche par un chemin qui n'est ni une route ni un sentier. C'est quelque chose comme l'allée bien entretenue d'un

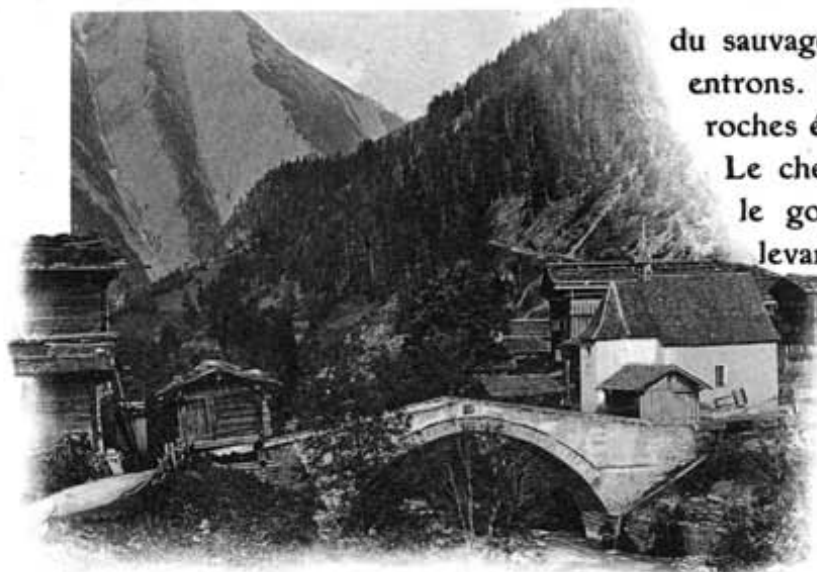


Vallée de Binn

immense parc rustique dans le sauvage décor de la nature. L'entrée du vallon de Binn par la forêt d'Aernen et la Binegger est une délicieuse promenade sous bois, pleine de l'arôme des pins noirs et du froufrou caressant des fougères. Et l'on arrive à Ausserbin, petit hameau serti de champs de lys et de muguet, aux confins des forêts et à l'entrée



Willeren — Vallée de Binn



A Binn

du sauvage défilé des Twingen où nous entrons. La Binna y mugit au fond des roches éventrées, criblées d'avalanches. Le chemin se fraie un passage entre le gouffre et les monts boisés du levant. C'est la solitude profonde, sans un chalet, sans pâturage, sans autre horizon que des échappées de ciel par dessus les précipices. Le long de la Binna, sur ses rives escarpées, de gigantesques sapins nus et décapités étendent sur l'abîme leurs longs

bras squeletteux : le tableau est d'une terrifiante beauté.

Subitement la lumière apparaît à travers le rideau épais des sapins, puis des prairies dévalantes, de hauts pâturages d'un vert intense et frais, puis une petite église blanche sur un monticule, quelques chalets calcinés, un grand hôtel moderne, le tout encadré de cimes neigeuses et formidables : c'est Binn, une délicieuse oasis. — Il arrive parfois que l'enthousiasme ou le délire fait pincer la corde du dithyrambisme à son plus haut diapason, et qu'on appelle oasis, des retraites préférées. Mais ici, à Binn, le mot est juste, car le territoire de



Binn et l'Ofenhorn



Fond de la Vallée de Binn et l'Ofenhorn

Schmidigenhäusern est réellement un refuge, une terre hospitalière, un épanouissement de verdure dans l'aridité des rocs et de la morne solitude des bois.

Binn fut primitivement une station gallo-romaine, ainsi que le prouvent divers objets de cette époque : bracelets, bronzes, colliers, fibules, etc., trouvés dans les fouilles de la construction de l'hôtel « Ofenhorn ». Le pays est un des plus riches de l'Europe en gisements minéraux d'une très grande valeur ; on en trouve au lac Bleu, au passage des Chevaliers, au Krummenthal, au Lengenbach à l'alpe de Lerchelsini,

Le village de Schmidide la commune de Binn, Z'bin, Imfeld, Willeren et d'âne sur la Binna et la petite deux la date de 1564. Quit-les habitants coulent une si d'un bond le territoire de libach s'impose. Ce pauvre l'entrée de la gorge sauvage l'homme le plus extraordinaires, et le premier cardinal Sa maison, notablement racc'est un lourd chalet de bois équarries, avec des fenêtres



Paysanne de Binn

genhäusern, est le chef-lieu qui comprend Ausserbinn, Giessen. Son pont en dos d'égglise blanche portent tous tons ces lieux « virgiliens » où paisible existence et, gagnons Conches. Une halte à Mühvillage accroupi et ratatiné à de Rappen, a vu naître naire du Valais de tous les suisse : Mathieu Schinner. fistolée, est encore debout ; aux solives grossièrement jumelles qui jettent sur la

ruelle des regards ombrageux. Un massif poêle de pierre olivâtre verte de Geren, occupe un angle de la pièce principale, surmonté du portrait de Schinner, gravé sur bois. Ce poêle porte la date respectable de 1362. Jamais on ne se douterait que le soldat de Marignan, l'ami du philosophe Erasme, le cardinal de Sion, protecteur des ducs de Milan, le candidat que dix voix mirent sur le chemin de la papauté, est né dans cette misérable demeure.

C'est donc sous le vieux toit de cette humble chaumine
Que tu naquis, Mathieu, cardinal et soldat
Y songeais-tu Schinner, dans le feu du combat,
Quand tu portais la pourpre et frappais sur l'hermine ?

La vie de Schinner est une page douloureuse de l'histoire valaisanne. Sans la juridiction temporelle des évêques du Valais, Schinner eut été un illustre prélat dont la science eut fait jaillir sur la mitre épiscopale un éclat inaccoutumé ; l'épée en fit un guerrier au détriment de la crosse. Les plaines de Marignan durent lui donner, après la bataille de géants, de terribles cauchemars. Ses longs et retentissants démêlés avec le bailli Georges Supersaxo le conduisirent sur le chemin de l'exil, à Rome, où il mourut le 30 septembre 1522. Son tombeau se trouve à l'église de Santa Maria della Pietà.

Par le petit sentier qui, de Furgangen, s'enfonce dans les prairies émaillées



Maison de Schinner



Mühlbach



Fiesch

de Mühlbach, nous traversons la vallée et revenons à Fiesch. Ses toits schisteux miroitent au soleil comme les ailes d'un scarabée. Un étendard y flotte sous la brise des glaciers. D'aucuns les « avancés » appellent cela le « chiffon national » ; c'est égal, ce chiffon est superbe et jamais la croix de lys sur champ de pourpre ne m'a paru plus belle que

dans ces hauts reliefs de la nature vierge, sur ce sol sacré que tant d'héroïsme arracha, il y a un peu plus d'un siècle, des griffes des aigles napoléoniennes. Ce drapeau c'est la palme du patriotisme, et je n'ai jamais compris, comme ici, les cris d'admiration des impassibles fils d'Albion, saluant notre emblème national flottant sur un vieux chalet bronzé. Fiesch est un beau village qui se modernise lentement sous le souffle envahissant du tourisme. C'est une station de villégiature et un point de départ très couru pour le mirifique Eggishorn, par le Fiescherthal et le glacier de Fiesch. La course est une des plus intéressantes



Lac Mürjelen



Glacier de Fiesch

des Alpes. C'est un déploiement fastueux des merveilles entassées dans les régions glaciaires; l'Eggishorn, comme un phare haut de 3000 mètres, domine un océan de glace lançant dans l'espace, l'aveuglante clarté de ses faces prismatiques et monumentales. A ses pieds, le grand glacier d'Aletsch, sous sa carapace étincelante, rampe au-dessus des gouffres sans fonds, envoyant, dans ses soubresauts formidables, d'énormes écailles dans le lac de Mærjelen, où elles voguent pareilles à des alcyons. Partout à l'horizon c'est un amoncellement d'hermine sur la draperie sombre des forêts. — De Fiesch à Niederwald,

la route traverse une belle forêt délicieusement ombreuse à la sortie de laquelle la vallée s'évase et s'épanouit; les flèches argentées de plusieurs clochers en enfilade se détachent vivement de l'émeraude intense des prés. C'est Blitzingen, grand relais de voitures, point central du district où ont lieu les conférences religieuses et scolaires de



Diligence de la Furka



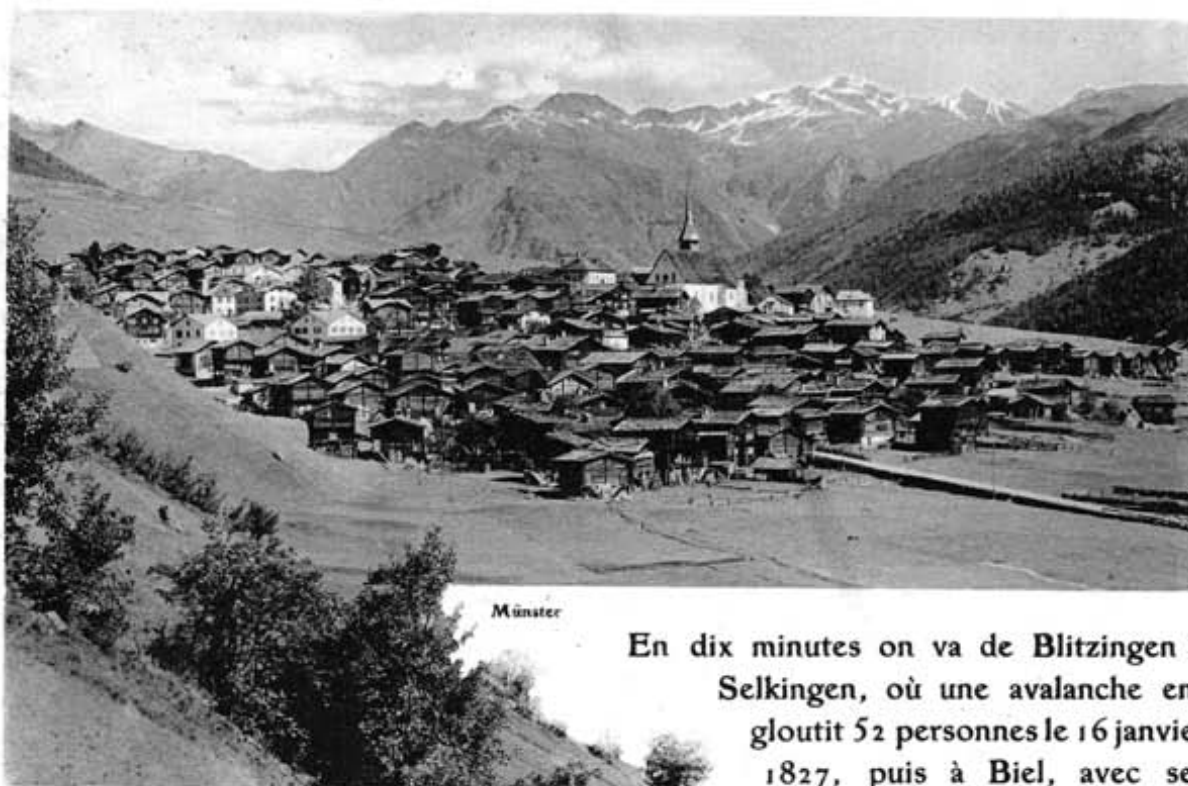
Niederwald

toute la région. Blitzingen est le berceau d'Alexandre Seiler, le créateur de Zermatt et l'un des promoteurs de l'industrie hôtelière en Valais. — Puisque nous sommes au cœur de la vallée de Conches, arrêtons-nous un instant dans la petite hôtellerie qui, sur le bord du chemin, invite le passant à se reposer un brin.

L'hôtesse, une Concharde de pur sang, veut bien me parler des croyances populaires de son pays, imprégnées de naïveté et de foi ancestrales.

C'est ainsi qu'elle m'apprend que pendant les jours des Quatre-Temps (mercredi, vendredi et samedi), les hommes ne travaillent jamais à la forêt. Si on leur en demande le motif, ils vous répondent invariablement et péremptoirement : « Ce n'est pas bon. » De même, on n'alpe jamais le mercredi, le bétail en deviendrait malade.

L'astronomie joue aussi un grand rôle sur les habitants de Conches. Pour chaque travail des champs ou de la maison, on a son « signe » pris dans le zodiaque, ce dont on semble pourtant reconnaître l'exagération. C'est ainsi que les ménagères ne feront jamais la lessive sous le signe de la « vierge », de peur de voir leur linge envahi par les multiples parasites trop connus du corps humain ; de même, on n'ouvrira pas un bisse pendant la « pleine-lune », de crainte de le voir creuser le terrain pendant tout l'été. Sous le signe du scorpion, on ne sort pas le bétail de l'étable pour paître une première fois dans la prairie, parce que le scorpion est un animal venimeux. Quant aux fréquentations en vue d'unions matrimoniales, elles sont empreintes de la plus exquise simplicité. L'amoureux se présente le soir, chez la dame de son cœur ; il se rend devant la porte de la chambre de ménage et commence à pérorer en changeant de voix, de façon à ne pas être reconnu tout de suite ; il parle d'amour, de jeunes filles, des douceurs de l'hyménée, puis il frappe à la porte. On lui répond d'entrer, ce qu'il fait en souhaitant le bonsoir à la compagnie. Puis comme il est escorté de quelques amis, la veillée s'anime, on boit, on joue et l'on danse jusqu'au matin. Ces préliminaires aboutissent presque toujours à un mariage.



Münster

En dix minutes on va de Blitzingen à Selkingen, où une avalanche engloutit 52 personnes le 16 janvier 1827, puis à Biel, avec ses belles demeures moyenageu-

ses, sa jolie place d'apparence urbaine, son ancienne église et son ossuaire; les deux comtes de Blandrate y possédaient au XIII^{me} siècle un château dont les ruines ont complètement disparu. Le caractère conchard s'y révèle dans ce distique sculpté sur la solive d'un chalet neuf.

Jeder baut nach seinem Sinn
Keiner kommt und zahlt für ihn

Chacun bâtit d'après son goût,
Personne ne vient payer pour lui.

Voici Ritzingen avec sa chapelle de Ritztigerfeld, pèlerinage vénéré des Hauts Conchards, qui vont y demander la pluie et le beau temps et se déclarent généralement exaucés.

Nous arrivons à Gluringen, le dernier village de l'ancien comté, puis à Reckingen, qui s'honore de posséder la plus belle église du district, puis à Münster, chef-lieu du Haut-Conches, dans un site riant; son église est célèbre par sa porte richement sculptée, par ses vitraux et par ses tableaux de grande valeur historique et artistique. Dans le voisinage se trouve le Loeffelhorn et les cols de Gries et de Nufenen, qui conduisent à Airolo. Voici Geschinen, pauvre petit village où naquirent Hildbrandt Jost, le dernier évêque qui battit



Porte de l'Eglise



Ulrichen

monnaie et François-Joseph Wegner, précepteur de Joseph II, empereur d'Autriche. La vallée s'est infléchie, nous sommes dans la plaine d'Ulrichen, en face du monument de granit élevé aux braves, qui, sous l'étendard de l'évêque Landri de Mont, chassèrent les ducs de Zähringen en 1211 et défirent l'armée bernoise en 1419, grâce à l'héroïsme de Thomas Riedi (In der Bündt). La plaine d'Ulrichen est aujourd'hui une place fédérale de rassemblement des troupes vaudoises du Gothard, (dis-ches). Sur la rive

Oberwald
et le Weisshorn

gauche s'entrebaille la petite vallée d'Eginenthal qui mène par le col de Gries à la fameuse cascade de la Tosa au val Formazza.

Obergestellen, à une demi-heure d'Ulrichen est un gros village aux hautes maisons de pierres, à larges façades plates, dont l'aspect jure avec la douceur du paysage. Ici plus de jolis chalets qui font le charme des pays de montagnes et partie intégrante de leur agreste poésie.

Deux sinistres successifs sont la cause de cette regrettable transformation ; l'avalanche de 1720, qui emporta la moitié du village et fit périr 88 personnes, et l'incendie de 1864 qui le détruisit entièrement. — Nous atteignons le dernier village de Conches Oriental ; Oberwald à 1371 mètres d'altitude, à l'entrée de la sauvage vallée de Geren dont le col aboutit au Tessin par le val Bedretto. La nature s'assombrit, la végétation



Vieux bénitiers



de l'église d'Oberwald



Route de la Furka — Gletsch et le Grimsel

s'étioler, ce n'est plus que l'ombre des prairies luxuriantes de Mœrel ou de Blitzingen, dans l'endeuilement des forêts et des rochers. Bientôt apparaissent les grands caravansérails de Gletsch, puis le célèbre glacier du Rhône dont la dernière vague figée sur la moraine ressemble à la trompe pétrifiée de quelque monstre préhistorique. De sa gueule hérissée un jet de bave s'échappe, envahit la

moraine, s'y creuse un lit et se tamisant sur les cailloux, donne naissance à ce fleuve impétueux qui parcourt tout le Valais, traverse le lac Léman, baigne les plaines enchantées de la Provence et se précipite finalement à la mer aux portes de Marseille après une course de 860 kilomètres : Le Rhône. Le fleuve est digne de son berceau, temple féérique aux lambris de saphirs, que supportent les portiques argentés du Galenstock et du Gerstenhorn.

Nous sommes arrivés au point terminus de notre voyage, au pied de la Furka, dont le col conduit au St-Gothard, et du Grimsel, où passent les diligences qui roulent vers le Brunig, au tintement joyeux des grelotières.



Le Glacier du Rhône



Conclusion



Les conditions économiques de la vie présente paraissent soumises à une force impulsive intense à laquelle il n'est presque plus possible de se soustraire. Ce qui ne marche pas à la vapeur, galope à l'électricité. C'est ainsi que notre éphémère existence passe, dans l'amoncellement des siècles, comme un train à travers les plaines, sur lesquelles le voyageur ahuri ne peut jeter qu'un regard furtif et ne voir qu'à la course les paysages qui se déroulent sous ses yeux.

Ainsi en a-t-il été, dans le rapide voyage que nous venons de faire à travers le Valais; la place et le temps mesurés dont nous disposions, ne nous en a fait saisir que la surface, ses reliefs les plus saillants et ses ombres les plus vastes. Nous n'avons fait qu'effleurer son peuple laborieux et hospitalier, sa vie et ses aspirations, ses traditions et sa foi. Mais au sein de ses paisibles et pittoresques vallées, nous avons senti la douceur du repos, de la solitude et de la méditation, au milieu des troublants mystères de la nature. Et dans le fond de ses bois, dans ses clairières tapissées de mousse et de fleurs, sous les sapins ambrés où monte la fluide chanson des bisses, nous avons ouï des voix, et respiré des parfums qui ont laissé dans notre esprit et dans notre cœur, d'inoubliables impressions.

SOLANDIEU.

Sion, Juillet 1910.

Table des Matières



	Page
Préface	
Introduction	1
I De St-Gingolph à Monthey	3
II Monthey et le Val d'Illicz	7
III St-Maurice et ses environs	17
IV Salvan et la Vallée du Trient	23
V Martigny et ses vallées. Le St-Bernard	31
VI De Martigny à Sion	55
VII Sion et ses environs	59
VIII La Vallée d'Hérens et le Val d'Héremence	77
IX De Sion à Sierre	91
X Le Val d'Anniviers	97
XI De Sierre à la Gemmi	105
XII De Loèche à Viège. La Vallée de Tourtemagne et le Lötschenthal	111
XIII Viège et la Vallée de Zermatt	121
XIV La Vallée de Saas	131
XV Brigue et le Simplon	137
XVI Au pays de Conches et de Binn	145
Conclusion	





Les Illustrations ont été imprimées sur les Presses
des ATELIERS D'ARTS GRAPHIQUES ::
JEANNERET, KERN & Cie :: CLARENS
et le texte par :: ::
L'IMPRIMERIE NOSÉDA - VEVEY

—
Fait en 1910
—

